



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

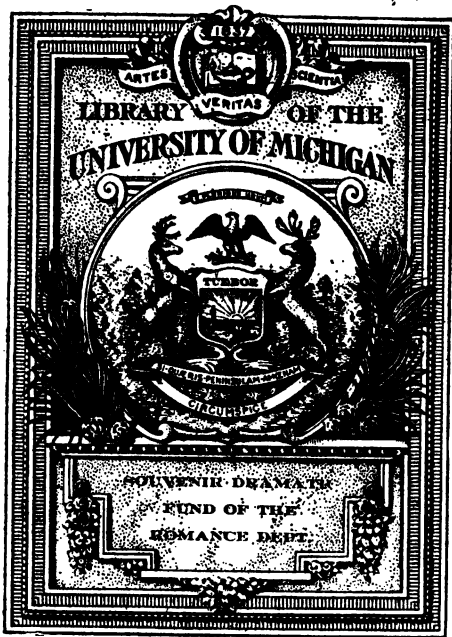
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

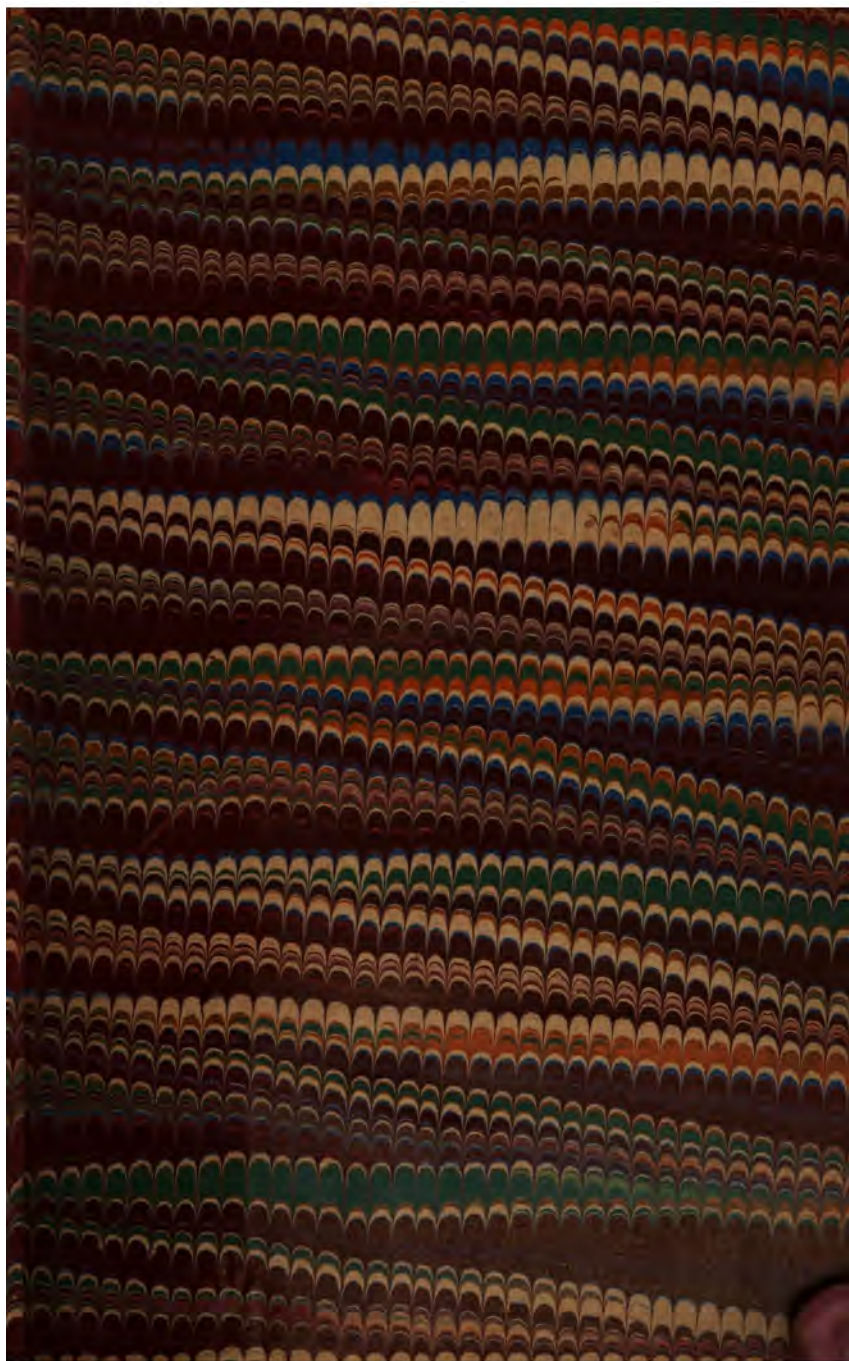
Nous vous demandons également de:

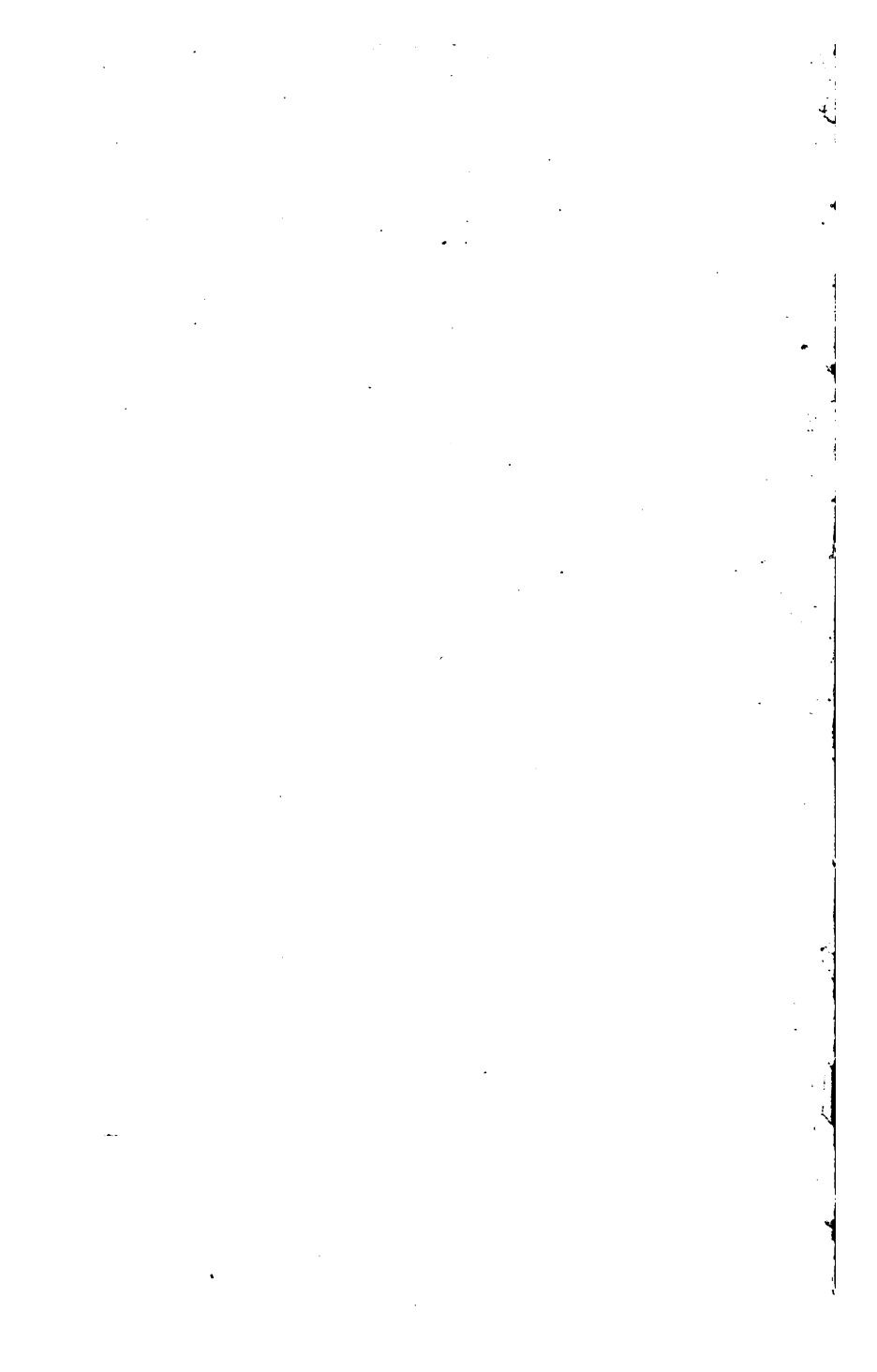
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



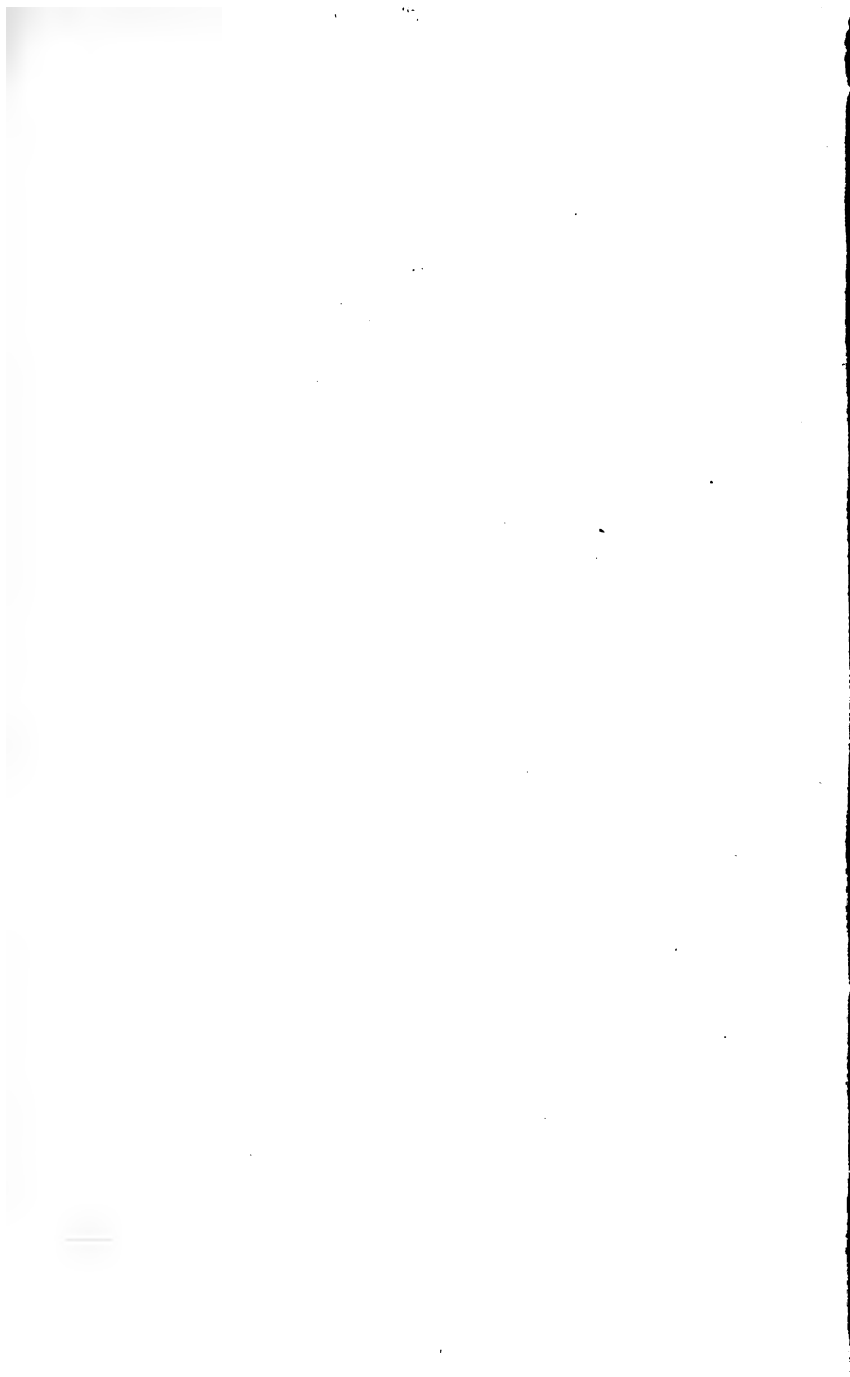


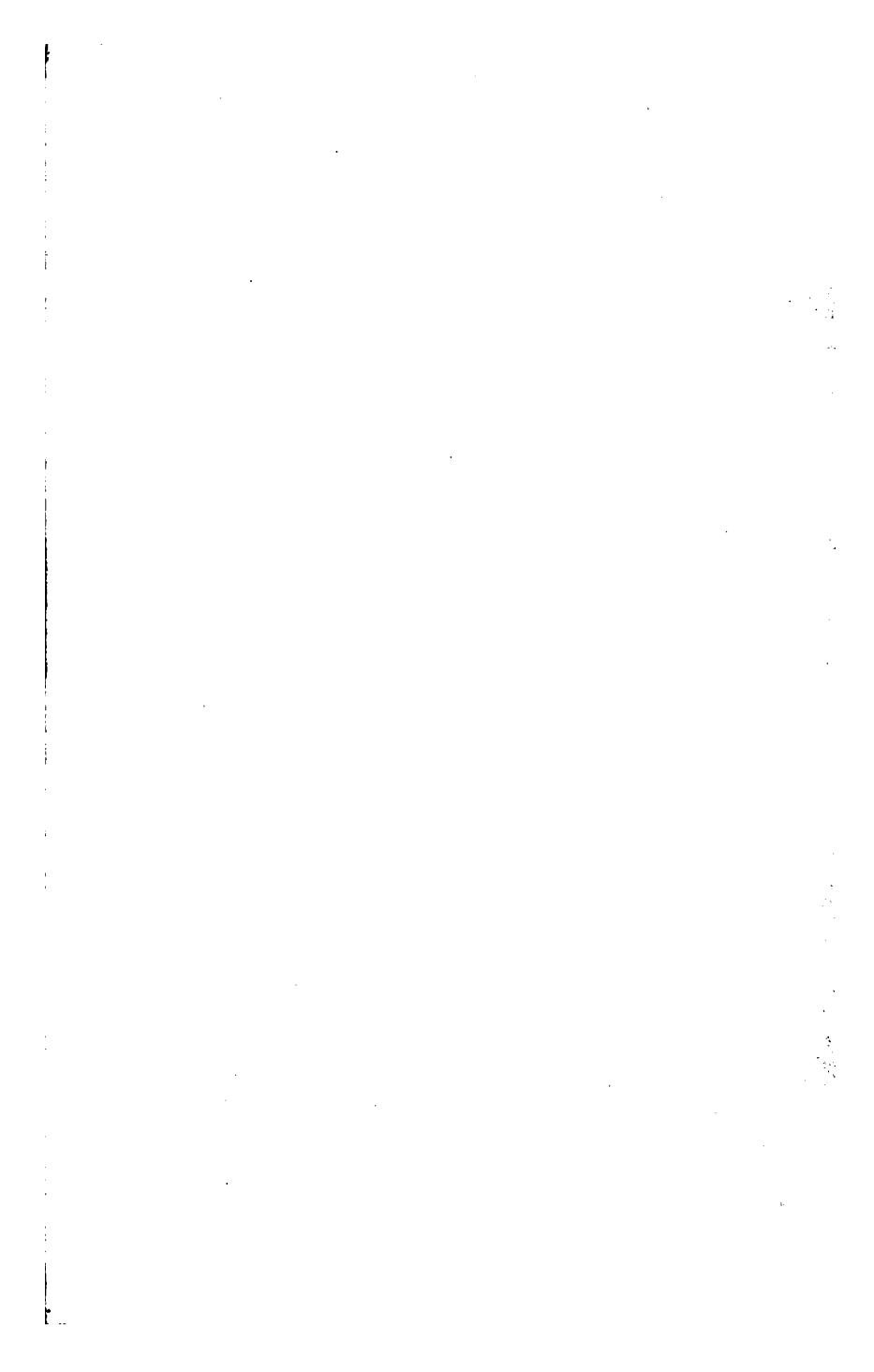


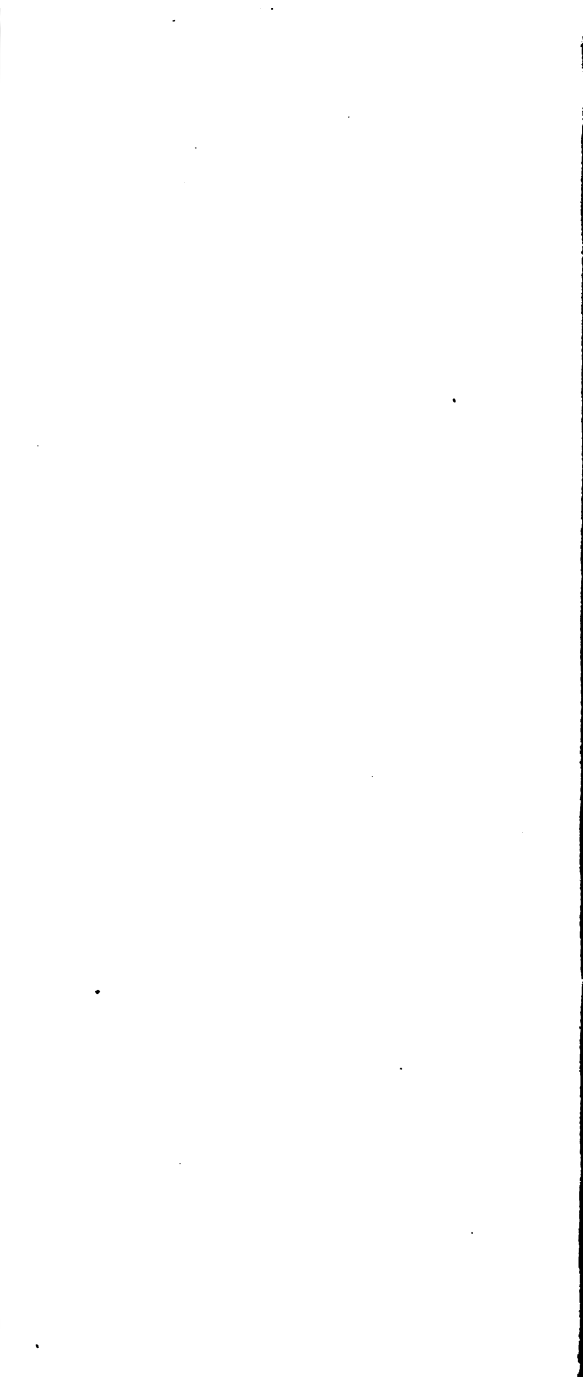
848

S43

1874







ŒUVRES COMPLÈTES
DE
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉSERVE DE TOUS DROITS

DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

En France et à l'Étranger.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES
VAUDEVILLES

LES BAINS A LA PAPA
LES VÊPRES SICILIENNES — LA SOMNAMBULE
L'ENNUI — L'OURS ET LE PACHA
LE SPLEEN — LE CHAT BOTTÉ
MARIE JOBARD

E. REIBER invé



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1844
1845
1846
1847
1848
1849
1850



LES
BAINS A LA PAPA

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET VARNER.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — 9 Octobre 1819.

638885

PERSONNAGES.

ACTEURS

LA COUPE, marinier tenant le bateau des bains	MM. HIPPOLYTE.
M. BARBOTEAU, commissaire	JOLY.
MOUTONNET, son fils	SEVESTÉ.
M. CANELLE, épiciier de Meun, prétendu de Jeunette	GONTIER.
NOIROT, charbonnier	CARLE.
LAPLANCHE, mitron	—
Mme SIMONE	Mmes DUCHAUNE.
JEANNETTE, sa fille	DESMARES.
JAVOTTE, écaillère, nièce de Mme Simone .	MINETTE.
NANETTE, } ouvrières {	DEVILLE.
JUSTINE, }	VIRGINIE-DÉJAZET.

BAIGNEURS.

Sur la rivière, dans le bateau de La Coupe.





LES
BAINS A LA PAPA

Le bateau des bains. — Dans le fond, et soutenue par des cerceaux, une grande toile qui donne sur la rivière, et qui est censée cacher les baigneurs. — A gauche, un petit comptoir sur lequel il y a des gâteaux, des verres d'eau-de-vie, etc. Au milieu du théâtre est suspendue une sangle pour les exercices de natation. — A gauche est écrit : *Gabinets des ômes*. A droite : *Gabinets des dammes*. Du même côté, un grand cabinet, ouvert en face des spectateurs ; il est aussi censé donner sur la rivière. Dans ce cabinet est un grand panier pour sécher le linge.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COUPE, LAPLANCHE, NOIROT.

(Au lever du rideau, on entend les baigneurs, qu'on ne voit pas.)

LES BAIGNEURS.

AIR : A l'eau. (*La Pauvre Femme*.)

A l'eau, (*Bis*.)

Quand la rivière est belle,

A l'eau, (*Bis*.)

C'est un plaisir toujours nouveau.

(Plusieurs voix toujours derrière le théâtre.)

Otez-vous de l'échelle...
On ne jette pas d'eau...

(Bruit.)

LA COUPE, allant vers le fond.
Messieurs, messieurs, on ne s'entend pas.

LAPLANCHE.
A nous... un bain... combien est-ce ?

LA COUPE.
Quinze centimes par tête.

LAPLANCHE.
Comme c'est renchéri !

NOIROT.
Il me semblait avoir entendu dire que l'eau était baissée.

LA COUPE.
Au contraire, et même à la rigueur, pour vous, ça devrait être plus cher.

NOIROT.
C'est bon... parce que je compte m'en donner.

LAPLANCHE.
Tiens, est-ce qu'on s'en donne ici ? vous n'y êtes donc jamais venu ?

NOIROT.
Mais je n'y viens pas souvent.

LA COUPE, le regardant.
C'est ce que je vois.

LAPLANCHE.
AIR du vaudeville de *Fanchon la vielleuse*.
Dans un étroit espace
Rester toujours en place,
Les bras croisés comme cela,
Se tenir à l'échelle
Le thermomètre en main... voilà,

Monsieur, ce qu'on appelle
Les bains à la papa.

NOIROT.

N'importe, vous m'assurez que l'eau est belle?

LA COUPE, à Noirot.

N'avez-vous pas peur qu'elle vous noircisse?

LAPLANCHE et NOIROT.

A l'eau, (*Bis.*)

Quand la rivière est belle, etc.

(Ils entrent du côté des hommes.)

LA COUPE, regardant dans la coulisse.

Ah! ah! qu'est-ce qui vient là? est-ce une pratique?...
Non, c'est M. Barboteau, inspecteur de la navigation, qui
vient faire sa ronde.

SCÈNE II.

LA COUPE, BARBOTEAU.

BARBOTEAU.

Bonjour, père La Coupe! j'étais en retard avec vous, je
viens visiter votre établissement.

LA COUPE.

Il ne fallait pas vous presser.

BARBOTEAU.

Si fait... je dois m'assurer si tout est conforme à l'ordre,
car je suis essentiellement moral, moi... par inclination d'a-
bord, et ensuite par état... Vous sentez qu'étant à la fois
inspecteur maritime et commissaire de mon quartier, je suis
chargé de faire respecter les mœurs sur la terre et sur l'onde,
ce qui fait de moi en quelque sorte un fonctionnaire amphibie.

LA COUPE.

Ah! vous êtes amphibie, monsieur Barboteau... et qu'est-
ce que c'est que ça, amphibie?...

BARBOTEAU.

Amphibie, mon garçon, c'est un poisson qui mange à deux râteliers. Ah ça ! commençons mon inspection.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Votre bateau...

LA COUPE.

Très-solide, je pense.

BARBOTEAU.

Et vos baigneurs sont-ils en sûreté ?

LA COUPE.

D'eau jusqu'aux g'noix, je connais l'ordonnance.

BARBOTEAU.

Bien, passons de l'autre côté.

LA COUPE.

Ah ! celui-ci, c'est le côté des femmes.

BARBOTEAU.

Sachons *borner* ici nos attributs ;

Depuis vingt ans, mon cher ami, les dames

Ne me regardent plus.

(Après avoir examiné avec son lorgnon.)

Père La Coupe, je suis très-content de vos bains, il y aurait de l'injustice à les comparer aux bains Montesquieu et aux bains du Mail, mais c'est égal...

LA COUPE.

Ils tiendront peut-être plus longtemps.

AIR du ballet des Pierrots.

Ici, je n' faisons pas d' dépense,
Tandis qu' chez eux, c'est un fracas,
Un luxe, une magnificence
Qui bientôt vous les coulent bas ;
Moi sans frais j'attire la foule,
Et mon établiss'ment tiendra
Tant que la Seine coule, coule,
Tant que la Seine coulera.

BARBOTEAU.

Vu la chaleur et l'activité que je mets dans mes fonctions, je ne serais pas fâché de juger par moi-même de la qualité de l'eau.

LA COUPE.

Voulez-vous un cachet ?

BARBOTEAU.

Moi!... je n'en ai pas besoin.

LA COUPE, à part.

Des pratiques comme ça!...

BARBOTEAU.

Si l'on m'apportait des nouvelles de mon fils, vous me feriez avertir.

LA COUPE.

Est-ce que vous êtes inquiet de monsieur votre fils ?

BARBOTEAU.

Que ça vous serve de leçon ! vous croyiez peut-être que d'être inspecteur, d'être commissaire suffisait au bonheur?... Détrompez-vous... par malheur, on est père, et le chapitre des affections!... Connaissez-vous mon fils Moutonnet ?

LA COUPE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

BARBOTEAU.

Un enfant doux comme un agneau... je ne sais quelle amourette lui a tourné la tête... hier il s'est enfui de chez moi : *fugit, evasit, erupit.*

LA COUPE.

Ça se retrouvera dans le quartier... un fils de commissaire, ça ne peut pas être perdu.

BARBOTEAU.

AIR : Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça
Malgré son doux caractère,
C'est pour la seconde fois

Qu'il abandonne son père
 Pour je ne sais quel minois.
 Je renonce à la nature;
 Aussi cet enfant gâté
 N'est plus mon fils, je le jure,
 Et ne l'a jamais été.

Je vais noyer mon chagrin dans le sein d'Amphitrite. Je vous recommande la surveillance ; songez que je ne veux pas de train sur la rivière.

(il entre du côté des hommes.)

SCÈNE III.

LA COUPE, seul.

V'là-t-il pas une grande perte que M. Moutonnet!... s'il ne fait pas plus circuler les espèces que monsieur son père... Heureusement j'aperçois une société payante.

SCÈNE IV.

LA COUPE, CANELLE, donnant le bras à M^{me} SIMONE et à JEANNETTE.

LA COUPE.

V'là un olibrius qui a l'air d'être diablement content de sa personne.

M^{me} SIMONE, à Canelle.

Oui, le repas de noce est commandé pour cinq heures ; c'est-il heureux que nous vous ayons rencontré comme ça au débarqué, au sortir du coche!... Ah çà, vous êtes, j'espère, arrivé sans accident?

CANELLE.

Oui et non ; vous saurez que j'étais levé à cinq heures du

matin : ma future était toujours devant mes yeux et je ne voulais pas manquer le coche.

AIR : Sortez à l'instant, sortez. (Le Château de mon oncle.)

J'étais au port de Melun
 Du mois d'août le vingt un.
 J'embarquais
 Mes effets
 Par un beau temps, un vent frais.
 Ah ! pour moi qui jusqu'ici
 D' chez nous n' suis jamais sorti,
 Quel tableau !
 Que c'est beau,
 L'intérieur d'un grand vaisseau !
 Deux jeunes actrices,
 Cinq ou six nourrices,
 Sur leurs dos
 Des marmots
 Faisant do do,
 L'enfant do ;
 Des buveurs qui rient,
 Des marins qui crient,
 Un abbé,
 Un avoué,
 Enfin l'arche de Noé.
 Pour égayer le chemin,
 J'comptais, la ligne à la main,
 M'attacher
 A pêcher.
 Mais mon pied glisse... et sous l'eau
 J' filais!... quand un matelot,
 Crac! me rattrape aussitôt
 Et, d'en haut,
 D'un coup d' croc
 A ma peau fait un accroc.
 Pour me sécher j' me retire
 A l'autre bout du navire.
 O disgrâce !
 Je me place
 Sur un tas d' goudron

Qui soudain à moi s'attache.
 Je veux me lever... j'arrache
 Et j'y laisse
 Une pièce
 De mon pantalon.
 Après un effort si long,
 Et pour essuyer mon front,
 J'veux avoir
 Mon mouchoir
 Q' j'ai laissé près du comptoir ;
 Mais, par un très-vilain tour,
 Une des nourrices, pour
 Son poupart,
 A l'écart,
 S'était servi d' mon foulard.
 Vous sentez bien certe
 Qu'à o'te découverte
 J' recule, et soudain
 J' cass' la patt' d'un gros carlin.
 Le maître qui passe
 Veut que j' paie la casse.
 A la fois
 Aux abois
 Tous deux élèvent la voix.
 Le conducteur me poussait,
 Un gros milord me boxait,
 Je donnais,
 Je r'cevais
 Des coups d' pieds et des soufflets.
 Tout ce vacarme et ces cris
 Ont duré jusqu'à Paris.
 Vive le coch' ! j'ai vraiment
 Fait un voyage charmant.

M^{me} SIMONE.

Nous venions ici goûter les plaisirs du bain.

CANELLE.

Croyez-vous que je ne m'en sois pas aperçu ? souffrez-vous que je fasse les frais ?... Garçon !

LA COUPE.

C'est moi, monsieur.

CANELLE.

Je voudrais parler au maître.

LA COUPE.

C'est moi.

CANELLE.

C'est-à-dire que vous n'êtes qu'un ?...

LA COUPE, saluant.

Pour vous servir...

CANELLE.

Croyez-vous que je ne m'en sois pas aperçu, monsieur ?
Je régale ma belle-mère et ma fiancée ; voulez-vous nous
donner ce qu'il y a de mieux ?

LA COUPE.

Nous avons des cabinets particuliers, mais c'est soixante
centimes.

CANELLE.

C'est égal.

LA COUPE, à part.

Diable ! c'est queuque milord.

CANELLE.

Je sais bien que c'est de l'argent jeté à la rivière, mais
on n'est pas tous les jours à la noce, n'est-il pas vrai,
mam'zelle Jeannette ?

JEANNETTE, soupirant.

Oh ! oui...

(On entend la ritournelle de l'air qui va suivre.)

CANELLE.

Ah ! ah ! quelle est cette légion de demoiselles ?

SCÈNE V.

LES MÊMES ; NANETTE, JUSTINE, QUATRE AUTRES PETITES OUVRIÈRES, JAVOTTE, en écaillère.

LES OUVRIÈRES.

AIR : Eh ! gai, gai, gai, mon officier.

Eh vite ! eh vite !
Allons baigner,
Le plaisir nous invite ;
Eh vite ! eh vite !
Allons baigner,
Il faut nous en donner.

NANETTE.

Pour ce soir faut que j' m'apprête
Car entre neuf et dix,
J' vais dans un bal honnête
Où l'on nous mèn' gratis.

LES OUVRIÈRES.

Eh vite ! eh vite ! etc.

JUSTINE.

J' mettrai ma robe brune
Ou ma robe à collet.

JAVOTTE.

Pour moi qui n'en ai qu'une
Le choix s'ra bientôt fait.

LES OUVRIÈRES.

Eh vite ! eh vite ! etc.

CANELLE, les lorgnant.

Elles sont fort gentilles.

M^{me} SIMONE.

Ne faites pas attention, ce sont des ouvrières en robes.

CANELLE.

Est-ce que vous croyez que je ne l'ai pas vu ?

M^{me} SIMONE.

AIR : N'en dis pas trop de mal, pourtant. (*Les Deux Pères.*)

C'est mal composé, je le voi :
On n'observ' ni l' rang ni la place ;
Mais j' vous répons bien qu'avant moi
J'entends que personne ne passe ;
J'ai l' droit qu'aux grâc's on n' peut ôter
Et j'ai le droit de la richesse.

JAVOTTE.

Ma chère tante, sans compter
Que vous avez le droit d'ainesse.

M^{me} SIMONE, à demi-voix.

Je vous ai déjà dit, Javotte, de ne pas me parler devant
le monde.

NANETTE, à Javotte.

Tiens, comme elle te parle bas !

JAVOTTE.

C'est la voix du sang, elle voudrait se persuader qu'elle
n'est plus ma tante, quoique sa fille et moi soyons cousines,
n'est-il pas vrai, Jeannette ?

JEANNETTE, courant à elle.

Ah ! mon Dieu, oui !

CANELLE, à part.

Comment ? c'est une cousine !... (*A Javotte.*) Mademoiselle,
voulez-vous permettre qu'en qualité de futur...

JAVOTTE, à part.

A la bonne heure au moins, celui-là n'est pas fier. J' sais
ben que quand même il le voudrait, on ne voit pas trop de
quoi il le serait... Mais c'est égal, faut y en tenir compte et
correspondre à sa politesse ! (*A M^{me} Simone.*) Ah çà ! c'est
donc vrai que vous mariez votre fille à un original départe-
mental ?

CANELLE.

A moi-même, M. Canelle, épicier à Melun.

JAVOTTE.

Je m' suis ben douté quand on m'a parlé de Melun qu'il y avait quelqu' anguille sous roche... mais dis-moi un peu, monsieur Bancroche, où q' tu t'es imaginé d'arriver exprès de ton endroit pour épouser une jeunesse de la capitale, sans savoir si tu n' contrecarrais pas des inclinations respectives ?

CANELLE.

Comment ! qu'est-ce à dire, mère Simone ?

JAVOTTE.

Tiens, il croit qu'on l'a attendu !

M^{me} SIMONE.

AIR De sommeiller encor, ma chère. (Fanchon la vielleuse.)

D' l'amour Jeannette a su s' défendre.
N' l'écoutez pas.

CANELLE.

C'est entendu.

M^{me} SIMONE.

C'est pour vous effrayer, mon gendre.

CANELLE.

Croyez-vous que je n' l'ai pas vu ?

M^{me} SIMONE.

Vous êtes sûr d'êtr' d' la famille
Et d'avoir sa main...

CANELLE.

Je n' veux qu' ça.

JAVOTTE.

Il a raison, la plus bell' fille
Ne peut donner que ce qu'elle a.

M^{me} SIMONE.

Javotte, je vous prie de vous taire.

LA COUPE, entrant.

Mesdames, vos cabinets sont prêts. (A Canelle.) Quant à vous, monsieur, de ce côté, dans le grand bassin.

CANELLE.

Tiens, est-ce que vous croyez que je me baigne à même la rivière?

JAVOTTE.

Eh ! pourquoi ne t'y mettrais-tu pas, godiche ? c'est la baignoire des caniches.

CANELLE.

AIR : Ce mouchoir, belle Raimonde.

Rarement je m'abandonne
A ce perfide élément :
Je crains trop pour ma personne
Quelque fâcheux accident.
La beauté qui sait me plaire
Peut bien me tendre ses rets,
Mais jamais Saint-Cloud, bell'mère,
Ne m' prendra dans ses filets.

Depuis un accident qui m'est arrivé dans une baignoire où j'ai pensé me noyer, j'ai juré de ne plus remettre le pied dans l'eau que je ne susse parfaitement nager.

LA COUPE.

Si monsieur veut qu'è je lui donne une leçon de natation à sec?

CANELLE.

Comment, vous croyez ?

LA COUPE.

Une leçon à la sangle, c'est comme cela que ça se pratique.

CANELLE.

C'est charmant, on se trouve savoir nager sans sortir de chez soi.

JAVOTTE.

C'est ça, dans un quart d'heure, il va nager comme un hanneton.

CANELLE, à M^{me} Simone et à Jeannette.

Pendant que vous allez prendre votre bain, ça me fera passer le temps, je vais mettre la veste blanche et la coiffe de toile cirée pour empêcher l'eau de pénétrer.

LA COUPE.

Dans les exercices à sec, ça n'est pas nécessaire.

CANELLE.

AIR : Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut. (*Rien de trop.*)

On sait fort bien cela, mon cher,
Mais ne faut-il pas, pour la forme,
Quand on doit nager en plein air,
Des nageurs avoir l'uniforme ?

M^{me} SIMONE.

A quoi ce costume nouveau
Peut-il donc servir, je vous prie ?
Vous n'avez pas à craindre l'eau.

CANELLE.

Ne peut-il pas tomber d' la pluie ?

LA COUPE.

C'est ce qui s'appelle songer à tout.

CANELLE.

AIR : On m'avait vanté la guinguette. (*Gilles en deuil.*)

Dépêchons-nous, le temps s'avance,
C'est pour cinq heures le repas,
Et pour gagner de la science
Mettons d'abord notre habit bas.

Mais où faut-il le mettre ?

LA COUPE.

Sur ce banc, avec les autres.

CANELLE.

Même air.

Vos porte-manteaux sont modestes.

JAVOTTE.

Voyez donc monsieur l'Embarras !

CANELLE.

Au fait, je ne vois que des vestes ;
Ainsi l'on ne confondra pas.

TOUS.

Dépêchons, car le temps s'avance, etc.

(Canelle sort par la gauche, M^{me} Simone et Jeannette sortent par la droite.)

LA COUPE, aux ouvrières.

Eh bien, mes petites mères, vous baignez-vous ?

NANETTE.

Monsieur, c'est que nous sommes venues un peu vite.

LA COUPE.

AIR du vaudeville du Méléagre Champenois.

Allez sur l' pont vous prom'ner, ma belle,
Et n' revenez que dans
Quelques instants.
Pendant ce temps,
Fiez-vous sur mon zèle,
J' vous tiendrai prêt
Ce joli cabinet.

(Il leur montre le cabinet à droite qui est en vue des spectateurs.)

NANETTE.

Mais sur le pont que ferons-nous, ma chère ?

JAVOTTE.

J' contemplerons et le ciel et les eaux,
Nous pourrons compter les badauds
Et j' verrons couler la rivière.

TOUTES.

Allons sur l' pont nous promener, ma chère, etc.

(Elles sortent toutes. Javotte, qui est la dernière, s'apprête à les suivre, lorsque Jeannette arrive doucement et la tire par sa robe.)

SCÈNE VI.

JEANNETTE, JAVOTTE.

JEANNETTE.

Ma cousine, un seul mot.

JAVOTTE.

Eh ben ! quoi que tu m' veux, bel oiseau bleu ?

JEANNETTE.

Je n'ose te le dire, mais ce mariage me réduit au désespoir, je crois que j'en mourrai.

JAVOTTE.

Que ne parlais-tu donc tout à l'heure ?

JEANNETTE.

Je n'oserai jamais, je suis si timide !

JAVOTTE.

V'là comme nous sommes toutes dans la famille : nos parents nous ont transmis un héritage de pudeur et de vertu qui nous empêche de parler ; faut ben t'aider un peu : voyons, t' as un amoureux ?

JEANNETTE.

Oh ! ma cousine !

JAVOTTE.

Dame, si tu n'oses pas non plus me répondre... Allons, t' as un amoureux ?

JEANNETTE.

J'en ai deux, ma cousine.

JAVOTTE.

Eh bien ! voyez donc c't' innocente, moi qui lui croyais à peine le strict nécessaire... elle donne dans le luxe comme une comtesse.

JEANNETTE.

Oui, mais je n'aime que Moutonnet.

JAVOTTE.

Le fils du commissaire!... C'est un joli garçon, il a une figure enluminée comme les caricatures du Boulevard Italien..

JEANNETTE.

Ah oui, c'est bien là lui.

JAVOTTE.

Eh bien, il n'y a pas de temps à perdre, car je vois qu'à vous deux vous n'en finirez pas. D'abord, il faut vous dire que vous vous aimez.

JEANNETTE.

C'est dit.

JAVOTTE.

Eh bien, il faut s'entendre pour empêcher ce mariage, lui donner un rendez-vous...

JEANNETTE.

C'est fait.

JAVOTTE.

Voyez-vous l'instinct!...

JEANNETTE.

Oui, mais Moutonnet est si simple, si doux, qu'il n'osera jamais, et comme son père s'oppose...

JAVOTTE.

C' malin de commissaire est donc aussi dans l'opposition?

JEANNETTE.

Mais sans doute, et c'est même la cause que Moutonnet a sauté hier par la fenêtre et qu'il s'est sauvé de la maison.

JAVOTTE.

Tu ne me disais pas qu'il cassait les vitres et qu'il sautait comme ça... Mais où est-il maintenant, où le trouver?

JEANNETTE.

Ma cousine, il est là, en dehors du bateau, à me guetter depuis qu'il m'a vue entrer.

JAVOTTE.

Eh ben, fais-le donc venir.

JEANNETTE, appelant.

Moutonnet, oh ! oh ! Moutonnet...

. SCÈNE VII.

LES MÊMES; MOUTONNET passant sa tête par une ouverture de la toile.

MOUTONNET.

Il n'y a pas de danger, bon !

(Il saute.)

JEANNETTE.

Tiens, comme il saute bien !

JAVOTTE.

Oui, il me fait l'effet de l'aérienne de Franconi. A la bonne heure, j'aime mieux l' plumage de c't oiseau-là que celui de ton M. Canelle...

JEANNETTE, à Moutonnet.

Pourquoi n'entrais-tu pas ?

MOUTONNET.

Dame ! je n'ai pas été élevé à être hardi.

AIR : Ma belle est la belle des belles. (*Arlequin musard.*)

Je n' sais jamais ce qu'il faut faire,
S'il faut rester ou s'en aller,
Je n' sais pas quand il faut se taire,
Je n' sais pas quand il faut parler,
Et depuis six mois qu'auprès d'elle
L'amour, hélas ! me tourmentait,

J' n'en saurais rien si mad'moiselle
N' m'avait pas appris qu' c'en était.

J'ai eu assez d' mal à arriver, il m'a fallu franchir un
bateau de blanchisseuses et après cela passer par-dessus deux
grands bateaux de charbon.

JEANNETTE.

Pauvre Moutonnet !...

MOUTONNET.

Dame ! l'amour fait passer par-dessus tout... Mais v'là-t-il
pas que le maître du bateau, un grand, se met à courir après
moi, en criant au voleur, il croyait que je voulais emporter
son bateau... alors je lui ai donné tout doucement un petit
coup de poing dans l'estomac pour le faire taire.

JAVOTTE.

Eh ben, ça l'a-t-il fait taire ?

MOUTONNET.

Non, ça l'a fait tomber, et en me sauvant, j'ai rencontré
deux de ses garçons qui accouraient au secours, et quoique
je les aie heurtés de la manière la plus douce possible, ça
ne les a pas empêchés de tomber dans l'eau, tous les deux,
tout doucement.

JEANNETTE.

Ah ! mon Dieu !

MOUTONNET.

Moi, j'ai toujours continué à filer doux ; mais v'là qu'en
sautant sur ce bateau-ci j'ai écrasé, tout doucement encore,
un petit chat sur lequel je suis tombé ; je vous demande si
ça n'est pas dur !

JEANNETTE.

Pauvre Moutonnet !... écraser un petit chat, assommer un
homme et en noyer deux...

JAVOTTE.

Tiens, monsieur la Douceur, il paraît que quand il faut

faire des gestes, il n'a pas les mains dans ses poches... Mais il ne s'agit pas de ça, monsieur Moutonnet, votre maîtresse se marie aujourd'hui.

MOUTONNET.

C'est vrai ?

JAVOTTE.

Il faut empêcher ça, Colas !

JEANNETTE.

Javotte, ne lui fais pas peur.

MOUTONNET.

Dame, moi je ne sais pas comment, à moins de mettre doucement le feu à la maison...

JAVOTTE.

Écoutez, il ne peut pas y avoir de noce sans mariée, donc...

AIR : Le briquet frappe la pierre. (Les Deux Chasseurs.)

En en'vant cell' qu'on marie
N, i, ni, c'est bien fini.

JEANNETTE.

Un enlèvement, nenni !

JAVOTTE.

Et comme, je le parie,
On a vol' signalement,
Il faut tous deux à l'instant
Choisir un déguisement.

MOUTONNET.

Oh ! non, c'est trop téméraire :
Moi, je n'ai jusqu'à présent
Jamais vu d'enlèvement ;
Je ne saurais comment faire
Pour l'enlever...

JEANNETTE.

Eh ! mon Dieu !
J' tâch'rai de m'aider un peu.

JAVOTTE, à Moutonnet qui tient un petit paquet.

Qu'avez-vous là ?

MOUTONNET.

C'est un pantalon de rechange que j'avais apporté dans le cas où j'aurais été forcé de me baigner.

JAVOTTE.

Wlà ce qu'il nous faut, nigaud. (A Jeannette.) Habille-toi en homme, on ne te reconnaîtra pas.

MOUTONNET.

Et un habit ?

JAVOTTE, lui ôtant le sien.

Le tien lui ira à merveille ; (à Jeannette.) eh ! vite, dans votre cabinet de bain.

(Elle pousse Jeannette dehors.)

SCÈNE VIII.

MOUTONNET, sans habit, JAVOTTE, puis LA COUPE.

MOUTONNET.

J' vais m'enrhumer.

JAVOTTE.

Eh bien ! passez un de ces habits.

(Elle lui montre ceux qui sont dans le fond et lui en donne un.)

LA COUPE, arrivant avec une corbeille de gâteaux.

En voilà qui sont tout chauds.

MOUTONNET.

Ah ! les jolis gâteaux !

JAVOTTE, à part.

Il faut que je le forme. (Haut.) Allons, cousin, il faut de la politesse... en avant les espèces, offrez-moi...

MOUTONNET.

C'est que je crois que j'ai oublié ma bourse.

(Il tire un mouchoir de la poche de l'habit que Javotte lui a fait endosser et laisse tomber une bourse.)

JAVOTTE.

Heureusement que non.

MOUTONNET, à part.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que dira le propriétaire ? dame, tant pis ! mon papa le paiera, pourquoi me laisse-t-il sans argent ?

JAVOTTE, mangeant.

Ah ! qu'ils sont bons ! faut aussi en porter à ces demoiselles.

(Elle prend la corbeille.)

LA COUPE.

Un instant...

JAVOTTE, montrant Moutonnet.

Soyez tranquille, on vous paiera.

MOUTONNET, montrant la bourse.

Oui, on vous paiera. (A part.) Je ne sais pas qui, mais c'est égal, je ne suis pas fâché de prendre ma part aux gâteaux.

LA COUPE, à Javotte.

C'est différent, si vous voulez même le petit verre ?

JAVOTTE.

Pour qui nous prends-tu, malin ?... jamais le matin.

(Javotte et Moutonnet sortent.)

SCÈNE IX.

LA COUPE, CANELLE en pantalon blanc et veste blanche, la tête enveloppée d'une coiffe de toile cirée.

CANELLE.

Commençons-nous ?

LA COUPE.

Voilà notre élève aquatique. (Appelant.) Holà ! descendez la sangle.

CANELLE.

Tiens, c'est là-dessus que je vais me mettre ?

LA COUPE.

Est-ce que cela vous effraie?...

CANELLE.

Non, parbleu ! avec du courage... Mais écoutez, il a fallu me forcer pour apprendre, et quand même j'aurais peur, que je vous dirais : arrêtez, finissez... allez toujours, et ne faites pas attention.

LA COUPE.

C'est dit ; soyez tranquille, vous pouvez crier et gesticuler... ce sera comme si vous chantiez.

CANELLE.

Fâchez-vous même, s'il le faut.

AIR : Je loge au quatrième étage. (Le Ménage de garçon.)

C'est singulier, mais à m'instruire
 Sans m' battre on n' s'rait pas parvenu,
 J' fus battu pour apprendre à lire,
 Pour écrire j' fus rebattu.
 Pour l'arithmétique qu' j'honore,
 Bien que j' me pique d' la savoir,
 J' n'ai jamais pu compter encore
 Tous les coups qu' ell' me fit avoir.

Mais j'sais reconnaître les procédés de mes instituteurs, et si je suis content, je vous donnerai pour boire.

LA COUPE.

Vous serez content, notre bourgeois. Avez-vous déjà quelques principes ?

CANELLE.

Non, mais j'ai eu un frère qui a bien manqué d'apprendre.

LA COUPE.

C'est déjà quelque chose; tenez-vous ferme. (Il l'entève et le place sur la sangle.) Vous y voilà.

CANELLE, étendu à plat ventre sur la sangle.

On n'est pas trop mal; c'est une espèce de balançoire.

LA COUPE, imitant l'importance et le bredouillement des maîtres nageurs.

Attention! la natation est un des arts les plus utiles que l'on connaisse; elle consiste dans une série de mouvements rapides et mécaniques, qui communiquent au corps l'impulsion nécessaire pour dompter cet élément orageux et inconstant qu'on appelle la rivière; attention! (Canelle veut toujours lever la tête pour l'écouter, il la lui rabaisse avec la main.) La natation est à l'usage de toutes les classes de la société; on ne saurait trop l'étudier, à la cour comme à la ville, et plus d'un grand personnage s'est bien trouvé d'avoir pris de mes leçons. La première et la plus essentielle est de se tenir toujours à flot et de ne point se laisser couler bas. La deuxième est de louvoyer, quand il le faut, et de nager entre deux eaux, selon la circonstance... ça a toujours réussi. La troisième enfin est de savoir faire le plongeon, à propos, pour revenir après sur l'eau : c'est ce que j'ai démontré l'autre jour à un jeune négociant, qui m'a fort bien compris, et qui ira loin; nous traiterons plus tard des *têtes*, des *plat ventre*, des *passades*; nous ne parlerons pas aujourd'hui des *culbutes*, et pour cause, et nous allons commencer par les premiers éléments. — Attention!

CANELLE.

A la bonne heure! car je ne savais pas si vous commenciez ou non, j'étais là-dessus en suspens.

LA COUPE, avec volabilité.

La première position : nous fléchissons les jarrêts et touchons les talons; les coudes à la hauteur du corps, et les mains à la hauteur du menton.

CANELLE.

Attendez, attendez, il ne s'agit pas ici de pêcher en eau trouble... qu'est-ce? que dites-vous?

LA COUPE.

Les coudes rapprochés à la hauteur du corps et les mains à la hauteur du menton, comme cela. (Il le place.) Restez ainsi quelque temps pour rompre les articulations, et ne changez pas que je ne vous le dise.

SCÈNE X.

LES MÊMES, Canelle, toujours garrotté et suspendu en l'air, et répétant l'exercice de la première position; MOUTONNET, descendant du pont.

MOUTONNET.

Monsieur le maître, ces demoiselles ont pris tous les gâteaux.

LA COUPE.

C'est bon.

CANELLE, apercevant Moutonnet.

Qu'est-ce que je vois là? ça ressemble bien à mon habit!

LA COUPE, à Canella.

Eh bien, je vous ai dit de ne pas vous déranger.

CANELLE, voyant qu'il se met devant lui et voulant l'en empêcher.

Laissez-moi un peu m'assurer...

LA COUPE.

Attendez donc, attendez donc, que diable! voilà un mauvais mouvement.

CANELLE, examinant l'habit de Moutonnet.

Oh! c'est bien ça.

LA COUPE.

Je vous dis que non, ça n'est pas ça, ça n'est pas ça du tout; rapprochez tendu...

CANELLE.

Eh ! laissez-moi donc tranquille.

LA COUPE.

Lancez les jambes avec force, et rapprochez tendu. Al-lons, voyons, exercez-vous... je ne vous en montre pas d'autre que vous ne sachiez celui-là. (Allant à Moutonnet.) Voyons, notre bourgeois, douze gâteaux à trois sols.

MOUTONNET, ouvrant sa bourse.

C'est trente-six sols.

CANELLE, l'examinant.

Parbleu ! il n'y a plus de doute, c'est ma bourse, je la reconnais aussi.

MOUTONNET.

Qu'a donc ce monsieur qui a l'air si agité ?

LA COUPE.

Ne faites pas attention, c'est un nageur qui s'exerce, il prend une leçon à sec.

CANELLE.

Oui, à sec, je vais y être si ça continue. (Criant.) Monsieur... monsieur, arrêtez... déliez-moi, descendez-moi, je vous prie.

LA COUPE.

Ah ! ben oui ; je me rappelle ce que vous m'avez dit, et vous prendrez votre leçon malgré vous.

CANELLE, se débattant.

C'est trop fort... monsieur La Coupe !... Monsieur l'habit brun !...

LA COUPE, l'examinant en levant les épaules.

Ah ça, barbot'y... je vous demande si c'est là faire des mouvements?... pas la moindre régularité... Attention ! (Voyant qu'il fait des efforts pour regarder.) Que diable a-t-il à regarder de ce côté?... attendez, je vais vous apprendre... (Il le retourne, les pieds du côté de Moutonnet et la tête du côté des bains des dames.)

CANELLE.

Je vous déclare que c'est sérieusement que j'insiste pour qu'on me fasse aborder et pour qu'on me mette à terre.

LA COUPE.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

Vous ne descendrez point à terre.

CANELLE.

J'y descendrai, c'est résolu.

LA COUPE.

J' connais vot' faiblesse ordinaire,

Et vous voulez être battu.

Quand il s'agit d'un bon officier,

D' mon zèle on peut être certain :

J' n'ai jamais, pour rendre service,

Su refuser un coup de main.

Et vous allez voir !

CANELLE.

Non, non, v'là que je m'y remets... Je suis en nage.

LA COUPE.

C'est ce qu'il faut; j'étais bien sûr qu'en le changeant de côté, ça irait mieux.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; JEANNETTE, habillée en homme, sortant du côté des dames et faisant des signes à Moutonnet.

CANELLE, l'apercevant et redoublant ses mouvements.

Qu'est-ce que je vois là? je ne me trompe pas !

LA COUPE.

Allons, voilà que ça recommence.

CANELLE.

Eh ! oui, c'est elle... (Voulant se retourner du côté de Moutonnet.)

C'est lui... c'est elle, c'est lui... Arrêtez, descendez-moi...
je veux descendre !

LA COUPE.

Je vous dis que vous achèverez votre leçon.

CANELLE.

J'en ai assez comme ça ; mais c'est un coupe-gorge que
cet endroit-ci.

LA COUPE, à part.

Aïe, il faut gagner mon pourboire, il m'en avait pré-
venu.

(Il lui applique quelques coups de corde.)

CANELLE.

AIR : Entre toi z-et lui z-et vous z-et moi. (*Une Journée chez Bancelin.*)

Au secours !

Au s'cours ! (*Ter.*)

Accourez, je vous prie,

On en veut à ma vie,

Au secours !

Au s'cours !

Accourez, je vous prie,

Ou c'est fait de mes jours !

BARBOTEAU, dans la coulisse.

Qui peut requérir

Ainsi mon ministère ?

MOUTONNET.

C'est la voix de mon père !

JEANNETTE.

Grands dieux ! que devenir ?

MOUTONNET.

Il faut se dépêcher...

JEANNETTE.

Eh bien ! dis donc, que faire?...

MOUTONNET.

En attendant, ma chère,

Moi, je vais me cacher.

TOUS.

Au secours ! etc.

(Jeannette rentre dans son cabinet; Moutonnet se précipite dans le grand cabinet, dont il ferme la porte, et reste en vue des spectateurs.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; TOUTES LES OUVRIÈRES, BARBOTEAU, à moitié déshabillé.

BARBOTEAU.

Quel est ce scandale ? et d'où proviennent ces cris qui m'ont interrompu au moment où j'allais me mettre au bain ? Voyons, qui est-ce qui se noie ?

LA COUPE, montrent Canelle.

C'est monsieur...

BARBOTEAU.

Comment ! là, en l'air ?...

CANELLE.

Monsieur... messieurs...

TOUS.

Vous avez tort.

CANELLE.

Un instant, descendez-moi donc pour que je puisse parler de plain-pied et plus commodément.

BARBOTEAU.

Il me semble au contraire que plus le lieu est élevé plus il est favorable au développement de la parole... N'im-
porte... défaites-le... il faut donner au prévenu toute la latitude possible pour sa défense.

(On le descend.)

LA COUPE, au commissaire.

Monsieur, c'est une leçon qu'on a prise.

CANELLE, de même.

Non... c'est un habit qu'on a également pris.

BARBOTEAU.

Une leçon... un habit... entendons-nous ! D'abord, je vous déclare que, d'après le code d'instruction, une leçon prise ne donne lieu à aucune poursuite... un habit, je ne dis pas.

CANELLE.

Et en outre, ma future que je trouve vêtue d'un habit...

BARBOTEAU.

Voilà qui se complique ! vous retrouvez votre future sous l'habit qu'on vous a volé ?

CANELLE.

Eh ! non, ça n'est pas ça... sous un autre habit...

BARBOTEAU.

Allons, encorè un habit !... Que diable ! voyons la vérité toute nue... Où est votre future ?

CANELLE.

Je n'en sais rien.

BARBOTEAU.

Et l'habit ?

CANELLE.

Je n'en sais rien, il se sera sauvé.

BARBOTEAU.

Eh bien ! alors, que voulez-vous donc que je juge ? Que diable ! on ne dérange pas un magistrat pour des balivernes pareilles.

CANELLE.

Mais le voleur ne peut être loin, et j'ai quelque idée qu'il n'a pu se sauver que de ce côté.

(Il s'avance vers le cabinet.)

MOUTONNET, dans le cabinet.

Ah ! mon Dieu, c'est fait de moi.

BARBOTEAU.

Arrêtez !... ce côté est exclusivement réservé aux dames, et aucun homme n'y peut porter un œil téméraire... aucun homme... moi, c'est différent, parce qu'un fonctionnaire n'a pas de sexe.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

Ainsi qu'un roc inaccessible,
Ferme à son poste, un magistrat
Doit rester toujours impassible,
C'est là l'esprit de son état;
Il ne doit jamais rien entendre
Excepté ce qu'il doit savoir,
Il a des mains pour ne rien prendre,
Il a des yeux pour ne rien voir.

MOUTONNET, toujours dans le cabinet.

Si mon père m'aperçoit, qu'est-ce que je vais devenir?...
(Apercevant le panier pour sécher le linge.) Je n'ai pas d'autre asile...

(Il se cache dans le panier, qui est très-étroit et très-haut et où il peut presque se tenir debout.)

BARBOTEAU.

Que personne ne me suive !... (Entrant dans le cabinet.) Je n'aperçois aucun individu et je vais d'ailleurs m'en assurer. (Criant.) S'il y a quelqu'un ici, qu'il le dise !... On ne répond pas... ainsi... (Regardant avec son lorgnon.) Le procès-verbal ne sera pas long ; ladite pièce se composant en mobilier... d'une chaise et d'un panier à linge que voilà. (Moutonnet, qui a peur de se trouver près de son père, s'est éloigné de lui et a passé de l'autre côté.) Tiens, j'ai cru qu'il était de ce côté-ci. (Il passe de l'autre côté ; un instant après Moutonnet revient à sa place.) Nous disons donc... (Revoyant le panier à sa première place.) Eh bien ! j'avais raison, j'étais bien sûr qu'il était là... ce que c'est que d'être myope ! (Sortant du cabinet et s'adressant à Cannelle.)

Nous vous déclarons, monsieur, et le procès-verbal attestera, que nous n'avons rien trouvé dans cette pièce et que c'est vous qui avez tort, très-grand tort de troubler ainsi l'ordre public, et que, comme tel, vous seriez passible d'une forte amende.

CANELLE.

C'est ça, ce seraient les battus qui paieraient... mais moi je vous dis qu'il ne peut pas être loin... je me mets en embuscade et je me flatte d'y voir plus clair que vous.

(il sort.)

JAVOTTE.

Sans adieu, beau masque ! prends garde d'accrocher tes basques.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, excepté Canelle.

BARBOTEAU.

Quand il dit qu'il y voit plus clair que l'œil de la justice, c'est une façon de parler : il ne faut pas croire, parce que la justice porte des lunettes...

LA COUPE, à Javotte.

Mademoiselle, voilà votre cabinet.

JAVOTTE et LES AUTRES OUVRIÈRES.

Entrons, entrons.

BARBOTEAU.

En bien, à la bonne heure !

AER : Halte-là ! car déjà rougit la voisine.

Oui, soudain,

Dans ce bain,

Que l'ordre revienne,

Que chacun rentre chez soi,

Et que l'on se tienne
Coi.

TOUS.

Où, soudain, etc.

(Barboteau et La Coupe sortent; toutes les ouvrières entrent dans le cabinet où Moutonnet est caché, et referment la porte.)

SCÈNE XIV.

JAVOTTE, NANETTE, JUSTINE et LES AUTRES OUVRIÈRES;
MOUTONNET, caché.

JAVOTTE.

Est-il étonnant, ce prétendu !

NANETTE.

Savez-vous que M. La Coupe nous a donné un fort joli cabinet !

JUSTINE.

Ah ! nous y serons très-bien.

MOUTONNET, à part, soulevant le linge qui le cache.

Ah ! mon Dieu, me voilà au milieu de toutes ces demoiselles ; qu'est-ce que je vais devenir ?

JAVOTTE, allant vers la droite et mettant la main dans la rivière.

Ah ! mesdemoiselles, l'eau est excellente.

JUSTINE.

Je crois bien, il fait si chaud !

NANETTE.

Et puis, l'eau est si claire et si limpide ! comme elle coule lentement !

TOUTES.

AIR : Berce, berce, bonne grand' mère. (*La Berceuse.*)

Baignons-nous, baignons-nous, ma chère,

Baignons-nous dans ces lieux charmants ;

Comme cette eau paraît limpide et claire,
Comme ces flots paraissent caressants!

JUSTINE.

Moi, pour braver les feux de l'atmosphère,
J'aime surtout la fraîcheur de c't endroit.

JAVOTTE.

Moi, ce que j'aime en ce lieu solitaire,
C'est qu'on est sûr que personne n' vous voit.

TOUTES.

Baignons-nous, baignons-nous, ma chère, etc.

JAVOTTE.

Vite, dépêchons-nous.

[MOUTONNET, à part.

Mais, c'est qu'elles se croient chez elles ; il faut absolument que je les avertisse.

NANETTE.

Justine, veux-tu m'ôter mon épingle...

(Elles sont toutes différemment groupées ; Javotte veut défaire sa coiffe, Nanette défait une épingle, et Justine, qui est assise, fait le geste de dénouer un cordon de son soulier.)

MOUTONNET, tout doucement.

Mesdemoiselles, prenez garde, il y a quelqu'un.

TOUTES.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

MOUTONNET.

Mais, ne vous effrayez pas... je vous dis que c'est moi...
il n'y a pas de danger.

TOUTES, se sauvant en criant.

Au secours ! au secours ! il y a un homme.

(Elles fuient en désordre hors du cabinet ; Moutonnet se débarrasse du panier, sort du cabinet et court à leur poursuite, mais il est aperçu par Cannelle qui était en sentinelle sur le pont.)

CANELLE.

C'est lui, c'est mon habit... je savais bien qu'il ne m'échapperait pas.

MOUTONNET, se débattant.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur?... Laissez-moi donc tranquille !

(Canelle veut entraîner Moutonnet; celui-ci résiste et s'attache à une des perches du fond qui soutiennent la toile. Canelle tire toujours et entraîne avec lui la perche et la toile, et l'on aperçoit l'intérieur des *Bains à la papa* *.— Canelle et Moutonnet disparaissent en se débattant. Comme les divers personnages sont censés dans l'eau, on n'aperçoit que leurs têtes et leurs épaules. Au milieu des différents groupes, on remarque Barboteau, un thermomètre à la main et un chapeau à trois cornes sur la tête.)

BARBOTEAU.

Qu'est-ce que c'est ?

TOUS, courant à lui et criant.

Monsieur le commissaire, monsieur le commissaire!...

BARBOTEAU.

Comment! on ne peut pas se baigner tranquillement et l'on est poursuivi jusqu'au sein des flots... qu'y a-t il donc ?

TOUS.

Il y a délit, scandale, vol, etc.

BARBOTEAU.

Attendez, je vais passer ma redingote.

(Il disparaît par un des côtés.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES; M^{me} SIMONE, puis CANELLE.M^{me} SIMONE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela signifie ?

* Voir la caricature des *Bains à la papa*.

CANELLE, accourant.

Il allait encore m'échapper, mais j'ai crié au voleur, et deux gendarmes l'ont saisi au moment où il allait sauter à terre; Dieu merci, il est sous bonne garde.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; BARBOTEAU avec une redingote.

TOUS, recommençant à crier.

Monsieur le commissaire, justice, justice!...

BARBOTEAU.

Un instant, et contre qui?...

CANELLE.

Tout cela est contre la même personne, c'est mon voleur de tantôt, je vous le disais bien.

JAVOTTE, à part.

Ah! mon Dieu!

BARBOTEAU.

Eh bien! nous sommes tous d'accord, et ça ne sera pas long; condamnons le délinquant à cent écus d'amende, on ne peut être trop sévère.

JAVOTTE.

Ah! j' n'en demandions pas tant.

LA COUPE.

Ni moi non plus, vu qu'il ne pourra pas payer, car c'est un tout jeune homme, presque un enfant.

BARBOTEAU.

Qu'est-ce que ça fait? les maîtres, instituteurs ou les parents sont, en pareil cas, responsables des délits et passibles des amendes; ce sont eux qui paieront... qu'on m'amène le coupable...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; MOUTONNET qu'on amène, JEANNETTE qui sort
de son cabinet.

TOUS.

Le voici ! le voici !

BARBOTEAU.

Dieu ! c'est mon fils...

AIR : Dans une chaumière.

Ciel ! quelle aventure !
Je flotte ce soir
Entre la nature,
Entre le devoir.

M^{me} SIMONE, à Jeannette.

Ma fille que j'aime
Sous de tels habits !

BARBOTEAU.

C'est Brutus lui-même
Condamnant son fils ! -

TOUS.

Ciel ! quelle aventure, etc.

MOUTONNET et JEANNETTE.

Ce n'est pas notre faute, c'est l'amour...

CANELLE.

Comment, l'amour ? qu'est-ce que c'est qu'ça ?

JAVOTTE.

Eh ben ! beau troubadour, ça veut dire que ta prétendue
en tient pour un autre...

CANELLE.

Parbleu ! croyez-vous que je ne l'ai pas vu ?

MOUTONNET.

Mon papa...

BARBOTEAU.

Il n'y a plus de papa, vous ne voyez en moi que le fonctionnaire irrité... mais heureusement, il y a des personnes qui tout à l'heure intercédèrent pour vous. (A Javotte et à La Coupe.) Ne parliez-vous pas en sa faveur... ne disiez-vous pas que sa jeunesse ?...

JAVOTTE.

Oui, monsieur le commissaire, sa jeunesse...

BARBOTEAU.

De plus, nous avons l'amour que nous ne comptons pas.

LA COUPE.

Oui, monsieur le commissaire, l'amour, la jeunesse...

BARBOTEAU.

Allons ! allons... c'est pour vous d'abord, ce que j'en fais ; vu les circonstances atténuantes et vu surtout les sollicitations réitérées de ces braves gens, nous restreignons la condamnation de cent écus à une amende de cinquante francs... que paiera le maître des bains pour avoir l'œil à ce qui se passe chez lui.

LA COUPE.

Un instant, permettez donc...

BARBOTEAU.

Je n'écoute plus rien ; tout à l'heure, c'était clémence... maintenant ce serait faiblesse.

MOUTONNET.

Et moi, je ne veux pas de ma grâce si on ne me donne pas Jeannette... j'aime mieux payer.

BARBOTEAU.

Mais songe donc que c'est moi...

MOUTONNET.

Ça m'est égal ; si on me réduit au désespoir, je vous en

ferai payer bien d'autres; vous ne me connaissez pas! quand la passion me fait sortir des bornes... (Il s'arme d'une perche de l'établissement et frappe à droite et à gauche sur différents objets.) EN avant le désespoir!...

BARBOTEAU.

C'est qu'il est capable de me ruiner en amendes... Allons, taisez-vous, monsieur... par amour paternel et par mesure d'économie, nous verrons cela avec madame Simone.

CANELLE, à M^{me} Simone.

Madame, ne comptez plus sur moi. (D'un air triomphant.) Eh bien! où en serais-je si je ne m'étais pas donné tant de mouvement?... je viens de recevoir ici une leçon...

LA COUPE.

En voulez-vous une seconde? il y en aura toujours à votre service aux Bains à la papa.

VAUDEVILLE.

AIR : A la papa.

JAVÔTTE.

Soyez époux.

(A Moutonnet.)

Mais il faut

Que l'amour toujours t'enflamme.

Plus d'un galant se prévaut

D'ardeurs que l'hymen bientôt

Met en défaut.

A vingt ans déjà,

C ton près de leur femme,

Tous ces messieurs-là

Se conduisent, oui-dà,

A la papa.

BARBOTEAU.

J'ai, dans ma jeune saison,

Troublé plus d'une famille;

A dix-huit ans environ

J'étais le plus beau garçon

De mon canton.
 Mon cœur soupira,
 Mais jamais, en bon drille,
 Je n'en restai là ;
 Toujours jo menais ça
 A la pape.

CANELLE.

Plus d'un auteur du moment
 Se dit l' papa d'un ouvrage,
 Qu'il a traduit couramment
 De quelqu' auteur allemand
 Ou bien flamand.
 L'Institut qu'est là
 N'en sait pas davantage,
 Il vous gob' tout ça
 Et reçoit c't enfant-là
 A la papa.

M^{me} SIMONE.

Mon époux monsieur Robert,
 Qu'avait servi comm' cornette
 Et sous *Rose* et sous *Fabert*,
 A son soixantième hiver
 Était fort vert,
 Bien poudré, l'œil fier ;
 Quand il portait sa brette
 Et son chapeau plat,
 C'était un Catinat
 A la papa.

LA COUPE.

Ce roi, notre ferme appui,
 Ce roi que chacun révere,
 De la gloir' le favori
 Et de son peuple chéri,
 Le bon Henri
 Souvent se courba
 Pour porter, en bon père,
 Ses fils à dada.

C'était un roi c'ti-là
A la papa.

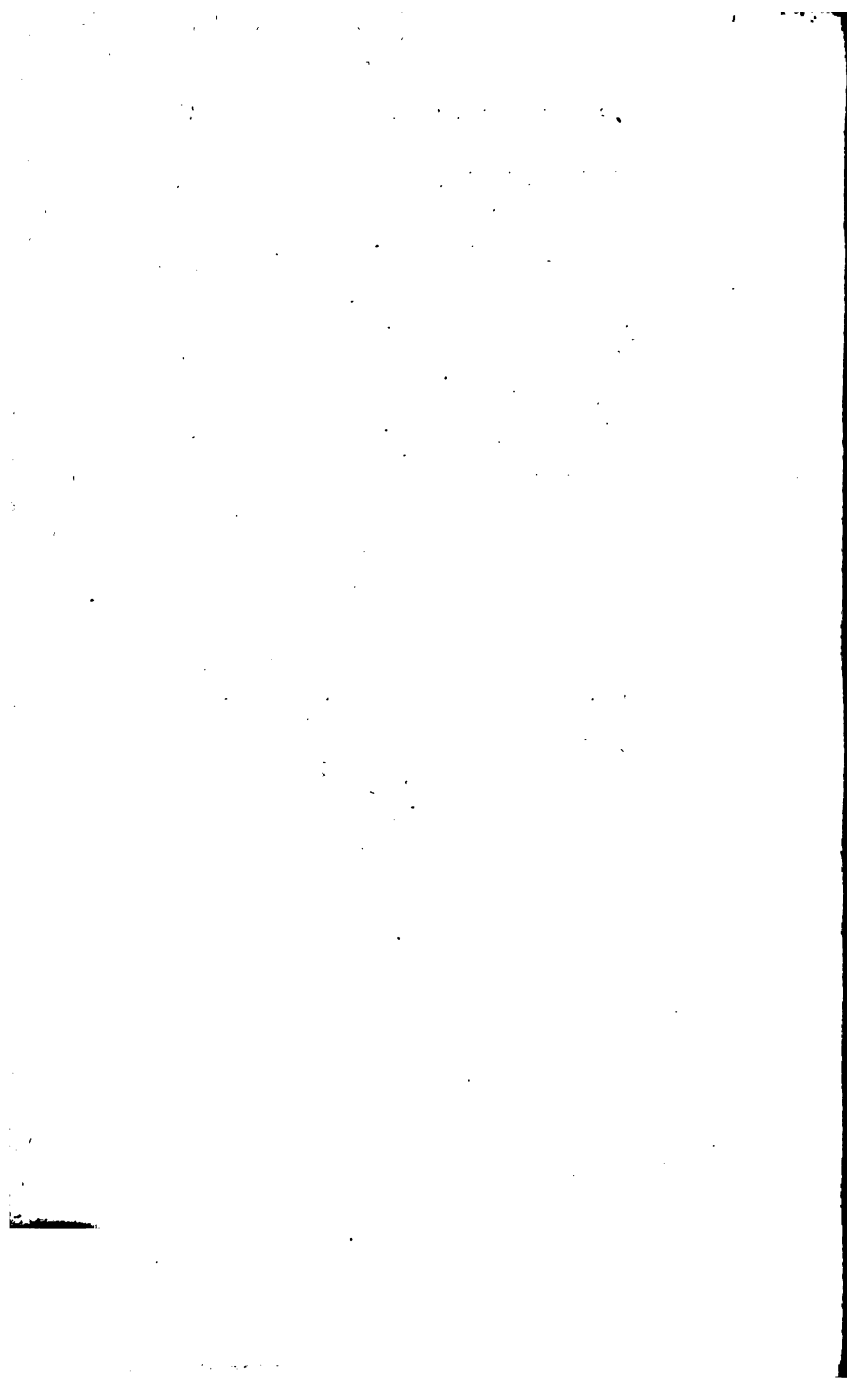
JEANNETTE, au public.

L'auteur enfla ses pipeaux
Dans le desseïn de vous plairo.
Ah ! passez-lui ses défauts !
Q' l'indulgence accueille nos

Petits tableaux.

L' parterr' se montra
De tout temps notre père.
Fait's encor' c' rôl'-là,
Et ce soir claquez ça
A la papa !





LES
VÊPRES SICILIENNES

PARODIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — 17 Novembre 1819.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DES FRANÇAIS.	MM. HIPPOLYTE.
SAINT-GERMAIN.	PHILIPPE.
MORS-AUX-DENTS.	LAPORTE.
GASCON.	EDOUARD.
LOUIS IX	FONTENAY.
LACOLLE, afficheur	LAPORTE fils.
Mlle RECETTE	Mmes MINETTE.
	ADÈLE.
PRINCESSES TRAGIQUES.	ESTHER.
	DUMONT.
	CHAPELLE.
	—



LES
VÊPRES SICILIENNES

Une salle du Théâtre-Français, toute garnie de cartons.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORS-AUX-DENTS, enveloppé dans son manteau, **L'AFFICHEUR**,
près d'une table où sont plusieurs affiches et en tenant une sur
laquelle est écrit en gros caractères : *Relâche!*

L'AFFICHEUR.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

Quell' touche légère
Et quelle vigueur !
C' est affich'-là, j'espère,
Do me faire honneur !

Pauvres afficheurs, on vous triche !
Car le public peu généreux
N'a rien payé pour voir l'affiche,
Et c'est souvent c' qu'il voit de mieux !

Quell' touche légère, etc.

MORS-AUX-DENTS.

Monsieur l'afficheur?...

L'AFFICHEUR.

Qu'est-ce que c'est?...

MORS-AUX-DENTS.

Voudriez-vous me permettre de jeter un coup d'œil sur les affiches de la semaine... Depuis le temps que je suis renfermé dans le palais de la rue de Richelieu... je ne serais pas fâché de savoir quelques nouvelles du dehors...

L'AFFICHEUR.

Voilà comme ils sont tous, il se contentent de lire l'affiche... et ils ne veulent plus entrer...

MORS-AUX-DENTS.

J'espère que vous ne dites pas cela pour moi, je suis dedans autant qu'il est possible... (Prenant les affiches.) Voyons...

Contiens-toi, malheureux.

Relâche. — *Britannicus*. — *Manlius*. — *Manlius*. — *Britannicus*. — Relâche... demain *Manlius*! quelle variété de répertoire!...

L'AFFICHEUR.

Aussi, vous voyez, je n'ai que ces trois-là, ça sert toujours... il n'y a que la date à changer, et on épargne bien des frais d'impression.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Les acteurs ainsi qu' l'afficheur
 Chez nous font toujours la mém' chose!
 C'est un vrai métier de seigneur,
 Et vu q' souvent je me repose,
 J'ai demandé (car j'ai des droits),
 Ainsi que notre premier prince,
 Un petit congé de trois mois,
 Afin d'afficher en province!

MORS-AUX-DENTS, tenant toujours l'affiche.

Si j'étais seulement au bas de la feuille dans les *incessamment*!... Dites-moi, monsieur... j'ignore votre nom.

L'AFFICHEUR.

M. Lacolle, afficheur perpétuel du Théâtre-Français.

MORS-AUX-DENTS.

Monsieur, pourriez-vous me donner de mes nouvelles et m'apprendre si j'ai passé par vos mains...

L'AFFICHEUR.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

MORS-AUX-DENTS.

A monsieur *Mors-aux-Dents*, prince Sicilien... employé aux *Vêpres Siciliennes*, et en retraite pour le moment.

L'AFFICHEUR.

Non, monsieur... Attendez donc... cette pièce qui n'a qu'un troisième acte...

MORS-AUX-DENTS.

Je vois que vous voulez parler de *Jeanne d'Arc*; non, monsieur, moi j'ai cinq actes, pour le moins, car mon quatrième en vaut deux... et cependant, vous voyez les égards qu'on a pour moi... voilà mon domicile.

L'AFFICHEUR.

Comment ? ce carton-là...

MORS-AUX-DENTS.

Oui, monsieur, moi et toute ma société. M. Mont-Faible... un Français qui n'est pas mal... une dévote, mademoiselle Homélie... le père La Rancune, une vingtaine de conjurés... et une cloche, ils nous ont tous logés là-dedans...

L'AFFICHEUR.

Mais vous avez votre tour ?

MORS-AUX-DENTS.

Oui, le numéro 399 qui ne sortira jamais.

L'AFFICHEUR.

Ne vous en plaignez pas !

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Rien n'est plus doux qu' les succès d' portefeuille,
 Avant de naître on a déjà vécu !
 Que de bravos en espoir on recueille !...
 Que de sifflets, sitôt qu'on a paru !
 D' la loterie ici c'est le contraire :
 Les numéros qui rest'nt sont excellents,
 Et d'puis quelqu' temps vous savez qu'on n' peut guère
 En dire autant des numéros sortants !

MORS-AUX-DENTS.

A la bonne heure !... mais dans quelle pièce encore nous
 ont-ils placés... dans la salle de correction !

L'AFFICHEUR.

La salle de correction !... vous avez donc des défauts ?

MORS-AUX-DENTS.

Si j'en ai !... oui... je m'en vante.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Je ne crains pas qu'on les condamne ;
 Je suis fier comme *Nérestan*,
 Je suis jaloux comme *Orosmane*
 Et rancunier comme *Gusman*,
 Je suis colère comme *Achille*,
 Et, pour compléter mon succès,
 J'ai parfois des refrains français
 Comme un auteur du Vaudeville.

L'AFFICHEUR.

Ça ne suffit pas !... Voyons si vous avez quelques moyens
 de faire du fracas. .

AIR : Nous nous marierons dimanche.

Du feu, du canon,
 En avez-vous ?

MORS-AUX-DENTS.

Non !

Je me bats à l'arme blanche. .

L'AFFICHEUR.

Et des protecteurs
Parmi nòs acteurs?

MORS-AUX-DENTS.

Non! pas un seul dans ma manche!
D'un ton amer
Mon esprit fier
S'épanche...
Mon style est clair
Et ma manière
Est franche.

L'AFFICHEUR.

Ah! rentrez, mon cher,
Ne prenez pas l'air,
Nous vous donnerons dimanche!

(En s'en allant.) Au fait, moi, ça m'est égal qu'on donne du vieux ou du neuf... qu'on donne même *Relâche*... faut toujours afficher : ainsi, mon état ne peut manquer.

SCÈNE II.

MORS-AUX-DENTS, seul.

Me donner dimanche!... et à moi des corrections! vouloir bonifier mon caractère! ô rage! ô fureur! Et ce charmant objet après lequel je soupire! cette jeune beauté! l'aimable Recette que les Français retiennent comme moi dans ce palais... et que chaque jour ils négligent... Mais que vois-je?

SCÈNE III.

MORS-AUX-DENTS, SAINT-GERMAIN, entrant mystérieusement.

SAINT-GERMAIN.

Silence, ô mon fils!

MORS-AUX-DENTS.

Ciel! Saint-Germain dans ce lieu!
Saint-Germain habitant le quartier Richelieu!

SAINT-GERMAIN.

Je suis dans ce palais, mais sans qu'il y paraisse.

MORS-AUX-DENTS.

Chez un rival!

SAINT-GERMAIN.

Je crains qu'il ne me reconnaisse.

MORS-AUX-DENTS.

Et vous venez le voir! dans son hôtel...

SAINT-GERMAIN.

Mais oui,
Puisqu'il ne sait jamais ce qui se fait chez lui!
C'est pour bien conspirer l'endroit le plus commode.

MORS-AUX-DENTS.

O profond politique...

Ah çà! qu'est-ce qui vous ramène? faites-moi au moins
deux doigts d'exposition!...

SAINT-GERMAIN.

Pour parvenir au trône où j'osais aspirer,
D'une troupe fidèle il fallait m'entourer!
Il fallait me fournir de tyrans et de princes.
J'ai couru les chefs-lieux, dépeuplé nos provinces,
Et jusqu'à la Gaîté j'empruntai des héros.
Je lui rendrai...

MORS-AUX-DENTS.

Le sort bénit donc vos travaux?

SAINT-GERMAIN.

Tu vas en juger!

AIR du vaudeville de *La Robe et les Bottes*.

Bouillant d'ardeur et de jeunesse,
 J'ai *Ladislas*, dont les brillants succès,
Coucy, dont la mâle noblesse
 Font l'ornement de mon nouveau palais!
 En écoutant la tragédie :
 Dieux! quel miracle! où suis-je?... se dit-on!
 Mais qu'on entende, hélas! la comédie,
 On se retrouve à l'Odéon.

(Déclamant.)

Mais Paris peut m'offrir plus d'un autre soutien!
 Parle, sur qui compter?... d'abord à Feydeau?

MORS-AUX-DENTS.

Rien!

Privant de ses accords les auditeurs avides,
Joconde a demandé, seigneur, les Invalides.
 C'était, vous le savez, le dernier des Romains.
 Ainsi...

SAINT-GERMAIN.

Je te comprends! mais sur ces bords lointains,
 Aux boulevards, dis-moi, n'est-il rien qu'on renomme

MORS-AUX-DENTS.

Moins que rien!

SAINT-GERMAIN.

On parlait d'un *Ci-devant jeune homme*.

MORS-AUX-DENTS.

On n'en parle plus!

AIR: Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade*.)

Ils sont passés ses jours de fêtes,
 Il a par un heureux trafic
 Perdu ses *ci-devant* recettes

Avec son ci-devant public!
 Sa gloire s'échappe en fumée,
 Son parterre s'est amaigri,
 Et maintenant sa renommée
 N'a pas plus d'embonpoint que lui. (Bis.)

(Déclamant.)

Partout, d'ailleurs, portant son inconstant hommage,
 Sous de nouveaux drapeaux, chaque jour il s'engage!
 Il doit même bientôt (ou nous l'assure ici),
 A l'Opéra Buffa, doubler Pellegrini!

SAINT-GERMAIN.

Eh bien, de vaincre seul nous aurons donc la gloire.
 Il ne nous faudrait plus, mon fils, qu'un répertoire!
 Viens avec nous... sur toi, je puis me confier!
 Nous n'avons rien, sois sûr de passer le premier.

MORS-AUX-DENTS.

O générosité!... mais puis-je ainsi, mon père,
 Quitter...

SAINT-GERMAIN.

C'est un tyran...

MORS-AUX-DENTS.

C'est mon propriétaire.
 Il me donne la table et le logement...

SAINT-GERMAIN.

Oui,

Mais la gloire!...

MORS-AUX-DENTS.

Il ne peut pas tout fournir, aussi.

SAINT-GERMAIN, à part.

La poire n'est pas mûre!

MORS-AUX-DENTS.

Et la belle Recette,
 Cet objet de mes vœux, de ma flamme secrète!

SAINT-GERMAIN.

Elle, chez les Français!... leur esclave, ô destin!
 Elle que j'avais vue au faubourg Saint-Germain

Aux temps des *Figaros* et de *Misanthropie*;
Elle enfin qui devait à ton sort être unie!

MORS-AUX-DENTS.

Je ne partirai point sans elle.

SAINT-GERMAIN.

Et moi non plus :

On peut aimer la gloire et tenir aux écus.

Je la vois...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; RECETTE.

RECETTE.

En croirai-je mes yeux ? M. Saint-Germain... ô mon père !...

SAINT-GERMAIN.

Tu vois qu'elle m'a reconnue !... O ma fille, ô mes enfants... Approchez-vous plus près pour la scène de la bénédiction... Eh bien, qu'as-tu donc ? je te trouve un peu pâlotte... te ferait-on jeûner dans le palais de notre ennemi...

RECETTE.

Mais oui... assez souvent !...

SAINT-GERMAIN.

Je reconnais bien là son économie... politique.

RECETTE.

Arrêtez, et ne l'accusez pas.

A sa table, il est vrai, bien rarement j'assiste;
On ne sert que pour lui, non qu'il soit égoïste,
Mais il en prend à l'aise, et mortel généreux,
Quand il a bien diné, croit tout le monde heureux.
Ses caprices d'ailleurs ont de la bonhomie
Et du succès... Jadis, il eut une manie,
C'était... je m'en souviens... oui, celle des grandeurs,
Qui nous a bien longtemps fait vivre en grands seigneurs

Nous recevions aussi quelques gens de mérite,
 Une *Fille d'honneur* dont la seule visite
 Avait sur ma santé de puissants résultats;
 Mais de voir tant de monde on dirait qu'il est las,
 Nous ne recevons plus, abstinence complète!
 Je maigris!... je maigris... oh ça!

MORS-AUX-DENTS.

Pauvre Recette!...

RECETTE.

Enfin, dans certains jours, je tiendrais là-dedans!

SAINT-GERMAIN.

Non, tu ne mourras point, je tiendrai mes serments
 Et je t'enlèverai plutôt à ce tyran...

RECETTE, troublée.

Enlever... qui... moi?...

MORS-AUX-DENTS, d'un air soupçonneux.

Madame, qu'avez-vous?

RECETTE.

Émotion bien naturelle, en entendant de pareilles propositions...

SAINT-GERMAIN.

AIR du *Pot de fleurs*.

Venez chez nous régner en souveraine;
 Pour éclairer vos attraits adorés,
 J'ai fait briller notre gaz hydrogène;
 Du haut en bas, nous sommes tout dorés.

RECETTE, hésitant, et comme peu sûr de son fait.
 Mais mon honneur...

SAINT-GERMAIN.

J'en réponds sur parole;
 Pour vous soustraire aux feux d'un dieu vainqueur,
 N'avons-nous pas la vertu, la pudeur,
 Et de plus, un rideau de tôle?

RECETTE.

Oui... ces raisons-là ont bien un certain poids... mais vous parliez tout à l'heure d'un tyran...

MORS-AUX-DENTS.

Vous avez soupiré, sur la dernière syllabe de tyran...

RECETTE.

Sans doute ! vous l'accusez... Vit-on jamais un tyran plus bonhomme?... il ne fait rien, ne prévoit rien, fait la sieste douze mois de l'année et se repose le reste du temps...

MORS-AUX-DENTS.

Madame, vous le défendez avec une chaleur... l'aimeriez-vous?...

RECETTE.

Mais... oui !

MORS-AUX-DENTS.

Plait-il ?

RECETTE.

Mais non!...

MORS-AUX-DENTS.

Et moi?...

RECETTE.

Si... je ne sais... écoutez donc, s'il y avait moyen de conserver les deux!...

MORS-AUX-DENTS.

Morbleu! Ventrebleu!... Sambleu!

RECETTE, à Saint-Germain.

Vous voyez... voilà comme il est toujours, il est sûr qu'il me battra quand je serai sa femme!... tandis que l'autre ferait un si bon mari!... n'y eût-il que l'habitude qu'il a de toujours fermer les yeux...

MORS-AUX-DENTS, furieux.

Je les ouvre, enfin !

SAINT-GERMAIN.

Contiens-toi... ce soir nous ne le craignons plus.

RECETTE.

Que me faites-vous l'amitié de me déclarer ?

SAINT-GERMAIN.

Silence !... c'est ce qui vous trompe... je ne me déclare jamais... mais ce soir... loin de ces lieux... je ne m'explique pas davantage... (Tirait de sa poche un paquet de billets et lui en donnant un.) Tiens, ce billet te fera connaître et nos projets, et ce que nous attendons de toi...

RECETTE.

Mais si vous me disiez vous-même, ce serait plus tôt fait...

SAINT-GERMAIN.

Non, il faut que cela soit écrit !... *Scripta manent.*

RECETTE.

Et ne craignez-vous pas que cette action ne prête à la critique ?

SAINT-GERMAIN.

Non !

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

Aménaïde écrivait un billet,
C'est un billet que Zaire lisait,

Quand Tancredè, Orosmane ont surpris leurs maîtresses ;
Les billets ont toujours fait mourir les princesses.

Et qui fait aux Français
Vivre toutes les pièces ?
Ah ! ce sont les billets,
Oui, ce sont les billets.

Mais voilà l'action qui va s'échauffer, adieu !...

RECETTE.

Quoi !... vous vous en allez ?...

SAINT-GERMAIN.

Oui !

AIR : Mon galoubet. (*La Belle au bois dormant.*)

Je serai là. (*Bis.*)
 Toujours à propos je travaille,
 Et, moderne Catilina,
 Que m'importe ou non qu'on me raille ?
 Dès qu'il faudra que je m'en aille,
 Je serai là. (*4 fois.*)

MORS-AUX-DENTS.

Alors, je vous suis.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

RECETTE, seule.

Lisons !... *Second Théâtre-Français. — Les Vêpres Siciliennes. — Amphithéâtre. — Deux places...* Ah ! je comprends enfin leurs projets... un nouvel empire s'élève... et veut renverser le pauvre homme !... Ah ! le voilà !... quelle candeur dans sa physionomie !... quelle lenteur dans sa marche... Je vous demande s'il n'y a pas conscience de conspirer contre lui...

SCÈNE VI.

RECETTE, DES FRANÇAIS, GASCON.

DES FRANÇAIS, à la cantonade.

AIR : Eh ! bon, bon, bon, que le vin est bon.

C'est bien, très-bien, très-bien, très-bien !
 Moi je ne m'affecte de rien ;
 Heureux propriétaire,
 Je m'endors si bien quelquefois
 Que, je l'avourai, je me crois

Au fond de mon parterre ;
 Nos patrimoines
 Sont fort bons
 Et nos voyages sont fort longs.
 Oui, morbleu !
 Du quartier Richelieu
 Nous sommes les chanoines.

GASCON.

Ça va mal, ça va mal !...

DES FRANÇAIS.

Ah çà ! mon cher semainier, vous me répétez toujours la même chose.

GASCON.

J'ai peut-être tort ! qu'avez-vous donc pour faire tant le fier ?...

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Des pères nobles sans noblesse,
 Des comiques très-peu plaisants,
 Des jeunes premiers sans jeunesse,
 Des Cassandres adolescents !
 Nos confidents, les bras en télégraphe,
 Confondent les S et les T...
 Et sont si forts sur l'orthographe
 Qu'on les croirait du comité.

DES FRANÇAIS.

C'est un des avantages de l'enseignement mutuel...

(*Déclamant.*)

Quand on est seul d'ailleurs, on est bien fort.

GASCON.

Silence !

D'un théâtre nouveau craignez la concurrence !

(*Parlant.*)

On en parle...

DES FRANÇAIS.

Laisse donc... laisse donc...

RECETTE.

Allons, il ne vaudra pas le croire... est-il bon enfant !

(Déclamant.)

Quoi ! ce danger nouveau ne peut vous réveiller !

DES FRANÇAIS.

Eh bien ! s'il faut paraître et s'il faut travailler,
Pourquoi vous alarmer et d'où naissent ces troubles ?
Nous sommes *Les Français* et nous avons des doubles !

RECETTE.

Impossible de lui faire entendre raison !... mais quelques
pressentiments ne vous glacent-ils pas ?

DES FRANÇAIS, prenant une prise de tabac.

Moi ?... non...

RECETTE.

Comment ? vous n'avez pas quelque idée...

DES FRANÇAIS.

Jamais !

RECETTE.

Ah ! quel aveuglement !... vous ne voulez rien croire ;
Ils veulent envahir l'Etat, le répertoire...
Hier, si notre huissier ne fût pas accouru,
Ils nous allaient, seigneur, souffler *l'Amant Bourru* !

DES FRANÇAIS.

Bah ! bah ! nous avons *Saint-Louis* et bien d'autres qu'ils
ne nous enlèvent pas.

GASCON.

Mais ils ont d'autres ressources.

AIR : J'ai vu le Parnasse des Dames. (*Rien de trop.*)

Craignez la chaleur entraînée
De *Lorédan* et de *Montfort*,
De *Procida* l'âme brûlante...

DES FRANÇAIS.

Ce sont nos doublures...

GASCON.

D'accord!

Mais, croyez-moi, changez d'allure:
Car ils augmentent en crédit,
Et l'on prétend que la doublure
Vaudra bientôt mieux que l'habit!

Apprenez donc enfin qu'ils veulent vous enlever les *Vépres Siciliennes* et Recette...

DES FRANÇAIS.

Comment... serait-il possible?... Vous, madame, vous laisser enlever... et vouloir me... Ah! ils n'oseraient...

RECETTE.

Allons, il ne le croira pas!

DES FRANÇAIS.

Et par Mors-aux-Dents que j'ai reçu chez moi... enfin, c'est l'ami de la maison...

RECETTE.

Est-il bon homme!... il ne sait pas que ce sont toujours ceux-là...

DES FRANÇAIS.

Il n'oserait, vous dis-je, et pour le savoir mieux,
Je vais lui demander...

RECETTE.

Arrête, malheureux!

Peut-être ce moyen n'est pas le plus honnête...
On menace ton front, il y va de ta tête...
Je t'aime, ingrat... tiens, lis...

(Elle lui donne le billet.)

DES FRANÇAIS.

Un billet imprimé!... *Second Théâtre-Français!* ah çà! il y en a donc un?... et *les Vépres Siciliennes...* ah çà! mais il y a donc une conspiration?

GASCON.

Mais oui...

DES FRANÇAIS.

Eh ! que ne le disiez-vous donc ?... Moi... je ne puis pas deviner... Et ce perfide Saint-Germain... ce traître Mors-aux-Dents... je vais enfin sortir de mon caractère... Qu'on me les fasse venir !

RECETTE.

O ciel !... rendez-moi ce billet !

DES FRANÇAIS.

Impossible, madame, c'est un billet donné... tout ce que je puis faire, c'est de vous donner une contre-marque.

RECETTE.

Ah ! malheureuse !... qu'ai-je fait... pauvre Mors-aux-Dents... s'il me l'avait donné pour soutenir la pièce, j'y ai bien réussi !

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DES FRANÇAIS, GASCON.

DES FRANÇAIS.

Ah ! il y avait une conspiration !... c'est qu'en effet, il paraît que nos adversaires déploient une activité... il faut mettre ordre à cela... si nous les engageons parmi nous...

GASCON.

Oui... mais par quel moyen ?...

DES FRANÇAIS.

Le grand moyen... une conspiration à la fourchette...

GASCON.

Oui, mais ça fera crier.

DES FRANÇAIS.

Tu crois ?

GASCON.

Il n'y a pas de doute...

DES FRANÇAIS.

Eh bien ! si nous leur opposons quelque bonne tragédie...

GASCON.

Ça vaut mieux ; un bon ouvrage est la meilleure réponse.

DES FRANÇAIS.

Alors, en ayant *Louis IX*.

AIR du vaudeville de *L'Écu de six francs*.

Prenons une bonne mesure,
 Il s'agit du sort des Français !
 Plus de relâches, je le jure...
 Des nouveautés et des succès !...
 Nos droits sacrés et nos coutumes
 Par moi ne sont plus ménagés,
 Je vais défendre les congés
 Et je vais suspendre les rhumes.

GASCON.

C'est ça, quand nous serons vainqueurs et que nous serons tout seuls, nous serons malades tout à notre aise !
 Mais j'aperçois les traitres !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; SAINT-GERMAIN et MORS-AUX-DENTS,

conduits par des GARÇONS du théâtre en livrée.

SAINT-GERMAIN et MORS-AUX-DENTS.

AIR : Mon pantalon.

Puis-je le croire !
 O fureur,
 O noirceur !
 Saisir les gens

Surtout sans
Réquisitoire !
Qu'ai-je donc fait
Et quel est
Mon forfait?...
Déchirez ce voile épais...

DES FRANÇAIS.

Paix !

(A Mors-aux-Dents.)

Connais-tu ce billet ?

MORS-AUX-DENTS.

Dieux !...

AIR : Lise épouse le beau Gornanco. (*Fanchon la vieille*

Ce billet...

SAINT-GERMAIN.

Eh bien ?

MORS-AUX-DENTS.

C'est elle...

Je suis...

SAINT-GERMAIN.

Quoi donc ?...

MORS-AUX-DENTS.

L'infidèle !

Je suis...

SAINT-GERMAIN.

Après...

MORS-AUX-DENTS.

C'est fini,

N, i, ni, je suis trahi...

Vous voyez...

SAINT-GERMAIN.

Que veux-tu dire ?...

MORS-AUX-DENTS.

Vous voyez bien qu'elle m'a...

SAINT-GERMAIN.

Eh ! doit-on quand on conspire
Penser à ces misères-là ? (*Bis.*)

DES FRANÇAIS.

Ah ! vous conspirez donc ?...

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme.

J'étais bien sûr de les confondre
Parlez...

MORS-AUX-DENTS.

Mon père...

DES FRANÇAIS.

Taisez-vous !...

Eh bien ! tu n'as rien à répondre,
Ton crime est clair...

MORS-AUX-DENTS.

Entendez-nous...

DES FRANÇAIS.

C'est bon, je vais juger l'affaire.

MORS-AUX-DENTS.

Comment, sans m'avoir écouté !

DES FRANÇAIS.

C'est toujours de cette manière
Que nous jugeons au comité.

MORS-AUX-DENTS.

Ça m'est égal, j'ai pour moi l'immortalité.

SAINT-GERMAIN.

Et moi l'éternité.

DES FRANÇAIS.

Bah ! l'immortalité, l'éternité, ils n'ont que cela à dire,
c'est toujours la même chose.

SAINT-GERMAIN.

C'est bien différent.

AIR du vaudeville des *Comices d'Athènes.*

Suivre, loin du vulgaire,
D'un vol inusité,
Et Racine et Voltaire,
C'est l'immortalité!
Oui, voilà l'immortalité!
Mais faire ici la moue
Et, dans un coin jeté,
Attendre qu'on vous joue,
Voilà l'éternité!

DES FRANÇAIS.

Ah! c'en est trop! (À Saint-Germain.) Toi, je t'exile, et ne t'avise plus de quitter le Luxembourg... (À Mors-aux-Dents, avec tendresse.) Toi, Mors-aux-Dents, mon ami, mon frère... tu m'as trahi, je pourrais te punir... mais je suis généreux... tu sortiras dans vingt ans... ah!...

(Déclamant.)

Quand il n'en coûte rien, qu'on pardonne aisément!

MORS-AUX-DENTS.

Dans vingt ans!... Crois-tu que j'accepte tes bienfaits?...

DES FRANÇAIS, avec sentiment.

Ne les repousse pas... Mors-aux-dents, j'oublie tout... j'exile ton père, je prends tes biens, je t'enlève ta maîtresse... nous sommes quittes!

(Déclamant.)

Mors-aux-Dents, c'est ainsi qu'on se venge aux Français!

Ah çà! maintenant que je suis accablé d'affaires, je vais aller me coucher.

AIR: Bonjour, mon ami Vincent.

... Revenons dans notre dortoir,
Et plus de semblable esclandre...
(À Saint-Germain et à Mors-aux-dents.)
Vous, amis, jusqu'au revoir;
Vous avez à vous entendre...
Dans mon hôtel, faites comme chez vous;

Moi qui suis discret, je vais fler doux;
 Mais comme on pourrait vous surprendre,
 J'emmène avec moi tous mes soldats.
 Ne vous gênez pas, (*Bis.*)
 Conspirez ici, ne vous gênez pas.

GASCON et les GARÇONS.

Ne vous gênez pas, (*Bis.*)
 Conspirez, messieurs, ne vous gênez pas.
 (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

SAINT-GERMAIN, MORS-AUX-DENTS.

SAINT-GERMAIN.

Eh bien ! mon fils, la gobes-tu ?

MORS-AUX-DENTS, furieux.

C'en est fait, je ne puis supporter l'air fendant d'un rival
 qui m'accable de sa générosité...

SAINT-GERMAIN.

Bien, Mors-aux-Dents, c'est trop ronger ton frein !...

MORS-AUX-DENTS.

Oui... immolons les Français... Enlevons la perfide...

(*Déclament.*)

La guerre est déclarée... allons, suivez mes pas !

SAINT-GERMAIN, l'arrêtant.

Oui, mon fils... montrons-nous, mais ne paraissions pas !...

MORS-AUX-DENTS.

J'aperçois leur plus ferme appui... c'est *Louis IX*...

SAINT-GERMAIN.

Neuf... neuf... si on veut... n'importe, c'est par lui qu'il
 faut commencer.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; LOUIS IX.

LOUIS IX, tirant sa montre.

Six heures et demic... j'arriverai encore à temps pour ma représentation... c'est qu'il y a joliment loin du Théâtre-Français chez moi, boulevard des Capucines... Ah ! c'est vous, monsieur Mors-aux-Dents... je ne suis pas fâché de vous rencontrer, parce que j'ai une scène à vous faire.

MORS-AUX-DENTS.

Je n'en ai pas besoin, monsieur... chacun les siennes...

LOUIS IX.

Vous ne m'entendez pas. Quand je dis une scène, c'est-à-dire un sermon, je n'en fais pas d'autres.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

Je vois que ce mot vous offense !...
Mes sermons à moi sont heureux,
Car je parle avec élégance,
Souvent en vers harmonieux !
Pouvais-je craindre un sort contraire ?
Mon titre seul est un succès :
De tous temps, ce nom qu'on révère
A porté bonheur aux Français !

MORS-AUX-DENTS, avec impatience.

Au fait, monsieur, que voulez-vous ?...

LOUIS IX.

Un instant, jeune homme, vous avez trop de chaleur ! Que diable ! moi, est-ce que j'en ai ?... On m'a dépêché vers vous parce que je m'entends à réduire les mutins ; je ne fais que cela depuis le commencement jusqu'à la fin. Je vous prie seulement de m'écouter.

MORS-AUX-DENTS.

Vous écouter, ça vous est bien aisé à dire...

LOUIS IX, à part.

Diable ! je vois que j'aurai du mal... ma foi, prenons ce que nous avons de mieux... en avant, ma scène du Renégat. (Haut.) Dites-moi, mon jeune ami, pourquoi voulez-vous nous quitter ?

MORS-AUX-DENTS.

Parce que je suis Sicilien et jaloux, c'est mon caractère... moi, je ne puis pas me refaire.

LOUIS IX.

Voilà le mal.

MORS-AUX-DENTS.

Mais, vous qui parlez, croyez-vous donc que votre position soit si belle... vous paraitrez ici, mais à quel prix !

LOUIS IX.

Que voulez-vous dire ?

MORS-AUX-DENTS.

De loin en loin.

SAINT-GERMAIN.

Chez nous, au contraire... ce sera tous les jours fête.

MORS-AUX-DENTS.

Point de relâches...

SAINT-GERMAIN.

D'indispositions...

LOUIS IX.

Ah ça ! mais remarquez-vous que je voulais vous convertir et que c'est vous qui, au contraire...

MORS-AUX-DENTS.

Eh ! sans doute, abandonnez ces lieux, ça vous remuera un peu.

LOUIS IX.

Moi, non... je reste toujours dans la même position... Et
 pais, voyez-vous, j'ai avec moi un bagage qui n'en finit pas!

AIR du Major Palmer.

Primo, d'abord une reine
 Qui nous escorte en tous lieux.

MORS-AUX-DENTS.

On s'en priverait sans peine,
 Et tout n'en irait que mieux.

LOUIS IX.

Item, un prince en jaquette,
 Qui ne fait que pleurnicher...

SAINT-GERMAIN.

Qu'au lycée on le remette,
 Sans lui vous pouvez marcher.

LOUIS IX.

Un transfuge que j'honore,
 Un renégat des plus doux...

SAINT-GERMAIN.

On peut s'en passer encore,
 Nous en avons un chez nous.

LOUIS IX.

J'ai mon soudan et son asthme,
 J'ai deux bataillons chargés
 D'organiser l'enthousiasme
 Et les braves obligés.
 J'ai des machines mouvantes,
 Six cents hommes à placer
 Dont les mains retentissantes...

MORS-AUX-DENTS.

Vous pourriez vous en passer!
 Sans leurs cris, la pièce entière
 Produira mieux ses effets,
 Et du moins dans le parterro
 On pourra dormir en paix

SAINT-GERMAIN.

Vous voyez qu'en vous débarrassant de tout ce que vous avez de trop... vous restez tout seul... Allons, vous venez avec nous au faubourg Saint-Germain...

LOUIS IX.

Diable... une traversée comme celle-là... j'en serais presque tenté... ne fût-ce que pour donner un démenti à ceux qui prétendent que je ne puis pas aller loin.

SAINT-GERMAIN, à Mors aux-Dents.

AIR de la Pipe de tabac. (*Le Petit Matelot.*)

Tu le vois, j'ai su le séduire.

MORS-AUX-DENTS.

Je ne puis trop vous admirer.

SAINT-GERMAIN.

Voilà, mon cher, quand on conspire,
Le vrai moyen de s'en tirer.
Que faut-il pour un chef habile ?
Des mécontents...

LOUIS IX.

Quel pronostic !
S'il vous en faut, soyez tranquille,
Je vous enverrai mon public,

Si jamais je le rattrape...

MORS-AUX-DENTS.

C'est ça, de la fermeté, du courage... allons, un bon mouvement...

LOUIS IX.

Oh ! non... ne me parlez pas de mouvement, je vois bien que vous ne me connaissez pas.

SAINT-GERMAIN.

Comment ? quand il s'agit d'une action d'éclat...

LOUIS IX.

Moi... de l'action !... du tout, du tout... Demandez-moi tout autre chose... de belles tirades, si vous voulez, je n'en manque pas.

SAINT-GERMAIN.

Vous allez donc vous déclarer ?

LOUIS IX.

Non... vous sentez bien qu'ils sont là en bas qui m'attendent... sept heures...

MORS-AUX-DENTS, *bas.*

C'est l'heure des Vêpres !

LOUIS IX.

AIR : On m'avait vanté la guinguette. (*Gilès en deuil.*)

Dans le foyer je dois me rendre,
Car vous savez bien que jamais
Au théâtre on ne fait attendre.
Lorsque tous ces messieurs sont prêts.

SAINT-GERMAIN.

Mais terminons ce nouveau pacte.

LOUIS IX.

Pendant que je suis à causer,
On commence le premier acte :
C' n'est pas l' moment de s'amuser...

Ensemble.

LOUIS IX.

Dans le foyer je dois me rendre,
Car vous savez bien que jamais, etc.

SAINT-GERMAIN et MORS-AUX-DENTS.

Dans le foyer il doit se rendre,
Car nous savons bien que jamais, etc.

(Louis IX sort.)

SCÈNE XI.

SAINT-GERMAIN, MORS-AUX-DENTS.

MORS-AUX-DENTS.

Quelle faiblesse !... Et voilà le seul appui des Français !

SAINT-GERMAIN.

Il leur sera fatal.

MORS-AUX-DENTS.

Que voulez-vous dire ?

SAINT-GERMAIN.

Il nous servira sans le vouloir et, comme tout ce qu'il fait, sans s'en douter !... nos ennemis sont à la répétition ; pendant le sommeil où le quatrième acte ne va pas manquer de les plonger... courons à ces cartons fatals, rendons à la lumière ces victimes qui gémissent depuis trente ans... ouvrons...

MORS-AUX-DENTS.

Un instant, comme vous y allez !

SAINT-GERMAIN.

Non, je suis pour l'ouverture ; mon plan est là... nous sommes tous renfermés, surveillés, gardés de près... c'est le moment...

MORS-AUX-DENTS.

De rester tranquilles.

SAINT-GERMAIN.

Non... c'était bon autrefois, mais nous avons changé tout cela et nous conspirons maintenant à découvert... c'est plus beau et ça donne moins de peine... Commençons par cette salle... mais ce n'est pas ici le magasin général.

MORS-AUX-DENTS.

Les magasins sont encombrés ! c'est un dépôt...

SAINT-GERMAIN.

N'importe... (Il va frapper à tous les cartons.) Venez tous, venez, braves guerriers, accourez venger vos affronts!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; tous les cartons s'ouvrent, et l'on voit paraître à la fois toutes les têtes de GRECS, de ROMAINS et de PRINCESSES figurant les ouvrages reçus.

MORS-AUX-DENTS.

Dieux!... sont-ils couverts de poussière!

TOUS.

AIR : Chœur d'*Armide*.

(Très-doux.)

Poursuivons... jusqu'au trépas

L'ennemi qui... nous offense,

(Très-fort.)

Poursuivons jusqu'au trépas...

SAINT-GERMAIN, les arrêtant.

Un instant... vous n'êtes pas à l'Opéra.

(Il les rassemble autour de lui.)

AIR : Époux imprudent, fils rebelle. (*Monsieur Guillaume*.)

Vous respirez tous la vengeance,

Turnus, Tibère, et vous, Clovis,

Les jours de notre indépendance

Vont luire enfin, ô mes nobles amis!

CLOVIS.

Oui, nous jurons d'être des vôtres!

MORS-AUX-DENTS.

Depuis un siècle on veut nous entraver,

Et du sommeil qu'on nous fit éprouver

Nous nous vengerons sur bien d'autres.

SAINT-GERMAIN.

Amis, embrassons tous la querelle commune,
Et de nos fiers rivaux balançons la fortune;
L'heure de la vengeance enfin sonne... écoutez...

(On entend la clochette des répétitions.)

MORS-AUX-DENTS.

C'est la clochette pour lever le rideau...

SAINT-GERMAIN.

Ils vont dormir, et je veille... Marchons, marchons à la délivrance de nos frères... enlevons à nos concurrents cette jeune et brillante Recette qu'ils ont trop négligée... enlevons les chefs-d'œuvre de nos maîtres qu'ils oublient, enlevons leur répertoire, enlevons...

MORS-AUX-DENTS.

Un instant, pendant que nous sommes en train d'enlever... si nous enlevions quelques princesses... car nous n'en avons qu'une...

SAINT-GERMAIN.

L'enfant dit vrai... Et puis, elle se contente de parler simplement et naturellement... c'est bon...

MORS-AUX-DENTS.

Pour les paroles... mais il nous en faut une pour le chant.

SAINT-GERMAIN.

Pour le chant?... l'occasion est favorable et nous pouvons ici enlever au hasard... marchons... Dieux! quels jours prospères!... Que de pièces destinées à ramper terre à terre vont s'étonner de se trouver enlevées... marchons!...

MORS-AUX-DENTS.

Eh bien! allez donc, voilà quinze fois que vous le dites!...

SAINT-GERMAIN.

C'est juste.

MORS-AUX-DENTS.

Attendez donc, attendez donc...

SAINT-GERMAIN, aux autres.

Un instant, je suis à vous.

MORS-AUX-DENTS.

Qu'est-ce que je vais faire, moi ?

SAINT-GERMAIN.

Toi, mon fils ?... c'est toi qui frapperas le premier coup, qui raviras à nos ennemis leur plus ferme soutien... pendant la crise léthargique où ils sont plongés, vole au trou du souffleur, saisis le manuscrit...

MORS-AUX-DENTS, troublé.

Le... manus...

SAINT-GERMAIN.

... crit... et prends garde de les réveiller. (Aux autres.)
Pour la dernière fois, marchons!

TOUS.

AIR de *La Cosaque*.

De ces félons
Renversons
Les cartons...
En silence
Qu'on s'avance...
De nos prisons
Sortons,
Chers compagnons,
Et prenons
Tous leurs tendrons.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

MORS-AUX-DENTS, seul.

Oui, je l'enlèverai... j'enlèverai Recette... j'enlèverai tout... Mais je fais une réflexion qui dénote bien la délica-

tesse de mon caractère... Je voudrais bien les prendre en traître, mais sans qu'il y eût de la perfidie... Si je leur donnais mon épée... si je la mettais auprès d'eux pendant qu'ils dorment... Mauvais moyen... parce qu'à moi qui suis prisonnier... on n'aurait qu'à me demander pourquoi j'ai une épée, je ne sais pas ce que je répondrais!... ma foi, toute réflexion faite, je vais leur dire de se défendre. (Il crie à la cantonade.) Dites donc, dites donc... Dieux! comme ils dorment!... ils sont partis... Eh! dites donc, prenez garde à vous!... ils ne m'entendent pas... ils croient que je cabale... C'est égal, ma conscience est tranquille... maintenant qu'ils sont avertis, allons les surprendre!

(Il tire son épée et sort sur la ritournelle du chœur suivant, tandis que cinq princesses tragiques échevelées entrent d'un autre côté.)

SCÈNE XIV.

PLUSIEURS PRINCESSES TRAGIQUES, échevelées.

TOUTES.

AIR du vaudeville *Le Secret de madame.*

O ciel! ô ciel! est-il possible!...

Dieux! quel événement!...

LA PREMIÈRE.

C'est affreux!

LA SECONDE.

C'est abominable!

LA TROISIÈME.

Des perfides!...

LA QUATRIÈME.

Des ravisseurs!

LA CINQUIÈME.

On ne respecte plus rien!

LA PREMIÈRE.

L'autel étincelait des flambeaux d'hyménéc...

LA SECONDE.

Nous sortions à peine des portes de Tréz...

LA TROISIÈME, l'interrompant.

Là, déjà un vers d'estropié... voilà le massacre qui commence...

TOUTES, recommençant ensemble le vers

A peine nous sortions des portes de Trézène...

LA TROISIÈME.

La victime était prête...

LA QUATRIÈME.

Sire, mon père est mort!...

LA PREMIÈRE.

C'est à moi de faire le récit.

LA SECONDE.

Non, c'est à moi.

LA TROISIÈME.

Eh bien! mesdemoiselles, puisqu'il n'y a pas moyen de nous accorder sur la prééminence... faisons-le toutes à la fois.

LA QUATRIÈME.

C'est ça, chantons ensemble.

TOUTES.

AIR : Ah ! quel scandale abominable. (*Les Rigueurs du cloître.*)

Ah ! quel scandale abominable!

Mes sœurs, entendez-vous ces cris ?

De l'Opéra c'est quelque diable,

Ou c'est un spectacle gratis.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; RECETTE.

RECETTE, tout effarée.

Ah! mesdemoiselles, voici bien d'autres histoires.

AIR : Dans les gardes françaises.

Quel scandal', quelle école!
Ciel! sois notre soutien!
Là-bas on pille, on vole,
On ne respecte rien.
Leur dessein, je l' suppose,
Est d' nous ravir, hélas...

TOUTES.

Mais, quoi donc ?

RECETTE.

Ah! je n'ose,
Ne m'entendez-vous pas !...

Oui, mesdemoiselles, on enlève toutes les pièces et même les princesses.

TOUTES, voulant y courir.

Où donc ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; GASCON.

Où courez-vous ? Il n'est plus temps ! nous sommes à *quia*.
Mors-aux-Dents triomphe et les *Vépres* sont enlevées !..

RECETTE.

Je vois alors ce qui m'attend.

GASCON.

AIR : Ça n' se peut pas.

Hélas ! sous les coups d'un barbare
Lorsque mon maître est abattu,
Dans le transport qui les égare
Je crains tout pour votre vertu.

A son destin votre amant cède,
Vous voilà veuve désormais...
Qu'hélas ! Mors-aux-Dents lui succède...

RECETTE.

Vrai, j'y songeais,
Oui, j'y songeais.

GASCON.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Voici déjà leur cortège
J'entends leurs bruyantes voix
Quelle foule les assiège !

RECETTE.

Ils chantent Vêpres, je crois.

GASCON.

Il est vrai, leurs cloches sonnent,
En dépit du décorum,
Et les Vêpres qu'ils entonnent
Ont tout l'air d'un *Te Deum*.

SCÈNE XVII.

Les cloches sonnent dans l'éloignement. — Le fond du théâtre s'ouvre ; on voit d'un côté DES FRANÇAIS et LOUIS IX entourés d'AFRICAINS et portant une affiche en forme de bannière sur laquelle on lit : *Saint-Louis* ; de l'autre côté, SAINT-GERMAIN et MORS-AUX-DENTS entourés des CONJURÉS armés de haches et de flambeaux et portant de même une affiche sur laquelle on lit : *Les Vêpres Siciliennes*. — Pendant ce changement le chœur reprend :

LE CHOEUR.

Oui, les Vêpres qu'ils entonnent
Ont tout l'air d'un *Te Deum*.

RECETTE, les regardant.

O Recette ! pour qui vas-tu te déclarer !...

AIR du vaudeville de *Partis carrés*.

Je devrais bien pour prix de leur constance,
Me prononcer pour l'un ou l'autre amant.
Mais établir la concurrence
Est peut-être encor plus prudent ;
Puisque tous deux cherchent à plaire,
Pourquoi donc les décourager ?
Moi, je fais comme le parterre :
Je veux me partager. (*Bis*.)

(Elle se place entre eux deux, donne à Saint-Germain une couronne et tend la main à Des Français.)

SAINT-GERMAIN.

Une couronne... je sais à qui je la dois !

AIR : Ce magistrat irréprochable. (*Monsieur Guillaume*.)

C'est au talent qui vient d'éclorre
Pour consoler le Parnasse Français,
Et qui, vainqueur à son aurore,
Rappelle *Œdipe* et son succès ;

Si j'en crois ce début prospère,
De Melpomène on doit être l'appui
Quand on a l'âge de Voltaire
Et qu'on commence comme lui.

(A Des Français qui est abattu.)

J'obtiens donc la couronne!...

(Déclamant.)

Et voilà, tu le vois, les fruits de ton sommeil!...

(Avec force, et se tournant vers ses acteurs.)

Soyez prêts à jouer au coucher du soleil!

VAUDEVILLE.

(Avec accompagnement de cloches.)

AIR : Quel carillon.

TOUS.

Quel carillon !
Que la cloche sonne, sonne ;
Quel carillon !
C'est tout comme à l'Odéon.

GASCON.

La douce paix
Suit d'abord le mariage.
Point de bruit, mais
Hélas ! quelques mois après...

Quel carillon !
Quel tapag' dans le ménage !
Quel carillon !
C'est tout comme à l'Odéon.

DES FRANÇAIS.

Mari prudent,
Je n' veux surprendre personne,
Mari prudent,
Chez moi toujours en rentrant...

Quel carillon !
(Faisant le geste.)
Comm' je sonne, sonne, sonne!

Quel carillon !
C'est tout comme à l'Odéon.

LOUIS IX.

Chez nous, hélas !
Alors qu'une pièce est bonne,
Chez nous, hélas !
Lorsqu'on ne nous donne pas...

(Faisant le geste de compter de l'argent.)

Quel carillon !
Comm' ça sonne, sonne, sonne !
Quel carillon !
C'est tout comme à l'Odéon.

MORS-AUX-DENTS.

Paul est sans pain
Et chez lui ne voit personne ;
On l' plac' soudain...
A sa porte, dès l' matin,
Quel carillon !
Comme on sonne, sonne, sonne !
Quel carillon !
C'est tout comme à l'Odéon.

SAINT-GERMAIN.

Si maintenant,
Quand un' pièc' tombe et se froisse
On jug' décent
D' sonner son enterrement...

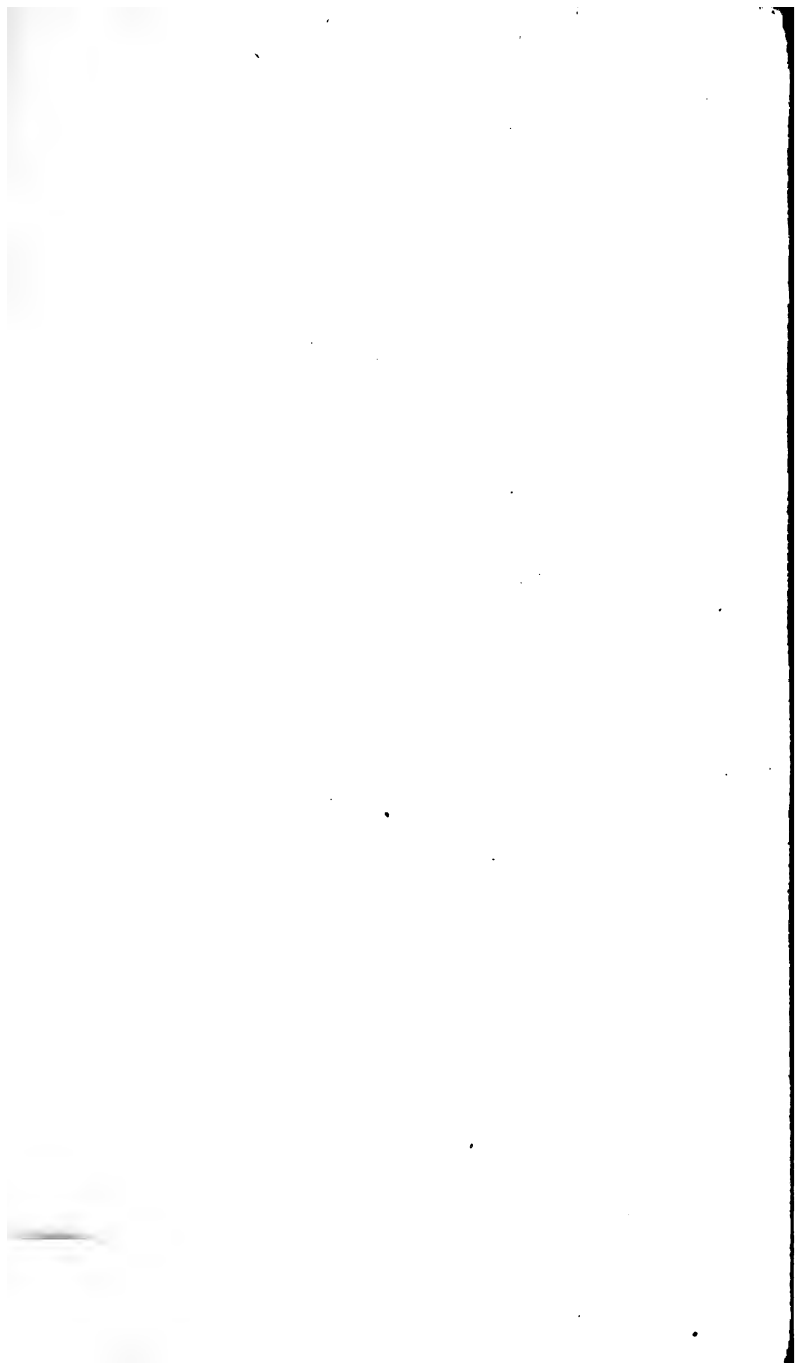
Quel carillon !
(Sonnant à toute volée.)
Quel bruit dans chaque paroisse !
Quel carillon !
Ça s' rait pis qu'à l'Odéon.

RECETTE, au public.

Quand vient la fin
D' la nouvelle tragédie,
On dit q' soudain
Chacun donne un coup de main
(Faisant le geste d'applaudir.)

De c' carillon
Daignez fair' la parodie,
Que l' carillon
Soit tout comme à l'Odéon !





LA SOMNAMBULE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — 6 Décembre 1819.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DORMEUIL	MM. HENRY.
FRÉDÉRIC DE LUZY	GONTIER.
GUSTAVE DE MAULÉON.	ISAMBERT.
BAPTISTE, valet de Gustave.	FONTENAY.
UN NOTAIRE.	JUSTIN.
CÉCILE, fille de M. Dormeuil.	M ^{mes} PERRIN.
MARIE, femme de chambre de Cécile	PAULINE GEOFFROY.

PARENTS et AMIS de Dormeuil.

Dans le château de Dormeuil.





LA SOMNAMBULE

ACTE PREMIER

Un salon élégant. — Des croisées au fond, donnant sur un jardin; une table, à droite du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORMEUIL, CÉCILE, MARIE.

DORMEUIL, tenant à la main plusieurs billets d'invitation.

Enfin, voilà donc nos billets de faire part. Comme c'est écrit! comme c'est moulé!... et cet Hymen qui tient un flambeau! Vraiment, ce cher Griffard, l'imprimeur du département, entend très-bien le billet de mariage. Ah ça! où est mon gendre, le capitaine?

MARIE.

Votre gendre? est-ce qu'il peut rester en place? A chaque instant il regardait sur la route de Paris pour voir si son coureur et sa corbeille de noces n'arrivaient pas. Dans son impatience, il riait, il chantait, il m'embrassait, en me parlant de mademoiselle.

DORMEUIL.

Je le reconnais bien là ! (A Cécile.) Il pense toujours à toi.

MARIE.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il m'a dit qu'il allait voir au haut de la montagne si on ne découvrirait rien ; il a pris son fusil, et il est parti en chassant à travers la forêt.

DORMEUIL.

Comment ! à la chasse aujourd'hui ?

MARIE.

Sans doute : c'est un monsieur si singulier que monsieur votre gendre !

DORMEUIL.

Singulier... En quoi ?

MARIE.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Il n'a point d'ordre et donne à tout le monde.

DORMEUIL.

Bon, c'est qu'il est trop généreux !

MARIE.

Rien ne l'affecte, il rit quand on le gronde.

DORMEUIL.

C'est qu'il possède un caractère heureux !

MARIE.

Des jours entiers il se tue à la chasse...

DORMEUIL.

C'est par ardeur et par activité !

MARIE.

Mais sans tuer ni lièvre ni bécasse.

DORMEUIL.

C'est par humanité ! (*Bis.*)

MARIE.

Et, en outre, un garçon d'une raison..

DORMEUIL.

Sa raison, sa raison!... je n'ai jamais parlé de sa raison : mais à cela près, c'est un cavalier parfait. Ce cher Frédéric! jeune, aimable, spirituel; à vingt-cinq ans, capitaine de cavalerie! (A Cécile.) Voilà l'époux qu'il te faut, le gendre qui me convient. Il est pour toi d'une attention, et pour moi d'une complaisance... toujours de mon avis! il est vrai qu'il n'en fait qu'à sa tête; mais c'est toujours une marque de déférence dont on doit lui savoir gré. Tiens, je t'avoue que toute ma crainte était que ce mariage ne vint à manquer; mais enfin, nous y voilà. Notre cousin, le notaire, vient d'arriver, et ma foi, dans une heure...

CÉCILE, timidement.

Mon père!

DORMEUIL.

Eh bien! hâtons-nous : toute la société attend au salon.

MARIE, bas à Cécile.

Allons, mademoiselle, du courage! c'est le moment, ou jamais.

CÉCILE.

Mon père, je voudrais vous parler.

DORMEUIL.

Me parler! Ah! j'entends : dans un pareil moment on a toujours quelques petits secrets à confier... Marie, laissez-nous.

(Marie sort.)

SCÈNE II.

DORMEUIL, CÉCILE.

DORMEUIL.

Eh bien! voyons, mon enfant, que veux-tu me dire?

CÉCILE.

Ah! mon papa, j'ai bien envie de pleurer.

DORMEUIL.

Un jour comme celui-ci ! le jour de ton mariage !

CÉCILE.

Eh bien ! mon papa, je crois que c'est à cause de cela.

DORMEUIL.

Comment, morbleu ! ce n'est pas là mon intention.

AIR : Voilà bien ces lâches mortels. (Les Préventions d'une femme.)

Te complaire est ma seule loi ;
 Tu fais mon bonheur, ma richesse ;
 Je voudrais toujours voir pour toi
 Chacun partager ma tendresse ;
 Te chérir seul n'est rien ; je veux
 Qu'au plus vite l'hymen t'engage,
 Pour qu'à t'aimer nous soyons deux,
 Et peut-être un jour davantage !

CÉCILE.

Oh ! je sais combien vous êtes bon... Mais si cela vous est égal, tenez, je crois que j'aimerais mieux ne pas me marier.

DORMEUIL.

Comment, si cela m'est égal ? Lorsque les bans sont publiés, lorsque tout le monde est invité !... Voyons, Cécile, parlons un peu raison. J'ai cinquante mille livres de rente, et n'ai que toi d'enfant ; je ne t'ai jamais rien refusé, je ne t'ai contrariée en rien ; mais aussi tu m'avoueras que cette fois... à moins que tu n'aies quelque inclination, quelque amour...

CÉCILE.

Moi, de l'amour ! moi... Mon Dieu, dans tout ce que j'ai à vous dire, il n'y a pas un mot d'amour ; mais en revanche, il y a de la haine tant que vous en voudrez.

DORMEUIL.

Comment, tu haïrais ce pauvre Frédéric ?

CÉCILE.

Eh ! non, ce n'est pas lui : je rends justice à ses bonnes

qualités, à son mérite : mais il est quelqu'un dans le monde que je ne puis souffrir, que je déteste; et je crois que c'est cette haine-là qui m'empêche d'avoir de l'amour pour un autre. Vous savez bien que d'abord vous vouliez m'unir à M. Gustave de Mauléon.

DORMEUIL.

Oui, j'avoue que, sous quelques rapports, je l'aurais préféré à Frédéric : avec autant d'amabilité, il avait plus de jugement, plus de raison. Ayant autrefois fait la guerre avec honneur, il occupait alors dans la diplomatie une place importante... Il y a deux ans, il avait l'air de te faire une cour assidue; mais lorsque je t'en ai parlé, à peine si tu as daigné m'écouter, et tu as rejeté ma proposition avec un dédain...

CÉCILE.

Sans doute ! parce que c'était le lendemain du bal... de ce bal où il avait dansé toute la soirée avec mademoiselle de Fierville, sans daigner seulement m'adresser la parole. Il est vrai que, de mon côté, je ne l'ai pas regardé, et que j'ai toujours dansé avec Frédéric; que je lui ai donné mes gants, mon éventail; que je l'accablais de marques d'amitié; car j'étais d'une humeur!... C'est depuis ce jour-là qu'il m'a adorée. Je vous demande s'il y a de ma faute? Le lendemain, M. Gustave a été encore plus assidu auprès de sa nouvelle conquête; il ne l'a pas quittée d'un seul instant, et j'ai cru voir... j'ai vu, j'en suis certaine, qu'il lui serrait la main; dans ce moment Frédéric me faisait une déclaration. J'avoue que je ne sais pas ce que je lui ai répondu! il m'a assuré depuis que je lui avais dit que je l'aimais. Cela se peut bien : j'étais si en colère! et depuis ce moment je n'ai plus revu M. Gustave.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

Alors, par un destin prospère,
Comme époux un autre s'offrit;
De vous je l'acceptai, mon père,
Afin que Gustave l'apprit.

Ma destinée était affreuse,
 Je pleurais, mais j'étais enfin
 Contente d'être malheureuse,
 Pourvu qu'il en eût du chagrin.

DORMEUIL.

Que ne le disais-tu donc plus tôt ? Maintenant, réfléchis au scandale d'une pareille rupture : un mariage publié, et qui doit se célébrer demain ! nous nous ferions des ennemis irréconciliables de toute cette famille de Frédéric, qui est puissante dans la province. Et d'ailleurs, puisque tu n'aimes pas Gustave...

CÉCILE.

Moi, non certainement, je ne l'aime pas.

DORMEUIL.

Et puis le temps, l'absence... Gustave habite Paris... nous, cette terre au fond de l'Auvergne : il n'y a pas apparence que jamais vous puissiez vous rencontrer !

CÉCILE.

Oh ! je l'espère bien, car sa seule présence me causerait une indignation dont je ne serais pas maîtresse.

DORMEUIL.

Rassure-toi, tu n'as rien à craindre.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver. (Le Secret.)

Tu triompheras d'un penchant
 Dont ton cœur eût été victime,
 Va, crois-moi, le plus tendre amant
 Ne vaut pas l'époux qu'on estime.
 Chez l'un l'amour fuit sans retour,
 Quand chez l'autre il se fortifie ;
 L'amour est le plaisir d'un jour,
 L'hymen le bonheur de la vie.

En attendant, promets-moi de prendre un peu plus sur toi-même. Depuis quelque temps, je te trouve changée... Un jour de noce on a besoin d'être jolie... et tu n'as pas dormi cette nuit. Mon appartement était près du tien, et je t'ai

entendue parler tout haut ; je t'ai entendue marcher : cela ne t'est jamais arrivé... et ce n'est que depuis quelque temps... Allons, Cécile, un peu de courage, un peu de fermeté !

CÉCILE.

Ah ! pourvu que je ne le voie pas, je vous promets tout.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; MARIE.

MARIE, accourant.

Voici M. Frédéric, et sans doute son coureur avec la corbeille, car j'ai cru apercevoir près de lui une espèce de postillon. Ils sont au bout de l'avenue... Mais l'on vous attend dans le salon.

DORMEUIL.

Nous y allons. (Donnant la main à sa fille.) Tu diras à Frédéric de nous rejoindre.

(Il sort par la droite.)

MARIE, bas à Cécile.

Eh bien ! mademoiselle ?

CÉCILE, de même.

Rien n'est changé ; mais n'importe... j'ai parlé à mon père, et je suis plus tranquille ; suis-moi.

(Cécile et Marie sortent.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, paraissant aux croisées du fond, GUSTAVE,
BAPTISTE.

FRÉDÉRIC, tient à la main un fusil et une carnassière qu'il jette à terre en entrant.

Holà ! hé ! quelqu'un ! Moi, je n'aime pas à faire mon entrée

incognito. (A Gustave et à Baptiste qui entrent.) Eh ! arrivez donc, mes amis, et n'ayez pas peur : vous êtes chez moi.

GUSTAVE.

Mon cher Frédéric, que ne te dois-je pas !

FRÉDÉRIC.

Allons donc, ne parlons pas de cela. Ce pauvre Baptiste n'est pas encore revenu de sa frayeur.

BAPTISTE.

Non, il n'y pas de quoi : quand on vient de se trouver entre le feu et l'eau !

FRÉDÉRIC.

Ma foi, je me suis rencontré là bien à point. J'arrivais au haut de la montagne, lorsque j'aperçois une chaise de poste emportée par deux chevaux fougueux qui avaient quitté la grande route et se dirigeaient vers un précipice.

BAPTISTE.

Je le vois encore d'ici : deux cent toises de profondeur !

FRÉDÉRIC.

Non, mais cinquante, et c'est bien assez. Le postillon, (Montrant Baptiste.) qui était cet imbécile, avait déjà abandonné les guides et perdu l'étrier, j'étais à soixante pas de vous ; impossible de vous arrêter à temps, je glisse une balle dans mon fusil ; j'ajuste le cheval du postillon ; je le renverse, l'autre s'abat, et vous vous trouvez tous à terre, mais de plain pied, et sur le plus beau gazon du monde, un endroit fait exprès pour verser !

BAPTISTE.

Oui, un cheval de cinquante louis qui est resté sur la place.

FRÉDÉRIC.

C'est égal, le coup était bon : à soixante pas, juste à l'épaule ; c'était bien là que je visais, je t'en donne ma parole d'honneur.

BAPTISTE.

Et moi qui étais dessus ; je vous demande...

FRÉDÉRIC.

J'étais sûr de mon coup. (A Gustave.) Enfin, si tu veux, je le recommence !... remets Baptiste...

BAPTISTE.

Non pas, non pas !

AIR du Ménage de garçon.

Je crains quelque balle indiscreète.

FRÉDÉRIC.

Au but je suis sûr de frapper.
D'ailleurs, en ami je vous traite.

BAPTISTE.

N'importe, on pourrait se tromper.
On voit tant de gens à la ronde
Fort bien avec tous les partis,
Mais qui tirent sur tout le monde
Et qui font feu sur leurs amis !

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah ça ! tu ne me quittes pas ; songe qu'aujourd'hui tu m'appartiens tout entier. Je suis ici chez moi, et je me fais un plaisir de te recevoir... Si tu savais... je te conterai cela tout à l'heure... C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ! il ne me manquait que la présence de mon meilleur ami. Baptiste, votre maître couche ici ; laissez-nous, et allez à l'office.

BAPTISTE.

J'y allais, monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est bien, et tu diras qu'on prépare la chambre... (A Gustave.) Je te demande pardon, mon ami ; vois-tu, un maître de maison... Écoute, Baptiste... la chambre... Quelle chambre vais-je donc lui donner ?... c'est que tout est pris ! Ah ! notre pavillon ! parbleu ! le pavillon du jardin, un

endroit charmant ! qui est un peu en défaveur depuis que le jardinier prétend y avoir vu la nuit de grandes figures blanches... mais je sais que cela ne te fait rien.

GUSTAVE.

Oh ! absolument rien.

FRÉDÉRIC.

AIR du vaudeville d'Arlequin musard.

Un mien grand-oncle a rendu l'âme...

GUSTAVE.

J'entends, voilà le revenant.

FRÉDÉRIC.

Non, le fantôme est une femme,
Et c'est la sienne apparemment.
Grâce à la concorde profonde
Qu'entre eux l'on voyait exister,
Depuis qu'il est dans l'autre monde
Sa femme n'y veut plus rester.

GUSTAVE.

Ma foi, mon ami, j'en suis enchanté !

FRÉDÉRIC.

Va pour le pavillon ! (A Baptiste.) Tu y porteras la valise de ton maître.

BAPTISTE, à Gustave.

Et moi, monsieur, je pense maintenant que vous feriez peut-être mieux de continuer votre route. Monsieur votre père sera inquiet.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que le commandant en chef de ta cavalerie démontée serait poltron, par hasard ?

BAPTISTE.

Moi, monsieur, ce que j'en dis n'est que par intérêt pour mon maître ; car, Dieu merci, j'ai fait mes preuves : quand quelqu'un a eu comme moi un cheval tué sous lui !

GUSTAVE.

C'est bon, laissez-nous.

SCÈNE V.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ce cher Gustave ! quel bonheur de le retrouver ! Je n'ai point oublié qu'au régiment tu étais mon guide, mon mentor, car j'étais un peu mauvais sujet, et je n'ai jamais fait grand'chose. Toi, c'est différent : tu as toujours valu mieux que moi, j'en conviens. C'est toi qui payais mes dettes, et qui m'as sauvé je ne sais combien de coups d'épée, sans compter ceux que tu as reçus pour moi ; et ceux-là, vois-tu bien, (Mettant la main sur son cœur.) ils sont là ; ça ne s'oublie pas. Mais, dis-moi un peu, depuis que nous ne nous sommes vus, il me semble que ta sagesse a pris une teinte bien rembrunie.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, je crois que je deviens philosophe : je m'ennuie ; et si ce n'était pas payer tes services d'ingratitude, je te dirais que tout à l'heure j'ai été presque fâché lorsque tu as arrêté mes chevaux... Oui, mon ami, j'étais amoureux, j'ai été trahi ; ça va te faire rire ! moi, ça me désole. J'ignore ce que la perfide est devenue ; je ne m'en suis point informé. J'avais réalisé quelques fonds, envoyé ma démission de secrétaire d'ambassade, et je quittais la France lorsque je t'ai rencontré.

FRÉDÉRIC.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier*.

Par dépit nous fuir sans retour,
Ah ! certes, la folie est grande ;
Conçoit-on, je te le demande,



Un Français qui se meurt d'amour ?
 Un guerrier constant qui se flatte
 De fixer de jeunes beautés ?
 Enfin, un amant diplomate
 Qui croit à la foi des traités ?

GUSTAVE, souriant.

Tu as raison : je suis un extravagant ; mais il ne s'agit pas ici de mes chagrins, parlons plutôt de ton bonheur : c'est le moyen de me les faire oublier. Il paraît que tu es dans une situation...

FRÉDÉRIC.

Superbe, mon ami, et surtout bien extraordinaire. Je me marie, et ce n'est pas sans peine. Tu sais combien j'ai manqué de mariages ; je n'ai jamais pu en conclure un seul.

GUSTAVE.

Oui, tu jouais de malheur : des duels, des rivaux...

FRÉDÉRIC.

Et le chapitre des informations ! il y a des parents curieux qui veulent tout savoir ! c'était cela qui me faisait toujours du tort ; mais enfin je suis tombé sur un beau-père raisonnable : il pense qu'il faut que la jeunesse fasse des folies, ce qui est aussi mon système ; et c'est ce soir que nous signons le contrat... Une fille unique, cinquante mille livres de rente, et je l'aime !... comme je les aimais toutes... car, franchement, je n'ai jamais eu de préférence marquée pour personne ; c'est encore une des considérations qui ont déterminé le beau-père.

AIR du vaudeville des *Maris ont tort*.

Oui, depuis qu'existe le monde,
 Chacun dispute à tout propos
 Et sur la brune et sur la blonde,
 Sur le Champagne et le Bordeaux.
 A quoi bon toutes ces querelles ?
 Je n'ai jamais d'avis certains,

Et j'adore toutes les belles,
Comme je bois de tous les vins.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, tu es heureux, et je te félicite de ton mariage.

FRÉDÉRIC.

Oh ! il n'est pas encore fait, et il y a bien des choses à dire. Tu sais que quelquefois je joue ?

GUSTAVE.

Quelquefois ! c'est-à-dire toujours.

FRÉDÉRIC.

Oui, par habitude, car je n'aime pas le jeu. L'hiver dernier, j'ai eu un bonheur admirable... près de soixante mille francs que j'ai gagnés ! C'est dans ce moment-là que je me suis présenté au beau-père, qui m'a accepté ; mais j'étais si content de me marier, que j'ai joué encore par passe-temps, car c'est toujours ma ressource quand j'ai de la joie ou du chagrin.

GUSTAVE.

Eh bien ?

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! tu ne devines pas ? (En riant.) J'ai tout perdu, et il ne me reste rien ; ça n'est pas pour moi, ça m'est égal ! je connais ces positions-là ; mais c'est le beau-père, un brave homme qui m'avait accepté plus pour moi-même que pour ma fortune ; une jeune personne charmante, qui m'adore, oui, qui m'adore, c'est le mot ; tu sais que là-dessus je ne m'en fais pas accroire... et des présents de noce... une corbeille superbe qui arrive aujourd'hui, et que je ne sais trop comment payer ! Voilà, je te l'avoue, ce qui me fait trembler pour mon cinquième mariage.

GUSTAVE.

Comment, morbleu ! ne suis-je pas là ? et si une vingtaine de mille francs peuvent d'abord te suffire...

FRÉDÉRIC, le serrant dans ses bras.

AIR de *Préville et Tacconet.*

Mon ami, mon dieu tutélaire!

GUSTAVE.

Ton bien jadis n'était-il pas le mien,
Lorsqu'avec moi tu partageais en frère?

FRÉDÉRIC.

Oui, de ce temps je me souvien,
De ce temps-là je me souvien.
Nous apportions, toi, ce me semble,
Crédit, fortune, esprit sage et rangé,
Moi, les défauts et les dettes que j'ai;
Puis, sans façon, nous mettions tout ensemble :
Voilà comment j'ai toujours partagé.

GUSTAVE.

Et quelle est ta future?

FRÉDÉRIC.

Mais j'ai idée que tu l'as connue à Paris, quand elle y habitait. C'est la fille d'un riche négociant, M. Dormeuil.

GUSTAVE.

Comment, Cécile Dormeuil?

FRÉDÉRIC.

Oui, Cécile; c'est elle-même.

GUSTAVE.

En effet; je me rappelle l'avoir vue quelquefois. (Tirant son portefeuille.) Tiens, voilà toute ta somme.

FRÉDÉRIC.

J'espère que cela ne te gêne pas. Eh bien! qu'as-tu donc?

GUSTAVE.

Rien, mon ami, rien du tout, je te jure. Mais je fais réflexion que la famille de ton beau-père est très-nombreuse, que tu as sans doute beaucoup de parents à loger.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! qu'importe ? n'es-tu pas mon ami ? ça vaut bien un cousin ! d'ailleurs, il me faut un témoin, et je compte sur toi. Et puis, tu ne t'imagines pas comme ma femme, comme mon beau-père, comme tout ce monde-là m'aime. Présenté par moi, tu vas voir quel accueil on va te faire. Ils seront enchantés de te voir. Il n'y a pas jusqu'aux domestiques... Marie... holà ! quelqu'un ! c'est que je suis le maître ici ; il faut bien qu'on obéisse... Marie !

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; MARIE.

FRÉDÉRIC.

Avertis M. Dormeuil que mon ami intime... que M. Gustave de Mauléon...

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! Comment, c'est monsieur, qui... que... certainement... monsieur... Je ne croyais pas...

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a donc ? C'est la femme de chambre et la confidente de ma femme ; une fille d'esprit, quand elle n'a pas de distractions. Voici M. Dormeuil et sa fille.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; DORMEUIL, CÉCILE.

FRÉDÉRIC.

Beau-père, voilà un de mes bons amis que je vous présente.

DORMEUIL, saluant sans le regarder.

Certainement, monsieur... (Levant les yeux.) Grands dieux !

CÉCILE, qui a fait une révérence, le regarde à son tour et fait un geste de surprise.

C'est lui !

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah ça ! décidément tu as la physionomie malheureuse ; on ne peut pas t'envisager !

DORMEUIL, balbutiant.

A coup sûr... L'honneur que nous recevons... Nous ne croyions pas... Et j'étais loin de m'attendre...

FRÉDÉRIC.

Allons, voilà le beau-père qui est comme Marie, et qui fait des phrases. Eh ! sans doute, vous ne l'attendiez pas, puisqu'il ne voulait pas venir... il ne voulait pas rester.

DORMEUIL.

Qui nous procure donc l'avantage ?...

FRÉDÉRIC.

Eh ! parbleu, c'est moi qui l'amène ! Sans moi, il passait son chemin ; mais j'ai le coup d'œil si juste... A soixante pas... beau-père... je vous conteraï cela. Ah ça ! j'espère que tu vas embrasser la mariée ?

DORMEUIL, l'arrêtant.

Non pas, non pas ; ce soir, après le contrat, nous nous embrasserons tous.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure ! parce que, vois-tu, les grands parents... l'étiquette... c'est le beau-père qui est le maître des cérémonies : moi, ça ne me regarde pas ; j'épouse, et voilà tout. Ma chère Cécile, je vous le recommande ; il ne connaît ici personne que vous ; et puisqu'il veut bien nous sacrifier sa journée... Allons, mon cher Dormeuil, faites-lui donc un peu d'amitié ; je ne vous reconnais pas ; maintenant, d'ailleurs, sa présence est indispensable ; c'est mon témoin.

DORMEUIL.

Comment ? votre témoin !

FRÉDÉRIC.

Oui, morbleu! ce n'est pas la première fois qu'il m'en a servi.

AIR de *Lantara*.

Oui, vingt fois sa valeur prudente
 A modéré mes sens trop étourdis;
 Avec succès je le présente
 A mes amis comme à mes ennemis.
 Heureux témoin! sa présence chérie
 Me fut toujours d'un augure flatteur;
 Autrefois je lui dus la vie,
 Je vais lui devoir le bonheur.

DORMEUIL.

Mais l'usage veut qu'ordinairement ce soit un parent.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! n'est-il pas le mien? Sur le champ de bataille, n'étions-nous pas frères d'armes? Cette parenté-là en vaut bien une autre! Vous mettez sur le contrat : Parent du côté du marié. A propos, j'étais sorti pour aller au-devant de mon coureur.

MARIE.

Eh! monsieur, il vient d'arriver avec votre corbeille de noce.

FRÉDÉRIC.

Ma corbeille est arrivée! Allons la déballer. (A Gustave.) C'est M. Dormeuil et moi qui l'avons commandée; et tu verras quelle élégance, quel goût!

AIR: A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Des fleurs, des dentelles, des chaînes,
 Des bijoux du plus bel effet;
 Deux cachemires indigènes,
 Plus chers que quatre du Thibet.

DORMEUIL.

C'est trop... Combien cela vous coûte!

FRÉDÉRIC.

Eh ! mais, beau-père, il le fallait ;
J'ai fait ce que je dois sans doute...

(Bas à Gustave.)

Mais je dois tout ce que j'ai fait.

Pourvu qu'ils n'aient rien oublié, et que tout cela ne se soit pas froissé en route ! Ah ! ma chère Cécile, je vous en prie, ne venez pas avec nous ; tout à l'heure, vous jouirez du coup d'œil ; laissez-nous vous surprendre. Allons, beau-père, dépêchons.

DORMEUIL.

Et monsieur que nous laissons.

FRÉDÉRIC.

Cécile voudra bien lui tenir compagnie.

CÉCILE.

Mais que voulez-vous que je dise, que je fasse ?

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! vous ferez connaissance. Mon ami, je te laisse avec ma femme. (Entrainant Dormeuil.) Eh ! venez donc, je meurs d'impatience.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, CÉCILE.

GUSTAVE, après un moment de silence.

Me sera-t-il permis, mademoiselle, de vous offrir mes félicitations ?

CÉCILE.

Oui, monsieur, je les reçois.

GUSTAVE.

Je me réjouis que le hasard m'ait procuré l'avantage... car croyez que le hasard seul...

CÉCILE.

J'en suis persuadée, monsieur ; je sais que rien ne pouvait vous attirer en ces lieux. Depuis longtemps, votre silence nous l'avait appris ; et si quelque chose m'étonne, c'est de vous voir consentir à nous accorder quelques jours. Soyez sûr que mon père sentira tout le prix d'un pareil sacrifice.

GUSTAVE.

Je n'ai pu résister au désir d'être témoin du bonheur de mon ami, du vôtre, mademoiselle. Puissiez-vous former une union fortunée ! Puisse Frédéric ne jamais éprouver les tourments de la jalousie, ni la douleur de perdre votre tendresse !

CÉCILE.

Et qui vous fait présumer que cela puisse arriver ? Frédéric m'aime beaucoup, monsieur, il m'aime réellement.

GUSTAVE.

Eh ! mademoiselle, est-ce donc une raison ?

CÉCILE.

Oui, sans doute, puisqu'il m'aime, il ne sera ni faux ni trompeur ; il ne se fera point un jeu de trahir ses serments.

GUSTAVE.

Vous supposez alors qu'on ne sera avec lui ni perfide ni coquette ? Je le désire, mademoiselle, et lui souhaite de trouver une fidélité que pour moi je n'ai jamais su rencontrer.

CÉCILE.

Que vous n'avez pas su rencontrer ?

AIR : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

Mais Frédéric, vous l'ignorez peut-être,
De vous diffère trait pour trait ;
Pour mieux vous le faire connaître,
Je puis vous tracer son portrait :
Il n'aime qu'une seule belle,
Il n'est déflant ni jaloux,

Il est enfin tendre et fidèle ;
 Vous voyez qu'il n'a rien de vous.

GUSTAVE.

Même air.

Ainsi que vous, je veux, mademoiselle,
 Former un lien plus heureux,
 Et désormais, aux pieds d'une autre belle,
 Porter mon hommage et mes vœux.
 (Avec un dépit très-marqué.)
 Pour qu'à mon cœur plus rien ne vous retrace,
 Exprès je veux même, entre nous,
 Qu'elle soit sans attrait, sans grâce ;
 Enfin, qu'elle n'ait rien de vous !

CÉCILE.

Et il ne vous en coûtera pas beaucoup, monsieur, pour l'aimer !

GUSTAVE.

Pas plus qu'à vous, mademoiselle, pour aimer Frédéric ! car ce n'est point à l'ordre d'un père qu'il doit votre main ; c'est à vous, à vous seule. Vous l'aimez, il me l'a dit lui-même.

CÉCILE.

Comment ! il vous l'a dit ?

GUSTAVE.

Oui, mademoiselle, il en est convenu. Vous l'aimez, vous l'adorez, du moins, maintenant ; j'ignore combien de temps il pourra jouir de cet avantage !

CÉCILE, avec dépit.

Monsieur... (Se reprenant.) Eh bien ! oui, monsieur, il vous a dit la vérité : je chéris l'époux que mon père m'a donné, que mon cœur a choisi ; et je ferai mon bonheur de lui appartenir. (A part.) On vient ; ah ! tant mieux, car mes larmes trahiraient le trouble de mon cœur.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, DORMEUIL, FRÉDÉRIC, CÉCILE,
LE NOTAIRE; PARENTS et AMIS.

(Ils saluent Dormeuil et lui font des compliments ; une partie des dames s'assoient à gauche, et les hommes restent debout derrière elles.)

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Mon ami, tu vois le plus heureux des hommes !... mes cachemires ont produit un effet .. Et toi, tu as été content de ma femme, n'est-il pas vrai?... Un peu timide, un peu troublée !... Mais un jour comme celui-ci... moi-même je ne sais pas trop où j'en suis... Je te présente une partie de notre famille. (Tout le monde salue. A part, à Gustave.) Hein, qu'en dis-tu ?

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

Voici ma tante la Jonchère,
Mon cousin le docteur en droit,
Mon autre cousin le notaire,
La forte tête de l'endroit ;

(A demi-voix.)

Que t'en semble ? quelles tournures !
Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des figures
Qu'on irait voir pour de l'argent.

DORMEUIL, au notaire, faisant avancer une table.

Allons, mon cher cousin, mettez-vous là, et occupons-nous du contrat.

FRÉDÉRIC.

Sans doute ; signons, signons, c'est le point essentiel, parce que, tant qu'on n'a pas signé, on ne sait pas ce qui peut arriver. (Bas à Gustave.) Tu sais, moi surtout qui suis difficile à marier...

LE NOTAIRE, à la table.

Quels sont les témoins ?

FRÉDÉRIC.

Du côté de Cécile, ceux que vous avez inscrits, et du mien, M. Gustave de Mauléon, mon ami.

LE NOTAIRE, le regardant attentivement.

Ah ! c'est monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Oui. Est-ce que sa physionomie ne produit pas sur vous un certain effet ?

LE NOTAIRE.

Mais non.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! vous êtes le premier, car mon beau-père, ma femme, toute la maison... mais, vous autres fonctionnaires publics, rien ne peut vous émouvoir : vous êtes impassibles comme la loi.

LE NOTAIRE, avec emphase.

C'est notre devoir.

(Les personnages sont rangés dans l'ordre suivant : Gustave est le premier à gauche du spectateur, puis Frédéric, Cécile, Dormeuil, le notaire devant la table, Marie de l'autre côté de la table, les parents derrière le notaire.)

FRÉDÉRIC, bas à Gustave.

Quand je te disais... (Traversant le théâtre et allant vers la table.) Le beau-père le premier, c'est trop juste... à moi, maintenant... (En signant, au notaire.) Permettez donc... laissez-moi faire mon paraphe : le défaut de paraphe entraîne nullité, n'est-il pas vrai, cousin ? et je veux que rien n'y manque. (A Cécile en lui présentant la plume.) Ma chère Cécile, c'est à vous ; mon bonheur maintenant dépend d'un seul mot.

(Il revient à sa première place.)

AIR : Fragment du Finale de *L'Auberge de Bagnères*, arrangé par M. DOCHÉ.

DORMEUIL.

Allons, Cécile, allons, ma fille, c'est à toi...

Ensemble.

CÉCILE, traversant à son tour et allant à la table.

Ah ! que mon âme est émue !
Oui, ma main tremble malgré moi.

GUSTAVE.

Mon cœur palpite à sa vue.

DORMEUIL.

Allons, rassure-toi.

(Cécile prend la plume, s'arrête un instant, regarde Gustave, et signe vivement.)

FRÉDÉRIC.

Elle est à moi !

GUSTAVE.

Elle a signé.

FRÉDÉRIC, à Gustave.

C'est à ton tour, je croi.

GUSTAVE, allant à son tour à la table, et affectant une grande joie.

Je signe, et jamais, sur mon âme,
Je n'ai signé de plus grand cœur,
Car c'est l'acte de ton bonheur.

(A Cécile.)

Recevez donc mon compliment, madame,

Oui, madame,

Le premier ici je veux
Vous donner ce titre heureux.

(Il reprend sa place.)

FRÉDÉRIC.

Je suis, ainsi que ma femme,
Sensible à tant d'amitié.
Enfin... enfin... je suis donc marié !

Ensemble.

DORMEUIL et LE CHŒUR.

Ah ! que son âme est émue !
Non, rien n'égale son bonheur.

FRÉDÉRIC.

Ah ! que mon âme est émue !
Non, rien n'égale mon bonheur.

CÉCILE.

Ah ! que mon âme est émue !
Non, rien n'égale mon malheur.

GUSTAVE.

Oui, pour jamais je l'ai perdue !
Non, rien n'égale ma douleur.

(Pendant ce premier ensemble, tous les parents ont signé, et Baptiste ainsi que plusieurs domestiques arrivent tenant des flambeaux.)

FRÉDÉRIC, à Dormeuil et à Gustave.

Mais vous ferez tantôt connaissance, j'espère :
Car mon ami reste avec nous, beau-père,
Il couche ici, je viens de l'engager.

DORMEUIL.

Mais où veux-tu donc le loger ?

FRÉDÉRIC.

Pour qu'il soit bien, moi j'ai pris mes mesures ;
Il aime à voir les revenants de près,
C'est pour cela que je lui donne exprès
Le pavillon aux grandes aventures,
Celui du jardin.

BAPTISTE, effrayé, bas à son maître.

Grands dieux !
Nous sommes perdus tous les deux.

LE CHŒUR.

Bonsoir, monsieur, à demain.

DORMEUIL.

Demain, de grand matin,
La noce se fait à la ville ;
En attendant, chacun, je croi,
Peut se retirer chez soi.

FRÉDÉRIC.

Il le faut bien.

(Soupirent.)

Chacun chez soi.

Mais demain, demain... Adieu, Cécile.

(A Gustave.)

Tout est signé, tout est écrit,
L'amour a couronné ma flamme,
Me voilà donc enfin mari sans contredit,
A moins que cette nuit,
Le diable n'emporte ma femme!

LE CHŒUR.

Partons, bonne nuit, bonne nuit

Ensemble.

LE CHŒUR.

Ah! que son âme est émue! etc.

FRÉDÉRIC.

Ah! que mon âme est émue! etc.

CÉCILE.

Ah! que mon âme est émue! etc.

GUSTAVE.

Oui, pour jamais je l'ai perdue! etc.

(Les domestiques, le flambeau à la main, conduisent les parents par portes de droite et de gauche. Cécile, Dormeuil et Marie sortent par fond, ainsi que Frédéric et Gustave.)





ACTE DEUXIÈME

Un pavillon demi-circulaire à colonnes, très-riche, fermé de tous les côtés. — Au fond, une porte et deux croisées latérales, servant aussi de portes, toutes trois garnies de persiennes. — A gauche du spectateur, une porte qui est censée donner dans un autre appartement du pavillon ; à droite et à gauche, des panneaux, sur lesquels sont peints différents sujets. Dans le fond, à droite, est un paravent ; entre le paravent et un des panneaux de la droite, est un fauteuil. Il fait nuit. Au lever du rideau, Gustave écrit devant une table. Baptiste examine toutes les portes pour voir si elles sont bien fermées.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE, appelant Gustave.

Monsieur, monsieur, trois heures du matin !

GUSTAVE.

Parbleu ! je le sais bien, puisque tu as eu soin de m'avertir à tous les quarts d'heure.

BAPTISTE.

Est-ce que monsieur ne se couche pas ?

GUSTAVE.

Non ; mais nos lits sont dans la chambre à côté. Va dormir si cela te convient, et laisse-moi.

BAPTISTE.

C'est que je n'aime pas à dormir seul, je m'ennuie, et

puis, s'il arrivait quelque chose à monsieur, peut-être n'entendrais-je pas !...

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vieilleuse.*)

Ils m'ont fait hier à l'office
Maint et maint conte sépulcral.

GUSTAVE.

Poltron !

BAPTISTE.

Soit, je me rends justice ;
On ne s'en porte pas plus mal.
Oui, la bravoure a mon estime,
Car je suis brave par penchant ;
Mais je suis poltron par régime,
Afin de vivre longuement.

Et dans ce pavillon isolé, au milieu d'un jardin immense...

GUSTAVE, sans l'écouter.

Éloigne cette table.

BAPTISTE, lui parlant et s'appuyant sur la table.

Encore, si l'on pouvait attendre des secours du château ! Autrefois, il existait une communication qui, au moyen d'un ressort... Je ne sais plus comment ils m'ont expliqué cela ; mais on n'en a plus connaissance, et le hasard seul pourrait la faire retrouver. Alors vous sentez bien qu'après tout ce qu'on raconte...

GUSTAVE.

Baptiste, je vais me fâcher.

BAPTISTE.

Oh ! monsieur, cela me paraît prouvé, car on l'a mis dans le journal du département, et avant huit jours ceux de Paris le répéteront ; j'espère qu'alors vous ne pourrez plus en douter.

GUSTAVE.

Eh bien ! voyons, où en veux-tu venir ?

BAPTISTE.

Eh bien ! monsieur, ils disent donc que chaque nuit le

fantôme vient se reposer dans ce pavillon jusqu'au point du jour; mais qu'aux premiers rayons du soleil, crac! il a l'air de s'abîmer dans la muraille; et hier, Thomas, le jardinier, l'a vu comme je vous vois, sinon qu'il a fermé les yeux, ce qui l'a empêché de distinguer.

GUSTAVE.

Ah çà! j'espère que tu as fini... Arrange-toi comme tuoudras : dors ou ne dors pas; mais tâche de te taire, ou demain je te chasse.

BAPTISTE, à part.

Ou demain je te chasse... (Emportant la table et la plaçant à la gauche du spectateur.) Dieux! que c'est insupportable qu'il y ait des gens qui soient les maîtres!... car sans les maîtres, il serait bien plus agréable d'être domestique.

AIR de Julie.

Mais j'ai fermé porte et fenêtre,
Partout j'ai fermé les verrous!

(S'arrangeant dans un fauteuil qui est à l'extrême gauche et près de la table.)

Puisqu'il me faut obéir à mon maître,
Pour lui complaire, endormons-nous.
Si je pouvais, douce métamorphose,
Imiter tant de gens de bien
Qui, comme moi, s'endorment n'étant rien
Et qui s'éveillent quelque chose!...
..... Quelque chose...

(Il s'endort.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, seul.

Encore quelques heures, et elle sera perdue pour moi!... Et je resterais demain au château!... Non; le dessein en est pris, j'enverrai cette lettre à mon ancien colonel, à mon ami, et demain je partirai sans voir Cécile.

AIR : Tendres échos errants dans ces vallons.

Elle a trahi ses serments et sa foi,
Et pour jamais il faut que je l'oublie.
J'avais juré de vivre sous sa loi ;
Eh bien ! j'irai mourir pour ma patrie.
Patrie, honneur ! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls au moins ne me trahirez pas.

Nouveaux serments vont bientôt m'engager,
Et si je fus quitté par une belle,
Sous les drapeaux, où je cours me ranger,
La gloire au moins me restera fidèle.
Patrie, honneur ! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls, hélas ! ne me trahirez pas.

(Il se jette sur un fauteuil, à droite du spectateur. On entend une ritournelle.)

Ciel !... qu'entends-je !... Quel est ce bruit ?

SCÈNE III.

GUSTAVE, CÉCILE.

(Gustave se penche sur son fauteuil pour découvrir d'où vient le bruit. Derrière lui, à droite, un des panneaux du pavillon près du fauteuil s'ouvre tout à coup, et l'on voit paraître Cécile en robe blanche très-simple ; elle a les bras nus, et sur le cou un très-petit fichu élégamment brodé ; elle tient un flambeau à la main et s'avance lentement. Le panneau se referme de lui-même. Arrivée à la table près de laquelle dort Baptiste, elle y pose son flambeau.)

GUSTAVE.

Qu'ai-je vu ?... Cécile !...

CÉCILE, endormie.

J'ai cru qu'ils me poursuivaient ! qu'ils voulaient encore me faire signer... Non, je ne veux plus, surtout s'il est là !

GUSTAVE.

Qui peut causer, pendant son sommeil, l'agitation effrayante où je la vois ?

CÉCILE, d'un air suppliant.

Mon père !... oui, vous avez raison... Cécile est bien malheureuse !... C'est fini... je suis mariée !... (Portant la main à sa tête comme pour sentir sa parure.) Oui, c'est moi qui suis la mariée, car les voilà tous qui viennent me complimenter. (D'un air aimable et gracieux, et comme leur répondant.) Merci, merci, mes amis ; oui, des vœux pour mon bonheur !... Ils ne me regardent plus... Si j'osais pleurer !

GUSTAVE.

Grands dieux !

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Pourquoi m'a-t-on menée à ce bal ?... Un bal... Vous savez que je n'aime plus le bal, que je ne veux plus y aller... (Traversant le théâtre, et allant à droite.) Oui, nous y voilà... (Elle salue, et s'assoit sur le fauteuil qu'occupait Gustave.) Il y a tant de monde dans ce salon, et il n'y est pas !... (Faisant un geste de surprise.) C'est lui ! je l'ai aperçu ! mais il se gardera bien de me parler, de danser avec moi : il ne danse qu'avec mademoiselle de Fierville !

GUSTAVE, vivement.

Mademoiselle de Fierville !...

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu ! comme mon cœur bat !... Il s'approche de nous... (Froidement et comme pour répondre à une invitation.) Avec plaisir, monsieur... (vivement.) Il m'a invitée !... Que va-t-il me dire, et que lui répondre ?... Je suis fâchée maintenant d'avoir accepté... Je voudrais que la contredanse ne commençât jamais... Ah ! mon Dieu ! je crois entendre... Oui, voilà le prélude !...

(L'orchestre joue le commencement de la contredanse que Cécile croit entendre. Elle se lève de dessus le fauteuil et se met en place pour danser. Elle porte la main à ses bras comme pour arranger ses gants et présente la main comme si un cavalier la lui tenait.)

GUSTAVE.

Ah ! profitons de son erreur !

(Il lui prend la main. — Pendant tout le temps qu'est censée durer la contredanse, l'orchestre joue *pianissimo*, et avec des sourdines, l'air de la contredanse de *Nina*.)

CÉCILE.

Sa main a pressé la mienne !... N'importe, soyons aussi sévère... (D'un air très-froid, et ayant l'air d'écouter.) Comment, monsieur ?... (Ayant toujours l'air d'écouter.) Cependant, ce qu'il dit là est assez raisonnable... S'il savait quel bien il me fait !... Quoi ! monsieur, vous ne l'aimez pas ?... Ah ! j'ai bien envie de le croire... Que je vous réponde ?... Tout à l'heure... Vous voyez que c'est à moi de danser. (Elle danse toute une figure ; elle va en avant, traverse et va à droite et à gauche, en tournant le dos au spectateur : sur la dernière reprise elle s'arrête brusquement. La musique cesse ; la contredanse est censée finie. Elle retourne à sa place et fait la révérence comme pour remercier son cavalier. Elle s'assoit toujours sur le même fauteuil, arrange sa robe comme pour faire une place à côté d'elle à Gustave, puis a l'air de lui adresser la parole et de continuer une conversation déjà commencée.) Vous êtes heureux... et moi donc !... Combien je suis contente que nous soyons raccommodés !... Vous ne savez donc pas qu'on voulait me marier ? et bien malgré moi, encore !... Mais, tenez, le voilà cet anneau que vous m'avez donné, et ce qui me faisait le plus de peine, c'est qu'il aurait fallu le quitter.

GUSTAVE, douloureusement.

Pauvre Cécile !

CÉCILE.

Oui, il l'aurait bien fallu... Je vous aurais dit : Reprenez-le ; car, pour moi, je n'aurais jamais eu la force de vous le rendre.

GUSTAVE.

Ah ! malheureux que je suis !

AIR : Dormez donc mes chères amours. (*Le Repos.*)

Hélas ! à son dernier désir

Je saurai du moins obéir.

(Il retire l'anneau du doigt de Cécile et le met au sien.)

CÉCILE.

Rien ne peut plus nous désunir.

GUSTAVE.

Ah ! que son erreur se prolonge,
Puisque mon bonheur n'est qu'un songe !

Ensemble.

GUSTAVE.

Dormez donc, mes seules amours,
Pour mon bonheur, dormez toujours !
Dormez donc, mes seules amours,
Dormez, dormez,
Pour mon bonheur, dormez toujours.

CÉCILE.

Oui, mon cœur gardera toujours,
Le souvenir de nos amours,
Oui, mon cœur gardera toujours
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

Mon Dieu, la soirée est déjà finie... il faut déjà se séparer... Il me semble que je n'ai jamais tant aimé le bal. Voilà qu'on m'apporte mon schall... Sans doute la voiture est arrivée, et mon père m'attend. (Baissant les épaules comme pour mettre un schall.) Adieu, Gustave ! vous viendrez nous voir demain. (Croisant ses mains sur sa poitrine comme pour tenir son schall, et faisant en même temps le geste de tenir sa pelisse.) Adieu.

(Elle fait quelques pas dans le fond, rencontre le fauteuil qui est entre le paravent et le panneau par lequel elle est entrée ; elle s'assied sur le fauteuil, et s'endort paisiblement. — Musique. — Baptiste, qui vers la fin de la scène précédente a déjà étendu les bras et s'est frotté les yeux, les ouvre dans le moment et se trouve en face de Cécile, qu'il prend pour le fantôme. Tremblant de crainte, il tombe sur ses genoux, sans oser regarder.)

BAPTISTE.
Mons... ieur... eur...

GUSTAVE.
Tais-toi !

SCÈNE IV.

BAPTISTE, étendu par terre; **CÉCILE**, endormie sur le fauteuil;
GUSTAVE, entre eux; **FRÉDÉRIC**, en dehors, frappant à porte.

FRÉDÉRIC.
Gustave ! Gustave ! ouvre-moi.

GUSTAVE.
Grands dieux ! c'est la voix de Frédéric. (A Baptiste.) Sur ta tête, ne profère pas une seule parole, ou tu es mort !

FRÉDÉRIC, toujours en dehors.
Eh bien ! m'ouvriras-tu ?

GUSTAVE.
Oui ; mais, au nom du ciel, ne fais pas de bruit ! (A part.)
Quel parti prendre ? que devenir ?... Elle est perdue !...
Ah ! ce paravent... (Il entoure avec le paravent le fauteuil de Cécile, jusqu'à la muraille, de sorte que le panneau secret se trouve enfermé dans le paravent. A Baptiste, qui est toujours à genoux.) Et toi, relève-toi donc, et songe à ma recommandation.

(Il va ouvrir à Frédéric.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; FRÉDÉRIC, en grande parure de marié.
(La porte reste ouverte, et l'on aperçoit le jardin éclairé par les premiers rayons du soleil.)

FRÉDÉRIC.
Eh, mon Dieu ! faut-il tant de cérémonies ? Mon ami, je ne peux pas dormir... je ne peux pas, et me voilà.

GUSTAVE.

Je t'en prie, ne parle pas si haut.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi donc ?

GUSTAVE.

C'est que cet imbécile de Baptiste est gravement indisposé.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce qu'il a donc ? Eh ! mais, en effet, je lui trouve un air pâle, une physionomie renversée.

BAPTISTE, à part.

On l'aurait à moins.

FRÉDÉRIC.

On va lui envoyer le petit docteur. Mais je venais te faire part d'une idée charmante ; moi, je n'en ai jamais d'autres ! c'est de déjeuner tous dans ce pavillon... Eh bien ! qu'as-tu donc ? tu ne m'écoutes pas.

GUSTAVE.

Si vraiment !... au contraire, je trouve ton projet... Tu disais...

FRÉDÉRIC.

Que j'ai donné ordre de servir ici une tasse de thé avant le départ, et tu nous raconteras tes histoires de cette nuit, ou tu en inventeras pour faire peur à ces dames... Gustave ! eh bien ! où es-tu donc ?

GUSTAVE.

Oui, mon ami, oui... je l'ai toujours pensé... Mais si nous faisons un tour de jardin ?

(Il veut l'emmenor.)

BAPTISTE, se levant vivement et retenant Frédéric par son habit.

Messieurs, je ne vous quitte pas ; je ne resterais pas seul ici pour un empire.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire? (Regardant Gustave, qui fait à Baptiste des signes de se taire.) Eh! mais, qu'as-tu donc aussi?... je n'avais pas remarqué d'abord; mais je te trouve aussi changé que Baptiste. (En riant.) Est-ce que vous auriez vu le fantôme, par hasard?

GUSTAVE, troublé.

Allons donc, tu veux plaisanter!

(Baptiste tire Frédéric par son habit, et de la tête lui fait signe que oui, sans que son maître l'aperçoive.)

FRÉDÉRIC.

Parbleu! tu es bien heureux! et tu devrais me dire par grâce (Regardant Baptiste.) comment il était et de quel côté il a disparu. (Baptiste, qui tient son mouchoir à la main, lui fait signe, en le montrant, que le fantôme était blanc; puis, élevant sa main au-dessus de sa tête, il indique qu'il était d'une grandeur démesurée et, montrant du doigt le paravent, il lui fait entendre que c'est de ce côté qu'il a disparu.) Allons, je vois que tu es jaloux de ton fantôme, et que tu ne veux pas que tes amis en profitent. Voilà qui est mal... Mais il est impossible qu'on ne découvre pas ses traces, en cherchant bien.

(Il se dirige vers le paravent.)

GUSTAVE, l'arrêtant par le bras.

Frédéric! au nom du ciel, daigne m'écouter!... et ne me condamne pas!... Je te jure que le hasard seul... le hasard le plus extraordinaire... le plus inconcevable... et que mon honneur... mon amitié...

BAPTISTE.

Oui, monsieur, ne vous y risquez pas... D'ailleurs, c'est inutile: voilà les premiers rayons du soleil, il aura disparu.

FRÉDÉRIC.

Eh! qu'importe? fût-ce le diable...

GUSTAVE, voulant le retenir.

Non; je ne le souffrirai pas!

FRÉDÉRIC, se dégageant et se précipitant vers le paravent.
Il le faudra bien.

AIR : Finale de l'Amant jaloux.

GUSTAVE.

Grands dieux!

FRÉDÉRIC, ouvrant le paravent et regardant.

Eh bien!

Je ne vois rien.

BAPTISTE.

Parbleu! il sera parti par où il était venu.

(Le fauteuil est vide, et sur un des bras on aperçoit seulement le petit
fichu que portait Cécile.)

Ensemble.

FRÉDÉRIC.

Quel est donc ce mystère?
D'où venait ta frayeur?

GUSTAVE.

Ah! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE, à Baptiste.

Tais-toi, tais-toi!

Ensemble.

FRÉDÉRIC.

Quel est donc ce mystère
D'où venait ta frayeur?

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE.

Ah tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

FRÉDÉRIC.

La plaisante aventure !
Dis-moi, je t'en conjure,
Qu'aviez-vous donc tous deux ?

Ensemble.

GUSTAVE.

Grands dieux ! quelle aventure !
Ami, je te le jure,
Nous ignorons tous deux
Ce qui se passe dans ces lieux.

BAPTISTE.

Grands dieux ! quelle aventure !
D'échapper, je vous jure,
Nous sommes trop heureux !

FRÉDÉRIC.

Allons, allons, tu as beau dire, il y a quelque chose, et ta tête... Écoute donc, jusqu'à ce jour tu avais été trop sage, trop raisonnable : on finit par payer ça... Il ne faut d'excès en rien... Regarde, moi... Ah çà ! j'espère que tu vas t'habiller ; tu vois que je suis déjà en costume de rigueur... Je ne te donne que cinq minutes.

GUSTAVE, très-ému.

Sois sûr qu'on ne m'attendra pas... Baptiste, suis-moi.
(A part.) Allons, il faut partir !

(Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, seul, le regardant partir d'un air surpris.

Ma foi... Eh bien ! en voilà un qui fera bien de ne pas se marier... Décidément il est timbré, et son effroi quand j'ai voulu approcher de ce paravent où il n'y a rien, absolument rien... (Approchant du fauteuil et apercevant le petit fichu que portait Cécile et qu'elle y a laissé.) Eh ! mais, si fait... cepen-

dant... je n'avais pas vu... (Prenant le fichu et étouffant un éclat de rire.) C'est charmant! (Déployant le fichu.) Je devine maintenant à quelle espèce de fantôme ce meuble peut appartenir.

AIR de La Sentinelle.

Tissu charmant, voile mystérieux,
 Dont contre nous la beauté s'environne!
 Gage d'amour! se peut-il, en ces lieux,
 Que sans égards ainsi l'on t'abandonne?
 D'un hasard tel que celui-là
 Sans peine on pénètre les causes!
 Ici, celle qui t'oublia,
 Je le devine, avait déjà
 Oublié bien d'autres choses.

Mais à qui diable ça peut-il être? La petite baronne, ou la femme du notaire! (Se reprenant.) Oh! la femme d'un notaire!... cependant ça s'est vu... Allons, je m'en vais prendre des informations... ce sera délicieux. Mais je ne sais pas ce qu'ils ont tous... Personne ne se lève donc aujourd'hui? Eh! voilà le beau-père!

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, DORMEUIL, tenant par la main **CÉCILE**, qui est en grande parure de mariée.

FRÉDÉRIC.

Allons donc, papa, allons donc.

DORMEUIL.

Ce n'est pas ma faute. Il y a une demi-heure que j'entre chez Cécile : il faut lui rendre justice, elle était déjà levée; mais elle s'était endormie sur une chaise, et il a fallu nous dépêcher... Trois femmes de chambre... mais aussi j'espère... Hein! comment la trouvez-vous?

FRÉDÉRIC.

Ah! que vous êtes heureux d'avoir des enfants comme

ceux-là ! Je ne parle pas de votre gendre ; mais c'est un beau rôle que celui de père : les gants blancs, l'air respectable. J'aurais aimé à être père, moi, pour marier mes enfants, pour leur dire : Soyez heureux ! je vous unis. Enfin, vrai, si je n'étais pas moi, je voudrais être vous ; mais on ne peut pas cumuler. Ah çà ! les voitures sont-elles prêtes !

DORMEUIL.

Pas encore.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? ça vous regarde. Vous, ma chère Cécile, voulez-vous donner vos ordres pour faire servir ici le déjeuner ? (Vers le milieu de cette scène, entrent quelques domestiques qui rangent le paravent et ouvrent toutes les fenêtres. On aperçoit le jardin ; il fait grand jour.) Moi, je cours réveiller tout le monde. J'ai tant d'affaires que je ne sais en vérité... (A Cécile.) Ah ! dites-moi donc... une aventure charmante que je vais vous conter... non, que je vous conterai demain. Vous qui connaissez les toilettes de toutes ces dames, savez-vous à qui appartient cet élégant fichu ?

CÉCILE, le regardant.

C'est à moi.

FRÉDÉRIC.

Comment, c'est à vous ?

CÉCILE.

Oui, j'en étais même en peine. Où donc l'avez-vous trouvé ?

FRÉDÉRIC, troublé et balbutiant.

Où je l'ai trouvé ? Mais là-bas dans le salon ; parce que peut-être ne savez-vous pas... (A part.) Parbleu ! je rirais bien. Le fait est qu'il n'est pas impossible... moi surtout qui ai toujours eu du malheur...

DORMEUIL.

Eh bien ! venez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne. (Caroline.)

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons tout du haut en bas;
A ma voix il faut qu'on réponde ;
Un jour de noce on ne dort pas.

(A part.)

Examinons avec prudence;
Tout voir et se taire est ma loi.
Je suis époux ; il faut, je pense,
Remplir les devoirs de l'emploi.

DORMEUIL et FRÉDÉRIC.

Allons réveiller tout le monde, etc.

SCÈNE VIII.

CÉCILE, seule.

Je suis encore si émue, si troublée! je l'avais revu... nous étions raccomodés.

AIR : Jeannot me délaisse. (Jeannot et Colin.)

Oui, je croyais l'entendre,
Ainsi qu'en nos beaux jours,
Lorsque sa voix si tendre
Jurait d'aimer toujours.
Tout n'était que mensonge :
Amour, constante ardeur,
Vous n'existez qu'en songe,
Hélas! et dans mon cœur.

Et pourtant tout s'apprête
Pour un lien si doux;
Quel bonheur! quelle fête!
C'est ce qu'ils disent tous.
Chacun vante les charmes
De cet hymen flatteur.

Allons, séchons nos larmes,
Le jour de mon bonheur.

SCÈNE IX.

CÉCILE, GUSTAVE, sortant de l'appartement à gauche.

GUSTAVE.

C'est elle. (Cécile le salue froidement.) Ah ! quelle différence !
Mais non, c'est un secret que j'ai surpris et qui ne m'appartient pas. (Haut.) Hier, madame, je croyais avoir l'honneur d'assister... mais des événements inattendus...

CÉCILE.

Vous serait-il arrivé quelque chose ? Quel changement dans vos traits !

GUSTAVE.

Non, non, je vous remercie ; ce n'est rien ; j'ai peu dormi.

CÉCILE, à part.

Et moi !

GUSTAVE.

En vain je voulais vous éloigner, vous bannir de ma pensée ; partout je vous retrouvais, partout vous étiez avec moi... cette nuit même.

CÉCILE, troublée.

Cette nuit !

GUSTAVE.

AIR : Il reviendra. (Romagnesi.)

J'ai cru vous voir... oui, c'était celle
A qui je devais être uni ;
Au bal j'étais placé près d'elle.

CÉCILE, cherchant à rappeler ses idées.
Mon rêve commençait ainsi.

GUSTAVE.

Ce que j'éprouvais je l'ignore ;
Pourtant je croi
Que, malgré moi, j'aimais encore.

CÉCILE, à part.

C'est comme moi.

GUSTAVE.

Il semblait que vous m'aviez pardonné ; car vous saviez
la vérité, vous saviez que jamais mademoiselle de Fier-
ville...

CÉCILE, de même.

Comme dans mon rêve !

GUSTAVE.

Et que c'est vous, Cécile, vous seule que j'ai toujours
aimée, (Presque hors de lui.) et que j'aime encore !

CÉCILE, de même.

Comme dans mon rêve !... (Tendrement.) Gustave !...

GUSTAVE.

Adieu ! adieu ! je sens, après un tel aveu, que je dois
vous fuir pour jamais ; mais je conserverai toujours votre
image et cet anneau que vous m'avez rendu.

CÉCILE, ocherchant à son doigt.

Que voulez-vous dire ?

GUSTAVE.

Ah ! ne cherchez point à savoir comment il est revenu
entre mes mains ; vous ne pouviez plus le garder, et moi il
ne me quittera de la vie !

AIR : Dormez donc, mes chères amours. (Le Repos.)

Pour jamais il me faut vous fuir !

CÉCILE.

Dieux ! qu'entends-je ! et quel souvenir !

GUSTAVE.

En silence, il faut vous chérir.

CÉCILE.

A ma mémoire fidèle
Quels instants cette voix rappelle !

GUSTAVE.

Adieu donc, adieu pour toujours !
Adieu donc, mes seules amours !

GUSTAVE et CÉCILE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours,
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

(Gustave sort.)

SCÈNE X.

CÉCILE, seule.

Il s'éloigne ! il me quitte !... Gustave !... Je ne le reverrai plus !

(Elle tombe sur le fauteuil qui est placé à gauche du spectateur et sur le devant de la scène.)

SCÈNE XI.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, GUSTAVE, BAPTISTE, portant une valise; DORMEUIL, qui entre un instant après. Il sont tous dans le fond.

FRÉDÉRIC, tenant Gustave par le bras.

Comment, morbleu ! qu'est-ce que ça signifie ? tu t'en allais ?

GUSTAVE.

Non, mon ami... non... certainement.

FRÉDÉRIC.

Et ces chevaux de poste que j'ai vus attelés ? Je t'en préviens, je ne te perds pas de vue.

CÉCILE, à demi-voix.

Gustave ! Gustave !...

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je !

DORMEUIL, voulant aller vers elle.

Ma fille !

FRÉDÉRIC, l'arrêtant.

Mais laissez donc, beau-père, ça devient au contraire fort intéressant.

GUSTAVE, s'avançant.

Mais, mon ami...

FRÉDÉRIC, le prenant par la main qu'il garde dans la sienne.

Silence ! te dis-je, et écoutez tous !

(Ils s'arrêtent tous dans le fond, en demi-cercle, autour du fauteuil de Cécile ; et, dans ce moment, Marie et plusieurs parents se montrent au fond, mais sans oser entrer.)

CÉCILE.

Il est parti !... Oh ! ce n'est plus là mon rêve !... Il me semblait entendre Frédéric ; il me pardonnait, il sentait comme moi que je ne pouvais pas donner deux fois mon cœur. Et mon père... il nous menait à l'autel... Gustave était là, et il me semblait entendre une voix qui nous disait...

FRÉDÉRIC, qui n'a pas quitté la main de Gustave, saisit celle de Cécile, et les joint ensemble, en s'écriant :

Mes enfants, je vous unis !

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Mon père !... Frédéric !... Gustave près de moi !... (Ferme les yeux, et éloignant tout le monde de la main.) Ah ! ne m'éveillez pas !

FREDÉRIC.

Non, ma chère Cécile, non, ce n'est point un rêve ! J'avais juré à votre père de faire votre bonheur ; n'ai-je pas tenu mon serment ? (A Dormeuil.) Vous ne m'en voulez pas, beau-père, d'avoir usurpé vos fonctions ? Vous savez que j'ai toujours eu une vocation...

GUSTAVE.

Ah, mon ami ! comment reconnaître jamais ce généreux sacrifice ?

FREDÉRIC.

Laisse donc ! comme si je ne savais pas ce que c'est qu'un mariage manqué ! Et de cinq...

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Gusman d'Alfarache*.

DORMEUIL, à Cécile.

Malgré nous, un destin tutélaire,
Tu le vois, nous protèges en secret ;
Par dépit, tu t'éloignais, ma chère,
D'un amant que ton cœur adorait !
Notre folie à tous est pareille ;
Ce bonheur, que l'on désire tant,
Pour l'avoir, on se fatigue, on veille,
Et souvent le bien vient en dormant.

GUSTAVE.

Maint seigneur que le sort favorise,
Et qui brille à nos yeux éblouis,
Chaque jour voit croître, avec surprise,
Ses grandeurs, ainsi que ses ennuis.
Las des soins dont son rang l'embarresse,
Un beau soir, malheureux et puissant,
Il s'endort et s'éveille sans place...
Quelquefois le bien vient en dormant !

BAPTISTE.

Abonnés de l'Opéra-Comique,
Abonnés du sublime Opéra,

Abonnés du Club Académique,
Abonnés de l'Opéra-Buffera,
Abonnés des Petites-Affiches,
Abonnés aux romans d'à présent,
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant!

FRÉDÉRIC.

Dans ses goûts madame est un peu vive,
Et monsieur est un grave érudit;
Pour un bal, crac! madame s'esquive,
Et monsieur va dormir dans son lit;
Madame revient fraîche et gentille,
Et monsieur voit en se réveillant
Augmenter ses amis, sa famille,
Ah! vraiment, le bien vient en dormant!

CÉCILE, au public.

Mon sommeil a fait mon mariage;
J'ai déjà le droit de le bénir;
Qu'il m'obtienne encor votre suffrage,
Et qu'ici je sois seule à dormir!
Sans crainte de blesser mon oreille,
Ah! messieurs, applaudissez souvent;
Et si quelque *bravo* me réveille,
Je dirai : le bien vient en dormant!



L'ENNUI
OU
LE COMTE DERFORT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET MÉLESVILLE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — 2 Février 1820.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

A THUR, COMTE DERFORT MM. VERNET.
SIR BIRTON, baronnet LÉONARD.
ARUNDEL BOSQUIER-GAUDAUD.
MACARTY, négociant. LEBREVE.
ROBIN, jardinier du comte ODY.
MARIE. M^{lle} PAULINE.

VASSAUX DU COMTE.

En Écosse, dans le château du comte Derfort.

COUPLÉ D'ANNONCE.

AIR de *Julie*, ou *Le Pot de fleurs*.

Sur notre affiche, en faisant apparaître
Ce mot redoutable : l'ennui!!!
L'auteur au moins ne vous prend pas en traître
Et vous savez sur quoi compter ici.
Quand chaque jour par le titre on vous triche,
Vous ne pourrez, messieurs, nous en vouloir,
Si, par hasard, la pièce allait ce soir
Tenir ce que promet l'affiche.



L'ENNUI
OU
LE COMTE DERFORT

ACTE PREMIER

Une salle élégante du château. — Deux portes latérales. Au fond, trois grandes portes vitrées, au travers desquelles on aperçoit un site pittoresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

BIRTON, étendu sur une chaise et lisant un journal, MACARTY,
ROBIN.

MACARTY, s'asseyant dans une bergère.

Ça m'est égal, j'attendrai ; voilà trois fois que je viens pour parler à lord Arthur, et je lui parlerai.

ROBIN, entrant.

C'est une horreur ! une infamie !

BIRTON.

Qu'est-ce que c'est donc qu'un tapage comme celui-là !

Robin, vous voulez donc réveiller tout le monde au château?

ROBIN.

Comment, monseigneur dort encore à une heure de l'après-midi ! Dieu de Dieu ! qu'on est heureux d'être grand seigneur et de n'avoir pas le temps de se lever plus tôt !... moi qui veux lui parler...

MACARTY, brusquement.

Et moi aussi, et vous voyez que j'attends.

ROBIN.

Vous qui êtes un étranger, c'est bon ; mais moi, son frère de lait et son jardinier, j'aurais passé avant tout.

BIRTON.

Que veux-tu ?

ROBIN.

J'viens lui demander justice ; tenez, monsieur Birton, vous qui êtes son ami, imaginez-vous que le collecteur, le percepteur... je ne sais pas lequel, ont dressé procès-verbal pour un lapin que j'avais tiré dans le parc, et ils m'ont pris mon fusil sous prétexte que c'était la troisième fois qu'on me pardonnait ; j'vous demande si ce n'est pas un abus !

BIRTON.

C'est bien fait ! pourquoi vas-tu tirer sur les lapins de ton maître ?

ROBIN.

Mais dame, puisqu'il n'en tue pas !

BIRTON.

Qu'est-ce que cela fait ?

ROBIN.

Alors, qui est-ce qui les tuera ?

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

V'là justement pourquoi j'enrage :
Qu'il nous laisse au moins ce soin-là ;

Vous savez bien que c'est l'usage
 Et qu'ici-bas le ciel plaça
 L' collecteur pour être intraitable,
 Les vassaux pour être grugés,
 Les grands seigneurs pour être à table,
 Et les lapins pour être mangés.

C'est leur état... mais voyez-vous M. le comte se promenant dans son parc ? T'nez, v'là comme il va à la chasse... (Il met ses mains dans ses poches.) et puis quand il a fait un tour d'allée, il rentre au château, s'étend dans une bergère, et s'occupe à se démonter la mâchoire. Corbleu ! que v'là un seigneur qui a une vie agriable !... Quand je vois ça, ça me met dans des fureurs de n'être que jardinier.

BIRTON.

Eh bien ! ne faudrait-il pas aussi que tu fusses seigneur !

ROBIN.

Dame ! tout comme un autre.

BIRTON.

Allons, allons, va travailler.

ROBIN, à part.

Travailler, travailler, ils n'ont que ça à vous dire, rien que ce mot-là... ça me fait mal... (Haut.) Dites donc, monsieur Birton, vous vous chargerez de mon affaire ?

BIRTON.

C'est bon, c'est bon, on va s'en occuper sur-le-champ.

MACARTY, à Robin qui s'en va.

Ah ça, mon cher, je vous en prie, tâchez de savoir si votre maître se réveillera aujourd'hui.

ROBIN, imitant Birton.

C'est bon, c'est bon, on va s'en occuper sur-le-champ.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BIRTON, MACARTY.

BIRTON.

Voilà ce que c'est que de se lever matin ! on est accablé de demandes.

MACARTY.

Vous vous levez donc matin, vous, monsieur ?

BIRTON.

Oui, monsieur, je suis sur pied depuis midi ; j'ai toujours eu les goûts roturiers.

MACARTY.

Je vous en fais compliment, car un gentleman qui dort ne vaut pas un roturier qui fait ses affaires, et John William Macarty, votre serviteur, ne serait pas devenu un des premiers manufacturiers de l'Ecosse, s'il eût attendu la fortune dans son lit, (Regardant Birton.) ou sur une chaise.

BIRTON, se levant.

Ah ! vous êtes M. Macarty... Je vous en fais compliment à mon tour... ce gros négociant estimable qui a toujours de l'argent... Est-ce que vous viendriez en apporter ?

MACARTY.

Non, monsieur, au contraire ; il faut enfin que le comte Derfort connaisse l'état de ses affaires ; je sais bien que son indolence, ses intendants et ses amis l'empêchent d'y voir clair ; mais ça va mal, entendez-vous ? ça va fort mal.

BIRTON.

Eh ! parbleu ! qui est-ce qui vous dit que ça aille bien ? qu'est-ce que ça me fait qu'il se ruine ? Je ne suis pas son intendant ; je suis son ami. Je lui dirai cependant que vous êtes venu.

MACARTY, tirant sa montre.

Ce n'est pas la peine, je le lui dirai bien moi-même... Une heure dans l'instant ; ah ! mon Dieu, et mes affaires !...

AIR du vaudeville des *Gascons*.

Je pars, et je reviens céans ;
 Dans cette salle
 Je m'installe ;
 Je pars ; nous autres commerçants,
 Nous connaissons le prix du temps.

BIRTON.

Mais attendez encor.

MACARTY.

Bonsoir.

Je dois être toujours en course,
 Je ne m'assieds qu'à mon comptoir,
 Et je ne cause qu'à la Bourse.

Je pars, et je reviens céans, etc.

(Il sort.)

SCÈNE III.

BIRTON, seul.

Parbleu ! voilà une visite qui fera grand plaisir au comte Derfort ; quant à moi, j'en ferai mon profit, et je ne crois pas que je reste longtemps au château... ça devient un séjour fort ennuyeux... Arthur ne dit mot ou bâille toute la journée ; j'ai beau faire tout au monde pour le distraire... encore hier, mille guinées que je lui ai gagnées, et cinq cents sur parole, il ne s'en est seulement pas aperçu ; ma foi, j'y renonce.

AIR du vaudeville de *La Robe et les Bottes*.

En d'autres lieux le doux plaisir m'entraîne,
 J'ai vingt amis qui m'offrent leurs maisons,

Dans leur bourse je vois la mienne
 Et par égard j'en use sans façons.
 Partager tout est d'un ami fidèle :
 Tout, entre amis, doit être de moitié,
 Et chaque jour je remplis avec zèle
 Tous les devoirs de l'amitié.

Mais l'amitié a des bornes quand la fortune en a, et je serais déjà parti depuis longtemps sans cette petite Marie qui est charmante ; il faut qu'Arthur soit aussi insouciant qu'il l'est pour ne pas l'avoir remarquée. Eh ! mais, c'est elle qui vient de ce côté.

SCÈNE IV.

BIRTON, MARIE, marchant sur la pointe du pied, et s'avancant vers la porte à gauche.

BIRTON.

Eh bien, que faites-vous donc là ?

MARIE, l'apercevant.

Oh ! mon Dieu, je marchais tout doucement de crainte de réveiller monseigneur.

BIRTON.

Ah ! ne craignez rien ; quand il dort, il dort bien, il n'a que cela à faire. Eh bien, Marie, vous ne me regardez pas?... allons, je vois que vous êtes encore fâchée du baiser d'hier ; écoutez donc ! si vous me l'aviez donné, je ne l'aurais pas pris.

AIR nouveau de M. PANSEON.

Premier couplet.

De toutes mes folies
 Accuse ta rigueur,
 Toujours tu te défiles
 De ma sincère ardeur.
 Mais réponds-moi, traîtresse,

Par quels moyens, hélas !
Te prouver ma tendresse ?

MARIE.

En ne m'en parlant pas.

BIRTON.

Deuxième couplet.

J'ai fait pour toi, cruelle,
Des serments et des vœux,
Et j'ai fait sentinelle
Souvent une heure ou deux.
Alors dis-moi, ma chère,
Pour plaire à tes beaux yeux,
De plus que puis-je faire ?

MARIE.

Me faire vos adieux.

Quel bonheur ! voilà monseigneur qui descend !

BIRTON.

Eh ! non, ce n'est pas lui. Ah çà, quelle impatience avez-vous donc de le voir ?

MARIE.

C'est que j'ai de bonnes nouvelles à lui annoncer ; une nouvelle qui lui fera bien plaisir... un ami qui lui arrive.

BIRTON.

Parbleu ! des amis, quand on est riche, il vous en arrivent tous les jours.

MARIE.

Oh ! non, celui-là, ce n'est pas un ami à sa fortune, c'est un ami à lui.

BIRTON.

Hein ?

MARIE.

Oui, c'est sir Arundel, celui qui l'a élevé ; un homme franc et loyal, qui ne flatte personne et dit toujours la vérité.

BIRTON.

Et ce monsieur-là a fait fortune ?

MARIE.

Eh ! mais... c'est lui, je crois, qui vient, entouré de tout ce monde.

BIRTON.

Adieu, Marie ; je cède la place à notre nouvel ami.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MARIE, ARUNDEL, ROBIN, et PLUSIEURS PAYSANS qui entourent Arundel.

ARUNDEL.

AIR : Ah ! quel plaisir ! (*Jeannot et Colin.*)

Ah ! quel plaisir de vous revoir,
Lieux chéris de mon enfance !
Ah ! quel plaisir de vous revoir,
Après une aussi longue absence !
Séjour de ma jeunesse,
De mes premiers plaisirs ;
Ici je vis sans cesse
De mes vieux souvenirs.
Mes amis, quelle ivresse !
Pour mon cœur quel plaisir !

Ensemble.

ARUNDEL.

Séjour de ma jeunesse, etc.

LES PAYSANS.

Séjour de sa jeunesse,
De ses premiers plaisirs ;
Il retrouve sans cesse
Tous ses vieux souvenirs.

ARUNDEL.

Mes bons amis ! mes chers amis ! combien je suis aise de vous revoir... Eh ! c'est Robin, le fils du jardinier... Je ne l'aurais pas reconnu.

ROBIN.

C'est vrai que je suis joliment grandi !

ARUNDEL.

Ce pauvre Robin ! (A part.) Il a toujours l'air bête.

ROBIN.

Ça n'a fait que croître et embellir.

ARUNDEL, montrant Marie.

Eh ! quelle est cette jolie personne ?

ROBIN.

C'est Marie, cette orpheline que M. le comte avait recommandée en mourant à lord Arthur, son fils.

ARUNDEL.

Je sais, je sais ; cette petite fille... Diable ! c'est que depuis cinq ans ce n'est plus cela. Tenez, mes amis, voilà toujours de quoi boire à ma santé. (Les payans sortent. — Regardant autour de lui.) Quel plaisir j'éprouve à revoir ces lieux ! C'est ici que j'ai passé ma jeunesse avec ce pauvre comte Derfort, mon brave, mon respectable ami, l'honneur de son pays, la gloire de sa famille. Mais j'espère que son fils, que lord Arthur sera digne de lui... Je lui ai entendu prononcer son premier discours au parlement, et j'étais à côté de lui quand il fut blessé en Portugal, à la tête de son régiment.

AIR : Il n'est pas temps de nous quitter. (Voltaire chez Ninon.)

Grâce à nos soins, à nos avis,
Grâce à l'exemple de son père,
Il servait déjà son pays
Comme un citoyen doit le faire ;
Soldat, orateur à la fois,

Il consacrait, dès l'âge le plus tendre,

Sa voix à proclamer nos droits
Et son épée à les défendre.

(Regardant autour de lui.)

Mais pourquoi n'est-il pas là pour me recevoir?... Non pas que je tiennne à l'étiquette, mais je tenais à l'embrasser le plus tôt possible.

ROBIN.

Dame ! c'est qu'il n'est pas encore levé.

ARUNDEL.

Comment ! pas encore levé !... Serait-il malade, par hasard ?

MARIE.

Oui, monsieur, oui, je le crois bien malade.

ARUNDEL.

Parbleu ! j'arrive bien heureusement. Dieu merci, je m'entends à tout.. et surtout en médecine... 'Conduisez-moi vers ce pauvre Arthur... mais dites-moi, avant tout, quelle est l'espèce de sa maladie, et depuis combien de temps.. Hein?... Eh bien ! vous gardez le silence ?

ROBIN.

C'est qu'elle n'ose pas vous dire que la maladie de monseigneur, c'est...

(Il se met à bâiller.)

ARUNDEL.

Que veut dire cet original avec ses bâillements ?

ROBIN.

Dame ! monsieur, vous devez bien voir, d'après ces symptômes, qu'il est malade de ne rien faire... et je troquerais bien sa maladie contre ma santé.

MARIE.

Hélas ! oui. Depuis que notre pauvre maître a eu le malheur de se voir à la tête de trois cent mille livres de rente, il n'est plus reconnaissable ; la première année, qui était celle de votre départ, ça allait encore bien.

AIR des *Vistandines*.

D'être heureux, joyeux et content
 Il avait d'abord la recette;
 Tout allait bien, grâce à l'argent,
 Et dans c' pays, où tout s'achète,
 Il achetait de la santé,
 Il ach'tait d' l'amour vif et tendre,
 Il ach'tait plaisir et gaité;
 Mais dam', quand il eut tout ach'té,
 On n'eut plus rien à lui vendre.

ROBIN.

Et alors il resta de là, ne sachant plus que faire.

MARIE.

Vous oubliez tout le bien qu'il a fait ici à ses vassaux.

ROBIN.

Oui, ses vassaux! il s'en occupe joliment: on ne peut seulement pas tuer un lapin sur ses terres.

MARIE, avec vivacité.

Robin! vous êtes un mauvais cœur, et ce n'est pas à vous à parler; vous, pour qui il a mille fois trop de bontés! Lord Arthur est sensible, généreux plus qu'on ne croit; et il est étonnant que les personnes qui devraient le défendre soient les premières à l'attaquer à lui faire perdre tous ses amis...

ARUNDEL.

Non, non, il en a encore, je le vois; mais Robin a raison, et j'ai bien fait d'arriver pour traiter le malade; moi, mes ordonnances ont toujours réussi, et à moins qu'il ne soit dans un état désespéré... Mais je vais d'abord commencer par moi, car j'ai une faim d'enfer... Conduisez-moi à la salle à manger, et surtout ne lui dites pas que je suis arrivé.

MARIE.

On vous attendait plus tôt.

ARUNDEL.

Oui, je suis en retard; à quelques milles d'ici je me suis

arrêté chez Tom, l'ancien garde-chasse ; il y avait de la brouille dans le ménage, je les ai raccommodés en passant ; moi, ça me fait du bien, ça me tient en haleine ; mais ça n'empêche pas d'avoir faim.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne. (*Caroline.*)

Puisque votre maître sommeille,
Mes amis, loin de le gêner,
En attendant qu'il se réveille,
Je vais trouver le déjeuner.

Quand le matin on rend service,
On mange mieux, à ce qu'on dit,
Et grâce au ciel qui m'est propice,
J'ai toujours eu bon appétit.

Puisque votre maître sommeille, etc.

(Il sort avec Robin.)

SCÈNE VI.

MARIE, puis ARTHUR.

MARIE.

Et nous, préparons ce qu'il faut à monseigneur ; ah ! mon Dieu, le voici ! (Arthur paraît en négligé et comme un homme qui vient de se lever ; il marche nonchalamment, arrive jusqu'au bord du théâtre, étend les bras.) Voilà pourtant comme il commence toujours la journée, et souvent comme il la finit.

ARTHUR, sans regarder Marie.

Hô ! quelqu'un ! quelle heure est-il ?

MARIE, timidement.

Deux heures.

ARTHUR.

Deux heures !... Comment, il n'est que cela ? les journées n'en finissent pas... Eh bien, mon déjeuner !

MARIE.

Voilà, monseigneur.

(Elle approche la table sur laquelle est le thé.)

ARTHUR.

Ah ! c'est toi, ma petite Marie.. (A part.) C'est une excellente fille que Marie ; elle me gronde quelquefois ; mais quand j'ai causé le matin avec elle, il me semble que je suis plus content le reste de la journée.

MARIE.

Mon Dieu, monseigneur, vous vous êtes levé bien tard aujourd'hui.

ARTHUR.

AIR : Des plaisirs promis à la terre. (Aristippe.)

Le jour trop long me fatigue et m'ennuie,
 Et je l'abrège de mon mieux ;
 Sur les chagrins de cette vie,
 Je l'avouérai, j'aime à fermer les yeux.
 De cette erreur où le sommeil me plonge
 Pourquoi voudrais-tu me priver ?
 Le bonheur n'existe qu'en songe,
 Et je m'endors pour le trouver.

MARIE.

Vous avez beau dire, il y a des gens tout éveillés qui le rencontrent.

ARTHUR.

Eh ! parbleu, je ne demanderais pas mieux ; mais ce bonheur dont chacun parle, où est-il ? où le trouver ? Je t'en fais juge : je l'ai cherché à la cour, on n'en avait pas de nouvelles ; dans les emplois, dans les places, il partait le jour même qu'on y entrait ; dans les plaisirs, dans la dissipation, on croyait le saisir, on ne rencontrait que l'ennui, et même près des femmes... Les femmes de la ville, tu ne peux pas t'imaginer, toi, Marie, combien elles sont coquettes !

MARIE.

Eh bien, pourquoi vous adresser à celles-là? Il en est tant d'autres que leur naissance, leur fortune, rendaient dignes de vous.

ARTHUR.

Tu crois, Marie? Il est de fait que ce mariage qu'on me proposait...

MARIE.

Un mariage?...

ARTHUR.

Oui, c'était fort convenable.

MARIE, vivement.

Il faut accepter, monseigneur.

ARTHUR.

Oui, mais je n'ai pas d'amour pour la personne.

MARIE, avec joie.

Ah! vous n'avez pas... Alors, voilà qui est bien différent; et je ne peux pas vous conseiller... Cependant...

AIR de *Toberne*.

Je parirais d'avance
Qu'elle vous chérira;
Et, par reconnaissance,
Votre cœur l'aimera.
De ce mal qui vous gêne
On est bientôt guéri
Quand l'amour vous enchaîne;
Car on dit qu'avec lui
On peut avoir d' la peine,
Mais jamais de l'ennui,
Non, non, jamais d'ennui.

ARTHUR.

Marie, tu es fort aimable, et surtout de bon conseil; et peut-être aurais-je suivi celui que tu me donnes, s'il ne m'était pas venu une autre idée, un autre projet qui, je

crois, assurera encore plus ma tranquillité ; et je suis étonné de n'y avoir pas pensé plus tôt.

MARIE.

Monseigneur, ce projet-là doit-il vous éloigner de nous ?

ARTHUR.

Oui ; mais je ne partirai pas sans avoir assuré votre bonheur à tous, et à toi surtout, ma bonne petite Marie ; mais nous nous reverrons aujourd'hui.

MARIE.

Aujourd'hui, non ; je vais à Falkirk pour porter à mon oncle la petite pension que vous lui faites ; Robin voulait m'accompagner, mais je n'ai pas voulu, et j'irai seule.

ARTHUR.

Ainsi je ne te verrai plus d'aujourd'hui.

MARIE.

Non, monseigneur ; mais demain.

ARTHUR.

Oui, demain... Adieu, Marie ; je te remercie de ton amitié, de l'attachement que tu me portes ; mais, après mon départ, tu penseras encore quelquefois à moi, n'est-ce pas ?

MARIE.

Oh ! toujours.

ARTHUR.

Adieu, Marie.

(Il l'embrasse.)

MARIE.

Adieu, monseigneur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; ARUNDEL.

ARUNDEL, apercevant Arthur qui embrasse Marie.

Eh bien, courage ; il me semble, mademoiselle Marie, qu'il n'est pas si mal portant que vous le disiez.

ARTHUR, courant à lui.

C'est toi, mon cher Arundel?

ARUNDEL.

Moi-même, qui, depuis une heure, attends en déjeunant le moment de t'embrasser.

ARTHUR.

Comment ! on t'a fait attendre ?

ARUNDEL.

Oh ! je ne me suis pas impatienté, vu que je faisais antichambre dans ta salle à manger. J'étais là d'ailleurs avec un original, M. Birton, que l'on prendrait pour le maître de la maison. Il s'est fait apporter du meilleur vin... Ce n'est pas cela que je blâme ; mais il dispose de tout avec un sang-froid !... Je te préviens qu'il a commandé ta calèche pour aller tantôt à Falkirk ; ainsi arrange-toi pour t'en passer.

MARIE, à part.

Comment ! il vient aussi à Falkirk ? Pourvu que je ne le rencontre pas. Hâtons-nous de partir. (A Arundel.) Adieu, monsieur.

ARUNDEL.

Au revoir, ma belle enfant.

(Marie sort, emportant le plateau sur lequel est le déjeuner.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, ARUNDEL.

ARUNDEL.

Voilà une charmante fille, pour laquelle j'ai une affection toute particulière.

ARTHUR.

Comment ! tu la connais ?

ARUNDEL.

Parbleu ! depuis une heure que je suis arrivé, est-ce que je n'ai pas eu le temps de faire connaissance, de revoir tous tes anciens vassaux, et de recevoir sept ou huit pétitions ?... Les voilà... je t'en parlerai tout à l'heure, et il faudra bien que tu accordes, car je suis toujours solliciteur, et surtout tenace en diable ! Mais voyons d'abord dans quel état sont tes affaires.

ARTHUR, d'un air insouciant.

Mais... je crois que cela va bien.

ARUNDEL.

Il parait que tu n'en es pas sûr ?

ARTHUR.

Ma foi, non : mais toi qui parles...

ARUNDEL.

Moi, c'est différent, je n'ai jamais eu beaucoup d'ordre, et je ne sais pas trop où j'en suis ; je crois même que j'ai par le monde quelques lettres de change ; mais enfin elles arriveront, et on verra bien.

AIR de Lantara.

Qu'un autre aux calculs s'abandonne ;
Moi, mon budget est facile et léger ;
Je reçois moins que je ne donne,
Et j'emprunte pour obliger. (*Bis.*)
Je puis compter quelques dépenses faites ;
Je puis compter des services rendus ;
Bref, j'ai doublé mes amis et mes dettes :
Voilà l'état de tous mes revenus.

Mais, que veux-tu ? je suis garçon, je n'ai pas d'enfants, je me fais une famille ; j'ai le défaut de me mêler un peu de tout, il est vrai, mais comme c'est pour rendre service, on veut bien me le passer.

ARTHUR.

Et qu'est-ce que cela te rapporte ?

ARUNDEL.

Le plaisir d'obliger, c'est une spéculation comme une autre : dès que j'arrive quelque part, je vois un air amical, des figures ouvertes, le sourire sur les lèvres. On me paye en bon accueil. Si tu savais comme ils m'ont reçu dans le pays!... Vrai, je leur redois quelque chose.

ARTHUR.

Je vois que tu es toujours le même; aussi tu étais digne d'être heureux.

ARUNDEL.

Et pourquoi ne le serais-tu pas autant que moi? Je sais que tu as des chances contre toi : tu es riche, tu es grand seigneur; mais qu'importe, morbleu! le bonheur est partout.

ARTHUR.

Non pas pour moi, et si tu veux que je t'ouvre mon cœur, je suis le plus malheureux des hommes.

ARUNDEL.

J'y suis! quelque passion?

ARTHUR.

Non.

ARUNDEL.

C'est donc quelque chagrin bien profond, quelque accident imprévu?

ARTHUR.

Plût au ciel! Mais tout semble au contraire sourire à mes vœux.

ARUNDEL.

J'entends enfin, tu es malade de ton propre bonheur.

ARTHUR.

Oui, je t'avoue que l'ennui est le plus insupportable des fardeaux, que l'existence m'est à charge, et que je t'attendais pour te faire part de mes résolutions : tu étais l'ami

de mon père, tu es le mien... c'est entre tes mains que je veux mettre ma fortune ; tu en feras un bon usage, j'en suis certain ; et quant à moi, ce soir... je n'aurai plus besoin de rien et ne m'ennuierai plus : voilà mon projet.

ARUNDEL, froidement.

Cela me paraît raisonnable, et, dans la situation où tu es, tu n'as rien de mieux à faire : si tu étais utile à l'État, à ton pays, à tes compatriotes, je te presserais de vivre ; mais ton immense fortune, tes brillantes qualités, tes talents, n'ont contribué ni à ton bonheur, ni à celui des autres. Tu peux partir, tu ne laisseras, après toi, ni reproches, ni regrets ; ton absence même ne sera pas remarquée.

ARTHUR.

C'est ce qui te trompe ; je veux, après moi, leur être plus utile que je n'ai pu l'être jusqu'ici ; je te confie ces papiers, ce sont mes dernières volontés ; tu verras que je n'ai oublié personne, que je donne à toi, à tous mes vassaux...

ARUNDEL, froidement.

C'est là ta dernière volonté ?

ARTHUR.

Oui, fixe et invariable.

ARUNDEL.

Eh bien, tu pouvais t'épargner cette peine : tu n'as rien à donner.

ARTHUR.

Comment ! je ne peux pas disposer de mes biens ?

ARUNDEL.

Tes biens ! apprends donc que tu n'en as pas, que tu n'as rien. Si j'ai consenti à me taire par tendresse pour toi, rien ne m'oblige maintenant à cacher la vérité, et ta résolution aura au moins cet avantage, qu'elle rendra au vrai comte Derfort et son nom et ses biens.

ARTHUR.

Que veux-tu dire ?

ARUNDEL.

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

De ce séjour le maître véritable
 Vit inconnu dans son propre château;
 Pour t'enrichir, une adresse coupable
 Vous échangea tous les deux au berceau.
 A tous les yeux s'il faut que je l'affiche,
 J'y suis tout prêt, et sans rien épargner,
 Son nom, ses biens, je vais tout lui donner.
 Il est heureux, je vais le rendre riche,
 Fasse le ciel qu'il y puisse gagner !

ARTHUR.

Et pourquoi m'as-tu aussi longtemps caché ce secret ?

ARUNDEL.

Je n'avais d'autre garant, d'autre preuve, que ma parole,
 et ne t'en aurais jamais parlé, sans la résolution dont tu
 viens de me faire part.

ARTHUR.

Oui, tu as raison, ces biens ne m'appartiennent pas, il
 faut les rendre.

ARUNDEL.

Je vais chercher le véritable propriétaire, il n'est pas
 loin d'ici, je le rétablis dans tous ses droits... je viens après
 te rejoindre, et nous ne nous séparerons plus.

ARTHUR.

Que dis-tu ?

ARUNDEL.

J'ai promis à ton père de ne jamais te quitter, tu vois bien
 qu'il faut que nous partions ensemble.

ARTHUR.

Est-ce toi que j'entends ?

ARUNDEL.

Oh ! moi, c'est différent...

AIR du vaudeville des *Amazones*.

Sur mon destin je suis tranquille,
 Pour mon pays j'ai combattu,
 A mes amis j'ai tâché d'être utile,
 J'ai toujours fait tout le bien que j'ai pu...
 Celui qui voit sa tâche terminée
 Au doux repos peut se livrer gaîment ;
 Bon ouvrier, j'ai fini ma journée,
 Voici le soir, et je pars en chantant.

Sois tranquille, je vais tout disposer, et dans une heure
 je viens te chercher.

(Il prend la main d'Arthur, et sort.)

SCÈNE IX.

ARTHUR, seul.

Il a beau dire... non, je ne lui laisserai pas exécuter ce
 dessein. Mais Marie, cette bonne Marie dont j'avais promis
 d'assurer le bonheur, je ne puis plus rien pour elle, il ne
 me reste rien.

SCÈNE X.

ARTHUR, BIRTON.

BIRTON.

Ah ! c'est toi, mon cher ; je suis enchanté de te rencon-
 trer, je pars à l'instant même.

ARTHUR, distrait.

Ah ! tu nous quittes ?

BIRTON.

Oui, une affaire indispensable m'oblige à retourner à
 Édimbourg... Et comme j'aurai besoin de mes fonds... si tu
 pouvais me payer en ce moment ta dette d'hier au soir ?

ARTHUR.

Comment !

BIRTON.

Oui, ces cinq cents guinées que je t'ai gagnées sur parole ; les aurais-tu oubliées, par hasard ?

ARTHUR.

Non, certainement ; mais je ne m'attendais pas...

BIRTON.

Dans toute autre occasion, je te ferais crédit ; mais, dans ce moment... (Il lui parle à l'oreille.) On peut te confier cela, parce qu'autrefois tu étais un amateur. Je ne sais pas si tu as remarqué ici une charmante petite fille que l'on nomme Marie?...

ARTHUR.

Oui, oui ; eh bien ?

BIRTON.

Je l'emmène avec moi à Édimbourg ; elle consent à me suivre ; et je pars avec elle dans ta calèche : tu veux bien me la prêter... C'est bien ; j'en étais sûr, et j'en avais disposé d'avance.

ARTHUR, étonné.

Marie consent à te suivre?...

BIRTON.

C'est-à-dire, j'aide un peu à la lettre ; mais tu sais, ces vertus de village ne demandent pas mieux que d'être un peu contraintes ; pourquoi leur refuser ce plaisir-là ? J'ai appris qu'elle allait aujourd'hui à Falkirk ; et John et William, mes deux piqueurs, les plus hardis coquins, des sujets impayables enfin, doivent la joindre sur la route, la faire monter dans ta calèche... et tu devines le reste.

ARTHUR, ému.

Birton, votre conduite est indigne d'un galant homme.

BIRTON, à part.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc ? (Haut.) Est-ce que tu en es aussi amoureux ?... Il fallait le dire ; je suis le premier en date ; ce n'est pas ma faute.

ARTHUR.

Vous me rendrez raison de l'insulte que vous lui avez faite.

BIRTON.

Ce que tu dis là est très-beau, et dans toute autre occasion j'accepterais ta proposition ; mais dans ce moment ma vie ne m'appartient pas, mes créanciers n'ont pas d'autre hypothèque, et je ne peux pas tromper leur confiance.

ARTHUR.

Monsieur !...

BIRTON.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Plus que toi cela me désole ;
 Mais je te le dis sans détours,
 Mes créanciers ont ma parole,
 Et bien loin d'exposer mes jours,
 J'en prends un soin inconcevable :
 Je dors bien, je bois encor mieux,
 Je passe enfin ma vie à table ;
 Tu vois ce que je fais pour eux.

ARTHUR.

Je te le répète ! si tu n'es pas le dernier des hommes...

BIRTON.

Je ne suis pas le dernier des hommes, et je ne me battraï pas, ici du moins. Je galope sur la route de Falkirk, permis à toi de m'y rejoindre ; au moins ce ne sera pas un duel, ce sera une rencontre imprévue, mes créanciers n'auront rien à dire, et la belle Hélène que nous nous disputons sera le prix du combat. Adieu, mon très-cher ami.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ARTHUR, *seul.*

Holà! quelqu'un; qu'on me selle un cheval!... Oui, je le rejoins, je m'attache à ses pas.

SCÈNE XII.

ARTHUR, MACARTY.

MACARTY.

Enfin, je vous trouve donc.

ARTHUR.

C'est vous, mon cher Macarty... Dans tout autre moment j'aurais grand plaisir à vous voir.

MACARTY, *le retenant.*

Non, milord; vous ne me quitterez pas...

ARTHUR.

Une affaire indispensable...

MACARTY.

Je n'en connais pas de plus indispensable que celle de réparer ses torts et d'empêcher la ruine d'un honnête homme.

ARTHUR.

Que voulez-vous dire?

MACARTY.

Depuis longtemps votre insouciance avait causé le plus grand désordre dans nos affaires, vous n'avez pas même répondu aux deux dernières lettres où je vous demandais des fonds pour le paiement des ouvriers, et voilà qu'en ren-

trant à mon auberge, je reçois la nouvelle qu'ils viennent de se révolter et qu'ils veulent tous s'éloigner.

ARTHUR.

Serait-il possible !

MACARTY.

Milord, je dois tout à votre père, c'est lui qui a créé cette manufacture... et qui depuis a daigné m'y associer.

AIR : Ce magistrat irréprochable. (*Monsieur Guillaume.*)

Grâce à lui, d'un nom respectable
 Je me suis montré le soutien ;
 Mais votre indolence coupable
 A renversé son ouvrage et le mien. (*Bis.*)
 Milord, vous m'ôtez plus, je pense,
 Que ne m'avait donné mon bienfaiteur ;
 Je ne lui dois que l'opulence,
 Et vous me ravissez l'honneur.

ARTHUR.

Non, mon ami, non, tout peut encore se réparer... parle, dispose de moi, que veux-tu que je fasse ?

MACARTY.

Que vous daigniez seulement parler aux ouvriers ; ils vous connaissent, ils vous aiment ; un mot de vous les calmera, leur fera reprendre leurs travaux... Pendant ce temps, je m'occupe à rassembler les fonds nécessaires pour les payer... demain, je serai, je l'espère, en mesure ; mais ne perdez pas un moment, ou ma ruine est déclarée.

ARTHUR.

Oui, je te le promets, je te le jure ; fais tout préparer pour mon départ... quatre lieues, c'est l'affaire d'un instant.

(*Macarty sort.*)

SCÈNE XIII.

ARTHUR, puis ARUNDEL.

ARTHUR, à part.

Et ce duel... malheureux que je suis... si j'allais succomber ! Deux heures... je ne demande que deux heures. . que le ciel me les accorde, et je serai trop heureux.

ARUNDEL, froidement.

Je viens te chercher : quand tu voudras, nous partirons.

ARTHUR, vivement.

Non, mon ami, non, c'est impossible pour le moment ; quelques instants de plus ou de moins ne changeront rien à ma résolution, et dans une heure ou deux je suis à toi.

ARUNDEL.

Diable !... Mais comme tu dis, ça peut se remettre... Voici, d'ailleurs, tous tes anciens vassaux ; tu vas leur faire tes adieux.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; ROBIN, PAYSANS et PAYSANNES.

AIR : Fragment de Jean de Paris.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Grands dieux ! quel événement !
 Quoi ! monseigneur, on prétend
 Que vous devez tout à l'heure
 Partir de cette demeure,
 Et quitter notre pays ?

ARTHUR.

Il est trop vrai, mes amis.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Ah! pour nous tous quel malheur!
Vous nous quittez, monseigneur!

ARTHUR, bas à Arundel.

Oui, je pars... et toi, demeure;
Je suis à toi dans une heure.

ARUNDEL, à part.

C'est fort bien; une heure ou deux :
Oui, déjà cela va mieux.

ARTHUR, haut.

Mais je ne dois plus prétendre
Aux honneurs qu'on vient me rendre;
Je ne suis plus maître ici,
Je ne suis que votre ami.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Que dit-il? Parlez, de grâce!

ARUNDEL.

D'un autre il avait la place,
Et bientôt dans ce hameau
On va vous faire connaître
Celui qui de ce château
Est le véritable maître.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Du village et du château
Quel est donc le nouveau maître?

ROBIN.

Encore un qui va-t-êtr' maître,
Quand donc ce s'ra-t-y mon tour?

ARTHUR.

Oui, je veux perdre en ce jour
Et mon nom et ma richesse,
Mais pour vous j'aurai sans cesse
Toujours la même tendresse.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; MACARTY d'un côté, DEUX VALETS de l'autre.

MACARTY.

Allons, qu'on se dépêche;
Partons, il faut en finir.

ARTHUR, troublé, aux paysans.

Mes amis... oui, je vous quitte.

(Aux valets.)

Je vous suis.

(A Macarty.)

Nous, partons vite.

(A Arundel.)

Je reviens de suite.

J'en perdrai l'esprit, vraiment.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Oui, monseigneur, partez vite,
Ne perdez pas un moment.

MACARTY.

Allons, la voiture est prête.

ARUNDEL, à part.

C'est fort bien : une heure ou deux;
Oui, déjà cela va mieux.

Ensemble.

ARTHUR.

Vraiment, j'en perdrai la tête;
A revenir je m'apprête.
Grand Dieu ! donnez-moi le temps
De tenir tous mes serments.

ARUNDEL.

Tout va bien, ma ruse est prête,
J'ai mon projet dans ma tête,
Encore quelques instants,
Et je tiendrai mes serments.

ROBIN.

Un nouveau seigneur, quell' fête !
A bien danser je m'apprête,
Je prendrai donc du bon temps,
Et nous serons tous contents.

MACARTY.

Partons, la voiture est prête,
Mais ne perdez pas la tête;
Nous avons encor le temps
De tenir tous nos serments.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

A nous quitter il s'apprête,
Pour le village plus d' fête;
Malgré nos nouveaux serments,
Nous vous aim'rons en tout temps.

(Ils sortent tous en suivant Arthur, qui serre la main d'Arandel et s'éloigne très-agité.)





ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARUNDEL, ROBIN, avec un habit très riche, mais ayant conservé le reste de son premier costume.

ROBIN.

Comment, monsieur Arundel, c'est moi qui est le seigneur ?

ARUNDEL.

Oui, mon garçon, et tu l'as toujours été.

ROBIN.

Comment, je le suis, et de naissance... Voilà le plus drôle... Je vous demande comment mon père, qui était paysan, a-t-il eu l'esprit de faire un seigneur ?

ARUNDEL.

Rien de plus aisé à t'expliquer ; mais si tu en doutes...

ROBIN.

Du tout, du tout, mon Dieu, je vous crois sur parole ; vous l'avez dit, ça suffit, ce n'est pas moi qui voudrais y regarder après vous ; mais voyez que revirement !... Il n'y a pas trois heures que j'étais à arroser les laitues de mon-seigneur, et maintenant je vas les manger pour mon propre compte...

ARUNDEL.

Ça te fait donc plaisir ?

ROBIN.

Parbleu !... il n'y a qu'une chose qui me fait de la peine, c'est de ne pas l'avoir su ce matin avant mon déjeuner, ça aurait fait une fameuse différence.

ARUNDEL.

Tu n'as donc pas mangé ?

ROBIN.

Au contraire, c'est que je m'en suis donné... et qu'il faut que j'attende à ce soir pour avoir de l'appétit... Qu'est-ce que je m'en vais faire jusque-là ?

ARUNDEL.

Eh bien, promène-toi.

ROBIN.

Le beau plaisir, me promener dans mes jardins, j'en connais comme mes poches, je les ai assez ratissés.

ARUNDEL.

Va dans la bibliothèque, prends un livre.

ROBIN.

Faut d'abord que j'apprenne, et je n'ai jamais eu de goût.

ARUNDEL.

Tant pis.

ROBIN.

Tant mieux, parce que si j'aimais à lire, je donnerais dans la lecture, et je ne peux la souffrir.

ARUNDEL.

Monte à cheval.

ROBIN.

Et si je tombais, moi qui ne vais qu'à âne ! la santé d'un seigneur est autrement précieuse que celle d'un jardinier, je ne peux pas comme ça l'exposer.

ARUNDEL.

Eh bien, va voir tes vassaux... Ne disais-tu pas ce matin que si tu étais puissant, tu serais juste, affable, généreux ?

ROBIN.

Oh! ça, c'est vrai.

AIR du Nouveau Seigneur de village.

De mes droits, en maître équitable,
 Déjà je me suis informé,
 J'ai seul ici l' droit d'être aimable,
 J'ai l' droit d'être toujours aimé ;
 J'ons aussi le droit de tout prendre,
 Enfin, jusques au collecteur
 Que j'ai le droit de faire pendre :
 Ah! le joli droit du seigneur !

Et je vais commencer par en user ; son affaire est bonne.

ARUNDEL.

J'en suis fâché, mais c'est impossible; ici, on est obligé de juger les gens avant de les condamner.

ROBIN.

Au moins, si j'avais là quelqu'un de mes gens, nous jouerions une partie.

ARUNDEL.

Fi donc ! ça ne se peut pas... et la dignité de seigneur, et le décorum !

ROBIN.

Ça ne se peut pas, ça ne se peut pas... alors, qu'est-ce que je peux donc ? apprenez-le-moi.

ARUNDEL.

Très-volontiers.

AIR : On dit qu' le mariage. (L'Épreuve villageoise.)

Boire la nuit entière,
 S'éveiller à midi ;
 Bâiller dans sa bergère
 Auprès de milady ;
 Briguer dans les communes
 L'honneur d'être nommé ;
 Se montrer aux tribunes,
 En descendre assommé ;

Voilà quels sont d'abord
 Les devoirs, d'un milord.
 Par le *Morning-Chronicle*
 Ranimer sa gaiété,
 Arroser chaque article
 D'une tasse de thé ;
 Pour que l'on vous renomme,
 Acheter du crédit
 Ainsi que de l'esprit,
 Et se croire un grand homme,
 Quand le journal l'a dit.

Enfin, mon cher...

Devant ses *Dulcinées*,
 Boxer, fier comme un roc ;
 Placer mille guinées
 Sur la tête d'un coq ;
 Toute la matinée
 Courir à *New-Market*,
 Et finir la journée
 D'un coup de pistolet :
 Voilà quels sont encor
 Les plaisirs d'un milord.

ROBIN.

Ah ! que c'est ennuyeux de s'amuser comme ça !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; MARIE, tout essouffée.

ROBIN.

C'est mam'zelle Marie.

MARIE.

Ah ! Robin...

ARUNDEL.

Vous voilà, ma chère enfant... Eh bien ! Arthur...

MARIE.

Ah, mon Dieu ! si vous saviez ce qu'il a fait pour moi !

AIR : Vers le temple de l'hymen. (*Amour et Mystère.*)

Un indigne ravisseur
M'entraînait malgré mes larmes,
Quand j'entends le bruit des armes
Et la voix de monseigneur...
Birton l'outrage et s'avance ;
Mais, soudain, milord s'élançe
Et malgré sa résistance
Le désarme...

ROBIN.

Oh ! sur ma foi,
De c' récit j'ai l'âme émue,
Et je veux qu'il continue
A s' battre toujours pour moi.

ARUNDEL, vivement.

Il s'est battu ! ça va bien... et il n'est pas blessé ?

MARIE.

Non, Dieu merci !

ARUNDEL.

Tant mieux, tant mieux... Cependant un petit coup d'épée,
ça n'aurait pas mal fait ; mais il faut se contenter de ce
qu'on a.

ROBIN.

Il s'est battu ! comment diable a-t-il fait son compte, lui
qui dormait toujours ?

ARUNDEL.

Et qu'est devenu notre fou de baronnet ?

MARIE.

M. Birton ?... il s'est en allé d'un côté ; monseigneur a repris
au galop la route de Falkirk, et moi je suis revenue avec
M. Macarty dans la calèche de milord.

ROBIN.

Dans ma calèche, c'est très-bien.

ARUNDEL, réfléchissant.

M. Macarty, ce riche manufacturier que j'ai vu ici tantôt...
si j'allais... je ne le connais pas, mais c'est égal.

AIR : Époux imprudent, fils rebelle ! (*Monsieur Guillaume.*)

Il est, dit-on, plein d'honneur, de franchise,
Jamais n'obligeant à demi ;
Que même ardeur nous électrise,
Et conjurons pour sauver un ami.
Puisque l'on voit, dès qu'il faut nous surprendre,
De l'accord parmi les méchants,
Dans leurs complots d'honnêtes gens
Au premier mot doivent s'entendre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MARIE, ROBIN.

ROBIN.

Allons, allons, v'là un combat qui me fait honneur ; il n'y a qu'une chose qui cloche : Mam'zelle, vous dites toujours monseigneur, milord Arthur ; et à moi, Robin tout court ; j'vous l'passe, parce que nous sommes seuls, mais en compagnie faudra vous observer.

MARIE.

Comment, Robin, il serait possible !... ce qu'on vient de me dire serait vrai, c'est toi qui es le seigneur ?

ROBIN.

Dame, quelle question ! est-ce que vous ne voyez pas l'habit brodé ?

MARIE.

Et lord Arthur ?

ROBIN.

N'est plus rien dans le château, mam'zelle; tout est à moi, sa fortune, ses honneurs, ses décorations...

MARIE.

Ses décorations !... comment, tu oserais porter ?...

ROBIN.

Eh bien ! ses blessures donc, ses blessures qu'il a reçues en Portugal, si ça ne me comptait pas, ça serait joli !

AIR : Va, d'une science inutile.

Tout c' qu'il a fait, d'puis qu'il est l' maître,
Doit me profiter, c'est mon bien.

MARIE.

Pour l' remplacer, il faudrait être
Doué d'un mérite égal au sien.

ROBIN.

Qu' vous avez donc la têt' rétive !
Esprit, mérite, *et cætera*...
C'est moi qu'en ai, puisque j'arrive;
Il n'en a plus, puisqu'il s'en va.

MARIE.

Ah, mon Dieu, mon Dieu ! je ne pourrai jamais m'habituer
à ne pas l'appeler monseigneur.

ROBIN.

Comment, mam'zelle...

MARIE.

J'en suis fâchée, Robin, mais je ne peux pas changer
mes affections du jour au lendemain, et oublier ainsi celui
qui fut notre bienfaiteur.

ROBIN, en colère.

Eh bien, v'là c' que j' n'entends pas, mam'zelle ! il n'y a
que moi de mattre ici ; il n'y a que moi d'aimable, de respect-
table, et si l'on me fait mettre en colère, je saurai bien vous

prouver aussi que je suis votre bienfaiteur... c'est que je chasserai tout le monde, moi.

MARIE.

Ah ! voilà milord ; oui, c'est lui... Robin, Robin, mais lève-toi donc, c'est milord.

ROBIN, se levant.

Là, je vous y prends encore... certainement je vas me lever, mais vous ne pouviez pas me dire : Monseigneur, lève-toi donc !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; ARTHUR, couvert de poussière.

MARIE, courant à lui.

Milord, vous voilà enfin de retour.

ARTHUR, d'un air plus gai.

Oui, ma chère enfant, oui, Marie, et grâce au ciel j'ai réussi dans tout ce que j'avais entrepris.

MARIE, avec intérêt.

Vous avez l'air bien fatigué!...

ARTHUR, gaiement.

C'est que je me suis donné une peine depuis trois heures!... pas une minute de repos, toujours à cheval, six lieues au grand galop, un temps superbe, des chemins magnifiques; c'était une promenade délicieuse; j'ai vu tout le monde. (Riant.) Aussi, je n'en puis plus; je suis harassé.

MARIE, approchant un fauteuil.

Asseyez-vous donc... vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

ARTHUR.

Ma foi, oui ! Le grand air et la course m'ont donné une faim de tous les diables.

MARIE.

Là!... et il n'y a peut-être rien de prêt?

ARTHUR.

Bah! un morceau de pain, une bouteille de porter; la première chose venue.

MARIE.

Je cours chercher ce qu'il vous faut.

(Elle sort.)

ARTHUR.

Bonne petite Marie! que je me félicite... (Il aperçoit Robin.)
Ah, ah! te voilà, Robin... Eh bien, mon garçon, comment te trouves-tu de ta seigneurie?... commences-tu à t'y faire?

ROBIN, le chapeau à la main et d'un air embarrassé.

Oh! monseigneur! vous êtes bien bon, ça me donne bien un peu de tracas, mais je ne m'en plains pas.

ARTHUR, s'asseyant.

Je viens de travailler pour toi.

ROBIN, toujours debout.

Oui, monseigneur, j' sais que vous avez eu la complaisance de vous battre.

(Marie rentre et pose sur la table un plateau avec du pain, du vin, etc.)

ARTHUR.

J'ai fait mieux que cela, j'ai vu les ouvriers de la manufacture du bon Macarty; ils sont rentrés dans le devoir, et les travaux vont reprendre avec une nouvelle activité... En passant à Falkirk, j'ai vu aussi le receveur des taxes, et j'ai obtenu pour les vassaux du comté une diminution que j'avais négligé de réclamer; enfin, j'ai fait en ton nom ce que j'aurais dû faire plus tôt pour moi-même et pour le bonheur de ces bons villageois; mais vaut mieux tard que jamais...

AIR du vaudeville de *L'Avaro et son Ami*.

Mon cher, grâce à cette journée,
On respecte déjà ton nom;

Mes soins dans une matinée
Ont tout changé dans le canton ;
On te bénit dans ce domaine.

ROBIN.

Soit, je me laisserai bénir,
Et ça m' fait d'autant plus plaisir,
Que ça n' m'a pas coûté grand' peine.

(Bas à Marie.)

Là, voyez-vous encore ce que je viens de faire ! les taxes diminuées.

MARIE, à Arthur.

Monseigneur, vous êtes servi.

ROBIN.

Attendez donc, que j'approche cette table !

ARTHUR, mangeant avec vivacité.

Bien, bien.

MARIE, le servant.

Je suis désolée de n'avoir trouvé que ça à l'office.

ARTHUR, mordant dans son pain.

Excellent ! un verre !

ROBIN, prenant une serviette et l'essuyant.

Voilà... et c'te bouteille qui n'est seulement pas débouchée.

(Il la débouche et verse à boire.)

ARTHUR.

Délicieux ! je n'ai jamais rien bu de meilleur.

(Il mange.)

ROBIN, le regardant avec envie.

Comme il mange !... est-il heureux d'avoir faim comme ça ! et moi, faut que j'attende encore deux heures pour mon appétit du dîner.

MARIE, regardant vers le côté gauche en allant à Arthur.

Ah ! monseigneur !

ROBIN, lui faisant des signes de s'adresser à lui.

Eh bien, eh bien, encore ! (A Arthur.) Dites-y donc, je vous prie, qu'elle s'adresse à moi, je suis le seigneur.

ARTHUR.

C'est trop juste, parlez à monsieur.

MARIE.

Eh ! mon Dieu ! voyez plutôt d'ici, c'est un constable et des gens de justice... Si c'était pour ce duel, si on venait arrêter monseigneur. .

ROBIN, se levant effrayé.

Eh ! arrêter monseigneur !... c'est que ça n'est plus ça du tout... Qu'est-ce que ça veut dire ?... un constable dans mon château !... (Fièrement.) Je m'en vas... (A part.) Je m'en vas me cacher.

(Il s'enfuit.)

MARIE, courant à Arthur.

Et moi, je ne vous quitte pas.

ARTHUR, regardant par le fond.

Je ne me trompe point, Macarty est au milieu d'eux, et il a l'air de leur donner des ordres.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; MACARTY.

MACARTY, à la cantonade.

Qu'on s'empare de toutes les issues ; je vous répète qu'il est ici. (Se frottant les mains.) Ah, milord ! je vous trouve à propos.

ARTHUR.

Marie, laisse-nous.

MARIE.

Mais, monseigneur...

ARTHUR.

Laisse-nous, te dis-je.

MACARTY, à part.

Ferme !... Portons-lui les derniers coups...

(Marie sort par la droite, en témoignant son inquiétude ; elle se montre de temps en temps pendant la scène suivante.)

SCÈNE VI.

ARTHUR, MACARTY.

ARTHUR.

Eh bien ! mon cher Macarty, qu'y a-t-il donc ?

MACARTY.

Pardon, milord, si je vous ai laissé brusquement... nos affaires sont en bon train.

ARTHUR.

Vous croyez?... Mais on vient de me parler du constable...

MACARTY.

Que cela ne vous inquiète pas ; c'est moi qui l'ai fait venir.

ARTHUR.

Vous ?...

MACARTY.

Pour cette lettre de change de trois cents guinées.

ARTHUR.

Ah !... votre débiteur est donc ?...

MACARTY.

Ici, je le suivais à la piste.

ARTHUR.

Il est au château ?

MACARTY.

Précisément.

ARTHUR.

Et vous allez le faire arrêter ?

MACARTY.

Sans difficulté... Je ne demande pas de grâce pour mes engagements ; mais, ventrebleu ! je veux qu'on soit de même, et sir Arundel va aller passer quelques mois à la Tour.

ARTHUR, troublé.

Arundel !... mon meilleur ami !... Quoi ! c'est lui !... En effet, il me parlait ce matin de quelques lettres de change... Mais je ne souffrirai pas... monsieur Macarty, je me rends sa caution.

MACARTY.

Vous, milord ; j'accepte.

ARTHUR.

Étourdi !... J'oublie que je n'ai plus rien, que je ne suis plus rien, que je ne puis disposer d'un schelling... Je n'ai plus de fortune, il est vrai, mais suis-je donc incapable d'en acquérir, de travailler?... monsieur Macarty, je ne vous demande que du temps, ou plutôt... Oh ! quelle idée !... Vous êtes à la tête de plusieurs manufactures ?...

MACARTY.

Oui.

ARTHUR.

Que donnez-vous à vos ouvriers ?

MACARTY.

C'est suivant : je paie bien les bons travailleurs, peu les médiocres, et je renvoie les paresseux.

ARTHUR.

Donnez-moi une place d'inspecteur, de chef d'atelier, de teneur de livres, ça m'est égal.

MACARTY.

Sérieusement ?

ARTHUR.

Pourquoi non ?

AIR de Julie.

Cher Arundel, en ce péril extrême,
 Le te servir mon cœur me fait la loi ;
 Pour ne devoir ton salut qu'à moi-même,
 Je serai fier du plus modeste emploi ;
 Oui, sans rougir, au travail je me livre,
 Je n'existais pas jusqu'ici ;
 Mais je vais sauver un ami,
 D'aujourd'hui je commence à vivre.

MACARTY.

Parbleu ! vous m'enchantez... J'ai justement une place de premier commis ; cent guinées par an, et le logement, ça vous convient-il ?

ARTHUR.

A merveille !

MACARTY.

Je ne vous en paierai que la moitié pendant six ans ; et votre ami sera quitte à la sixième année. Ah ça ! voyons ; un petit bout d'écrit, je ne connais que cela, moi.

ARTHUR.

Tout ce que vous voudrez. (Pendant que Macarty écrit à la hâte, Arthur se promène vivement en se frottant les mains.) Ce bon Arundel !... Jamais ce jour ne s'effacera de ma mémoire !... J'éprouve une joie, un bonheur que je ne me croyais plus capable de ressentir.

MACARTY, lui présentent deux papiers.

Tenez, je crois que cela suffit.

ARTHUR, prenant la plume.

Très-bien, très-bien !

MACARTY.

Ah çà ! vous n'avez aucun regret ?

ARTHUR.

Des regrets, quand vous me sauvez plus que la vie !... Je signe aveuglément.

(Ils prennent chacun un des doubles de l'écrit.)

MACARTY, lui prenant la main.

Bien, monsieur Arthur, je vous estime, je vous honore : voyez-vous, je respecte beaucoup les titres, les distinctions, (Mettant la main sur son cœur.) mais cela avant tout, ça ne vous abandonne jamais, et ça vaut mieux que le reste... Sans adieu ; dans une heure je me remets en route, nous partons ensemble, je vous installe à la fabrique, et, corbleu ! vous verrez qu'on peut vivre heureux dans tous les états, quand on est honnête et qu'on fait son devoir. Serviteur.

(Il sort, et Marie reparait et s'approche lentement d'Arthur.)

SCÈNE VII.

ARTHUR.

Il a ma foi raison, et je vais travailler maintenant avec une ardeur, un plaisir !... Cent guinées par an, cinquante pour Arundel, cinquante pour moi, c'est trop juste... Eh bien, je ne serai pas à plaindre... cinquante guinées ! je n'aurai pas de quoi faire le seigneur, mais enfin on peut être heureux. Macarty l'est bien, tout respire chez lui un air de bonheur... il est vrai qu'il a une femme, des enfants qui l'aiment, qui le chérissent, tandis que moi... Eh bien, je n'avais pas encore pensé à cela... autour de moi, personne !... (Il se retourne et voit Marie près de lui.) C'est toi, Marie ?

SCÈNE VIII.

ARTHUR, MARIE.

MARIE.

Il est donc vrai, vous nous quittez ?

ARTHUR.

Oui, Marie, et c'est moi qui serai le plus à plaindre ; car toi, tu resteras ici, tu t'établiras dans ce village.

MARIE, vivement.

Moi, jamais, milord ; ne vous l'ai-je pas dit ce matin ?

ARTHUR, le regardant avec intérêt.

En effet. (Après un silence.) Marie, je suis ton ami, ton meilleur ami... parle-moi franchement, n'aurais-tu pas de l'amour pour quelqu'un ?...

MARIE, hésitant.

Je crois que oui.

ARTHUR, ému, et douloureusement.

Comment, j'aurais deviné juste ?

AIR : Je t'aimerais. (BLANGINI.)

Premier couplet.

Quoi ! vous aimez sans espérance ?

MARIE.

Aucune.

ARTHUR.

Son rang peut-être empêche un nœud si doux ?

MARIE.

Non, grâce au ciel, sa naissance est commune.

ARTHUR.

Et croyez-vous qu'il ait de la fortune ?

MARIE.

Pas plus que vous. (*Bis.*)

Deuxième couplet.

ARTHUR.

Vous aime-t-il ?

MARIE.

Hélas ! il me délaisse ;
Jamais pourtant je n'aurai d'autre époux.

ARTHUR.

Quoi ! lui garder une telle tendresse !
Et croyez-vous au moins qu'il la connaisse ?

MARIE, avec expression.

Pas plus que vous. (*Bis.*)

ARTHUR, à part.

Quelle idée ! (*Changeant d'intention.*) Eh bien ! Marie, j'ai aussi un conseil à te demander : je t'avais parlé ce matin d'un mariage...

MARIE, vivement.

Oui, mais vous m'aviez dit aussi, je crois, que vous n'aimiez pas la personne.

ARTHUR, l'observant.

C'est vrai, Marie ; d'ailleurs un mariage de convenance, c'était bon lorsque j'avais de la fortune.

MARIE.

Sans doute, vous aviez l'habitude de vous passer de bonheur ; maintenant que vous n'avez plus rien, il faut songer à être heureux.

ARTHUR.

Oui ; mais ce bonheur, je ne pourrais le trouver qu'auprès d'une personne qui m'aimerait, et aujourd'hui que je suis privé de mes richesses...

MARIE.

J'entends bien, vous seriez obligé d'épouser quelqu'un qui vous aimât pour vous-même... Dame ! en cherchant bien... ça peut se trouver.

ARTHUR, lui prenant la main.

A la bonne heure ; mais, supposé que cette personne-là existât, ne serais-je pas moi-même bien peu généreux de lui avouer mon amour quand je n'ai plus rien à lui offrir ?

MARIE, avec tendresse.

Qu'importe ! offrez toujours.

ARTHUR, avec feu.

Marie, je te dois les plus doux instants que j'aie encore goûtés ; oui, je t'aime, je t'aimerai toujours, nous ne nous quitterons plus, tu seras ma femme, mon amié !... Marie, le veux-tu ?

MARIE, avec joie.

Si je le veux ! Ah ! que c'est heureux pourtant que vous ayez tout perdu !

DUO.

AIR : Au son des musettes. (Jeannot et Colin.)

Croyez qu'au village
On peut être heureux ;
On rit davantage,
On chante bien mieux,
La, la, la, la, la, la, la, la.
Gaiement à l'ouvrage
On part tous les deux ;
Mais le soir rassemble
Chacun au hameau,
Et l'on peut ensemble
Danser sous l'ormeau :
La, la, la, la, la, la, la, la.

ARTHUR, suivant ses mouvements.

Oui, ce que j'éprouve
Fait battre mon cœur,
Près de toi je trouve
Enfin le bonheur.
O moment prospère !
D'un époux reçoi

Cet anneau, ma chère,
Gage de ma foi.

(Il lui donne une bague.)

ARTHUR et MARIE.

Oui, jurons ensemble
De vivre au hameau,
Nous irons ensemble
Danser sous l'ormeau.

Oui, oui, oui, danser sous l'ormeau.

Tra, la, la, la, la, la, la.

(Ils dansent.)

La, la, la, la, la,

Ensemble.

ARTHUR.

Désormais Marie
Sera tout pour moi.
Veux toute ma vie
Danser avec toi.

MARIE.

A jamais Marie
Te donne sa foi.
Veux toute ma vie
Danser avec toi.

(Ils dansent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; ARUNDEL, MACARTY, ROBIN, LES PAYSANS.

(A la fin du duo, Arundel paraît à la porte à gauche, Robin à celle de droite, tous les villageois dans le fond.)

ARUNDEL, prenant la main à Arthur.

Allons, mon ami ; allons, il est sept heures passées... Je viens te chercher.

ARTHUR.

Sept heures!... Déjà. (Apercevant les villageois.) Eh! mon Dieu, que veut tout ce monde en habit de fête?

MARIE.

Je m'en doute bien; ils viennent remercier monseigneur de la diminution des taxes.

ROBIN.

Vite, mon fauteuil!

(Il s'assied. — Les villageois vont droit à Arthur qu'ils environnent, sans faire attention à Robin qui reste seul sur son fauteuil à l'autre bout du théâtre.)

LES PAYSANS.

AIR de *Joconde*.

C'est à vous (*Bis.*) que le village
Doit la paix (*Bis.*) et le bonheur.
Nous vous offrons notre hommage
Comme à notre bienfaiteur.

Vive, amis, vive notre bon seigneur!

ROBIN.

Eh bien! eh bien! mais ils se trompent; dites donc, dites donc, me v'là : ils ne voient donc pas la broderie?... Hum! Oh! les paysans!...

(Arthur, attendri, serre la main de ceux qui l'entourent.)

ARUNDEL, bas et tirant Arthur par son habit.

Allons, allons; si tu t'amuses à écouter les bénédictions de tout ce monde-là, nous n'en finirons pas, et il faut partir.

ARTHUR.

Partir, dis-tu? Non, mon ami, je ne pars plus.

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène. (*Les Amants sans amour.*)

L'honneur défend que je dispose
D'un bien qui ne m'appartient plus,
Mon cœur doit sa métamorphose
A tes bienfaits,

(Montrant Marie.)

A ses vertus. (*Bis.*)

Oui, désormais l'existence m'est chère,
Et je promets, jusqu'au dernier soupir,
De la consacrer tout entière
A ceux qui me l'ont fait chérir.

ARUNDEL.

Ah ! tu as changé d'avis...

ARTHUR, lui montrant l'écrit qu'il a signé.

Juge toi-même, mon ami, si je puis manquer à de pareils engagements.

ARUNDEL, lisant.

Comment ! c'est pour moi. (*Lui serrant la main.*) C'est bien, c'est très-bien, je reconnais le fils de mon ancien ami, le noble héritier du comte Derfort... Tu es digne de son nom et de sa fortune, et maintenant tu peux les reprendre ; je te les avais ôtés ce matin, je te les rends.

ARTHUR.

Que dis-tu ?

MARIE et ROBIN.

Comment, milord Arthur...

ARUNDEL.

N'a jamais cessé d'être votre seigneur... Mais, pour le guérir, il fallait bien enlever la première cause du mal.

(*Marie ôte l'anneau de son doigt et le présente à Arthur en détournant la tête.*)

ARTHUR.

Ah ! Marie, peux-tu penser que je le reprendrai ?

MARIE.

Vous êtes riche, maintenant...

ARTHUR.

Oui, Marie, je suis riche, mais j'abandonnerais ma fortune plutôt que de renoncer à la seule femme que je puisse aimer ; viens partager le sort de ton époux, et m'aider à faire le bonheur de tout ce qui m'entoure.

MACARTY, en riant.

Avec tout cela, j'y perds un excellent commis.

ROBIN, en soupirant.

Et moi ?

ARUNDEL.

Toi ! de mon autorité privée je t'avais fait seigneur ; et maintenant je te fais garde-chasse.

ROBIN.

C'est bon, je pourrai tuer des lapins.

ARUNDEL, à Marie et à Robin.

Eh bien, quand je vous disais que je le guérirais ! Il est vrai, charmante Marie, que sans vous en douter vous m'avez bien secondé. (A Arthur.) Mon cher Arthur, je ne crains plus que pareille fantaisie te reprenne ; mais si tu rencontrais jamais de ces pauvres cerveaux, administre-leur mon remède, montre-leur que jusqu'au dernier moment on peut être utile à ses semblables, à ses amis, et ils renonceront bien vite à leur projet insensé.

VAUDEVILLE.

AIR des Rendez-vous bourgeois.

ARTHUR.

Gaîté, douce folie,
Amour,
Femme jolie,
C'est par vous que la vie
S'embellit tour à tour.

TOUS.

Gaîté, douce folie, etc.

MARIE, au public.

AIR : Enfin, qu'elle n'ait rien de vous. (*La Somnambule.*)

Atteint d'une sombre manie,
Il voulait finir ses destins ;
Mais l'amour, mais l'amitié chérie,
Pour le sauver furent ses médecins.

Arthur, guéri de sa faiblesse,
En ce moment ne connaît plus l'ennui.
Ah ! puissiez-vous, en sortant de la pièce,
Vous porter *(Bis.)* aussi bien que lui. *(Ter.)*

TOUS.

Gaité, douce folie,
Amour,
Femme jolie,
C'est par vous que la vie
S'embellit tour à tour. *(Bis.)*



L'OURS ET LE PACHA

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. X. B. SAINTINE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS — 10 Février 1870.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

SCHAHABAHAM, pacha, souverain absolu et crédule.	MM. BRUNET.
MARÉCOT, son conseiller, premier ministre et imbécile	ODRY.
TRISTAPATTE, époux de Roxelane, hon- nête homme et bête	VERNET.
LAGINGEOLE, son associé, commerçant étranger... aux principes	LEPEINTRE.
ALI, premier eunuque	GEORGE.
LE GRAND ESTAFIER	—
ROXELANE, sultane favorite	Mmes VAUTRIN.
ZÉTULBÉ, sa suivante	PIQUOT.

PLUSIEURS SULTANES. — ESCLAVES. — DERVICHES. —
MUSICIENS.

Dans la demeure du Pacha.



L'OURS ET LE PACHA

Une espèce de cour du sérail. — Une grille au fond. A droite, au-dessus d'une porte, est écrit : *Appartement des femmes*. A gauche une voilière dont le treillage est doré, et sur laquelle est écrit : *Petite ménagerie*. A la suite de la ménagerie un mur qui ferme le théâtre, et près duquel est un arbre. A droite, sur le premier plan, le trône du pacha.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROXELANE, ZÉTULBÉ, et PLUSIEURS AUTRES SULTANES
dans l'attitude de la douleur.

ZÉTULBÉ, à Roxelane.

Comment ! on n'a point de ses nouvelles ?

ROXELANE.

Le dernier bulletin annonçait du mieux ; mais le médecin du sérail vient d'arriver, et nous sommes toutes dans une anxiété...

ZÉTULBÉ.

Ce n'est pas rassurant.

ROXELANE.

Savez-vous que cette perte-là serait affreuse !

ZÉTULBÉ.

Oui, pour le pacha, qui ne peut se passer de son favori.

ROXELANE.

Et pour nous surtout, car enfin cet ours était assez bonne personne ; il ne méritait peut-être pas la place importante qu'il occupait, mais on ne peut pas dire qu'il ait abusé de sa faveur, et on ne peut pas lui reprocher une seule injustice, ou un acte arbitraire.

ZÉTULBÉ.

C'est bien vrai.

ROXELANE.

Et puisqu'il faut absolument que le sultan ait un favori, sait-on qui lui succédera ?

ZÉTULBÉ.

Mais cette perte devrait vous effrayer moins que toute autre, madame ; on sait quel rang vous tenez dans le cœur du pacha, et il se pourrait...

ROXELANE.

Qu'oses-tu dire ! Ne sais-tu pas que je ne suis plus à moi ? et que le souvenir de mon époux... Ce pauvre Tristapatte !

ZÉTULBÉ, apercevant Marécot.

Ah, mon Dieu ! que nous veut Marécot, et d'où lui vient cet air consterné ?

SCÈNE II.

LES MÊMES ; MARÉCOT.

MARÉCOT, arrivant tout effrayé.

Mesdames, c'en est fait !...

ROXELANE.

Comment ! il n'est plus ?

MARÉCOT.

Vous l'avez dit; l'ours a vécu... Il n'a pas même voulu attendre la visite du médecin.

ROXELANE.

On a beau dire, cet ours-là n'était pas sans intelligence.

MARÉCOT, d'un air détaché.

Oui, c'est une grande perte pour la ménagerie ! car, à la cour, on peut s'en passer.

ROXELANE, surprise.

Comment, Marécot, vous qui l'aimiez tant !

MARÉCOT.

Je l'aimais, je l'aimais comme tout le monde, quand le pacha était là. Je ne l'aurais pas dit de son vivant ; mais c'était bien le plus vilain animal ! et des caprices, beaucoup de caprices. Moi qui étais attaché à sa personne, j'ai été à même de l'apprécier ; et, Dieu merci, j'en dirais long, si ce n'était le respect qu'on doit aux gens qui ne sont plus en place.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Il joignait l'air d'un intrigant
A l'astuce d'un diplomate,
Et, quoiqu'il fit le chien couchant,
Donnait souvent des coups de patte.
Taciturne, il grognait toujours,
Et, dans sa fierté monotone,
Sous prétexte qu'il était ours,
Monsieur ne parlait à personne. (*Bis.*)

ROXELANE.

Ce qui n'empêche pas que voilà tout le sérail en deuil.

MARÉCOT.

Le moyen de faire autrement ! pour peu que le seigneur Schahabaham se désole, il faudra bien faire comme lui, et ce n'est pas gai ; mais dans notre état, le maître avant tout.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Dès qu'il va mal, ma santé se dérange ;
 Dès qu'il est gai, moi je ris aux éclats ;
 S'il n'a pas faim, je ne bois ni ne mange ;
 S'il a sommeil, je ronfle avec fracas. (*Bis.*)
 Mais l'ours est mort, jugez donc quelles scènes
 Dans ce sérail nous allons essayer !
 Je sens déjà mes deux yeux se mouiller,
 Car vous savez que dans toutes ses peines
 C'est toujours moi qui pleure le premier.

Le plus terrible, c'est que le seigneur Schahabaham ignore la mort de son favori, et je me confie, mesdames, à votre discrétion.

ROXELANE.

Il faudra pourtant bien la lui annoncer.

MARÉCOT.

Oui ; mais s'il est une fois de mauvaise humeur, c'en est fait de nous tous : le danger commun doit nous réunir.

ROXELANE.

Comment le distraire et l'empêcher d'y penser ?

SCÈNE III.

LES MÊMES ; ALI.

ALI.

Seigneur Marécot, deux marchands européens viennent de se présenter à la porte du sérail ; ils prétendent que vous leur avez accordé audience pour ce matin.

MARÉCOT.

Eh ! justement, ils ne pouvaient arriver plus à propos ; ce sont des commerçants ambulants, qui vendent, brocquent et achètent des raretés et des curiosités. J'ai à leur

vendre une fourrure superbe. (A Ali.) Faites entrer ces négociants estimables, et priez-les d'attendre.

(Ali sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté Ali.

MARÉCOT.

AIR : Sortez à l'instant, sortez. (*Le Château de mon oncle.*)

Oui, mesdames, cherchons bien,
Nous trouverons un moyen

Qui plaira,
Convindra

A notre excellent pacha.

Il s'agit de le duper,

Il s'agit de l'attraper;

Vous voyez, entre nous,

Que je compte un peu sur vous.

(A Roxelane.)

Mais soyez discrète,

Je vous le répète;

Taisons-nous aujourd'hui

Sur la mort du favori;

Si sa déconvenue

Des grands était sue,

Que de gens qui déjà

D'mand'raient sa place au pacha!

TOUTES.

Oui, mesdames, cherchons bien, etc.

(Marécot et les sultanes sortent.)

SCÈNE V.

LAGINGEOLE, TRISTAPATTE.

LAGINGEOLE.

Eh bien ! entre donc, Tristapatte ; il n'y a rien à craindre. Nous sommes près de l'appartement des femmes ; as-tu peur qu'elles te mangent ?

TRISTAPATTE.

Non ; mais je ne puis entrer dans un endroit où il y a des femmes sans penser à la mienne. Je l'aimais tant !...

LAGINGEOLE.

Il est vrai que nous l'aimions bien.

TRISTAPATTE.

Aussi, c'est ta faute.

LAGINGEOLE.

Comment, ma faute ?

TRISTAPATTE.

Sans doute. Sans toi je n'aurais pas été jaloux ; si je n'avais pas été jaloux, je ne l'aurais pas fait partir en avant ; si je ne l'avais pas fait partir en avant... les maudits corsaires !... enfin nous serions encore ensemble.

LAGINGEOLE.

C'est vrai ; mais aussi, où diable vas-tu t'aviser d'être jaloux de ton meilleur ami ?... Il n'y a pas que moi de bel homme dans le monde... La perte de ta femme me fait pour le moins autant de peine qu'à toi.

TRISTAPATTE.

Oh ! non.

LAGINGEOLE.

Oh ! si.

TRISTAPATTE.

Je sais bien comme j'aimais ma femme !

LAGINGEOLE.

Je sais bien comme je l'aimais aussil... Mais ne songeons maintenant qu'à notre fortune.

TRISTAPATTE.

Oui, elle est en bon train, notre fortune !

AIR : Vive une femme de tête ! (Le Major Palmer.)

D'un coup d' commèrc' tu me tentes,
Tous deux nous entreprenons
D' réunir des bêl's savantes,
Et nous nous associons.
De peur de la concurrence,
Nous abandonnons Paris,
Et pour doubler not' finance
Nous am'nons dans ce pays
L'ours savant et plein d'adresse,
L' chat savant qui miaule en ut,
Bref, des savants d' toute espèce,
C'était pis qu'un institut ;
Mais des gens de c't' importance
Mangeaient tous soir et matin ;
Ne pouvant viv' de science,
En route ils sont morts de faim.
Lors avec eux j' m'en accuse,
J'ai calmé mon appétit,
Et j'ai la science infuse
Sans en avoir plus d'esprit.
Pour dernier coup, à notre âne
Nous v'nons de fermer les yeux,
Et de tout' la caravane
Il ne reste que nous deux.

LAGINGEOLE.

Et ne nous reste-t-il pas nos talents, notre industrie ?
Avec de l'esprit, et j'en ai, de l'effronterie, et tu en as, on se tire de tout.

TRISTAPATTE.

Voilà que je suis un effronté maintenant !

LAGINGEOLE.

Enfin, n'est-ce pas toujours toi qui te mets en avant ?

TRISTAPATTE.

C'est-à-dire que tu me mets toujours en avant, et je commence à en avoir assez. S'il y a quelque danger à courir, quelques coups de bâton à recevoir, c'est toujours pour moi. Voilà mes profits ! nous devrions au moins partager.

LAGINGEOLE.

Tout peut se réparer. Si nous pouvions faire ici quelque bonne opération de commerce !

TRISTAPATTE.

Mais je te répète que nous n'avons plus rien.

LAGINGEOLE.

Justement, c'est comme cela qu'on commence. Si nous avions seulement avec nous cette petite baleine qu'on a pêchée dernièrement, dans le *Journal de Paris*, sur les côtes du Holstein... C'était là un joli cadeau à faire au pacha, si nous l'avions !

TRISTAPATTE.

Oui, mais ne l'avant pas...

LAGINGEOLE, cherchant à deviner ce qu'a dit Tristapatte.

Comment dis-tu ?

TRISTAPATTE.

Je dis : ne l'avant pas...

LAGINGEOLE.

Si tu vas parler comme ça devant le pacha, on aura une belle opinion de nous ! Mais silence ! on vient. Dis toujours comme moi, et tenons-nous prêts à profiter des bonnes occasions.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; MARÉCOT.

MARÉCOT, à part, sans voir les deux amis.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour assoupir la fatale nouvelle, et, grâce au prophète, le pacha ne se doute encore de rien. Je l'ai laissé occupé à regarder des petits poissons rouges qui se remuent dans un bocal, et en voilà au moins pour une bonne heure. (Apercevant les deux marchands.) Ah! ce sont ces marchands européens...

TRISTAPATTE, à part, à Lagingeole.

Oui, marchands... sans marchandises.

LAGINGEOLE, bas, à Tristapatte.

Veux-tu te taire! (Haut.) Il est vrai de dire que nous possédons un assortiment complet d'animaux curieux, de bêtes savantes, d'animaux les plus rares.

MARÉCOT.

Cela se rencontre à merveille... nous qui voulons donner au pacha une petite fête, un divertissement!

LAGINGEOLE.

Une fête? j'ai ce qu'il vous faut. (Montrant Tristapatte.) J'ai l'honneur de vous présenter mon camarade qui danse fort bien sur la corde.

TRISTAPATTE, bas, à Lagingeole.

Mais tais-toi donc! ce n'est pas vrai.

LAGINGEOLE, de même.

Eh! mon ami, avec un balancier tu t'en tireras tout comme un autre.

MARÉCOT.

Ce n'est pas cela que j'entends; je veux dire quelque rareté en fait d'animaux. (Lagingeole frappe sur l'épaule de Trista-

patte et a l'air de le présenter à Marécot.) Eh bien! c'est bon. Il faut vous dire que le pacha aime beaucoup les bêtes savantes, et nous avons ici un ours blanc qui faisait ses délices.

TRISTAPATTE, à part.

Un ours! nous qui en possédions un si beau!

LAGINGEOLE, vivement, après avoir rêvé.

Un ours, dites-vous? J'ai justement ce qu'il vous faut.

TRISTAPATTE, bas, à Lagingeole.

Mais tu sais bien qu'il est mort.

MARÉCOT.

Comment! il serait possible! Vous auriez notre pareil?

LAGINGEOLE.

Oh! exactement semblable, excepté, par exemple, qu'il est noir; mais en fait de talents, la couleur n'y fait rien, et je vous livre celui-là pour le premier ours du monde. Il a fait l'admiration de toutes les cours et ménageries de l'Europe. En ce moment il arrive directement de Paris, où il avait été appelé par souscription pour remplacer l'ours Martin qui était indisposé; mais l'indisposition n'a pas eu de suites. Cet ours, dans le séjour qu'il a fait à Paris, a pris les belles manières et les gentilleses des habitants de cette grande ville. Il boit, il mange, pense et raisonne comme vous et moi pourrions faire.

MARÉCOT.

C'est admirable!

LAGINGEOLE.

Il joue, il danse comme une personne naturelle de l'Opéra. Je n'ai pas encore pu lui apprendre à chanter: cela viendra; mais en revanche il pince de la harpe divinement, et il a manqué de figurer dans une représentation à bénéfice pour le doyen des ours.

MARÉCOT, enthousiasmé.

Ah! mon ami, mon cher ami, nous sommes sauvés! Je prédis à vous et à votre ours le sort le plus brillant. Par

exemple, si celui-là ne devient pas le favori du pacha !... Mais ce n'est pas tout : le pacha aime aussi les poissons ; il nous faudrait donc un poisson extraordinaire.

TRISTAPATTE.

Je vous comprends bien : vous ne voulez pas un roquet de poisson, un goujon par exemple.

LAGINGEOLE.

J'y suis, monsieur voudrait un beau poisson, un poisson comme on n'en voit pas beaucoup.

MARÉCOT.

Un poisson comme on n'en voit guère.

LAGINGEOLE, froidement.

J'ai votre affaire : prenez mon ours.

MARÉCOT.

Je pourrais fort bien m'arranger de votre ours ; mais...

TRISTAPATTE, à Lagingeole.

Tu n'entends donc pas ce que te dit monsieur ?

LAGINGEOLE.

Comment ?

TRISTAPATTE.

Tu dis à monsieur : Prenez mon ours.

LAGINGEOLE.

Eh bien ?

MARÉCOT.

Eh bien ?

TRISTAPATTE.

Eh bien ? qu'est-ce que monsieur t'a demandé ?

MARÉCOT.

Qu'est-ce que j'ai dit à monsieur ?

LAGINGEOLE.

Qu'est-ce que j'ai répondu ? Prenez mon ours.

TRISTAPATTE.

Prenez mon ours... Il ne sortira pas de là.

MARÉCOT.

Votre ours fera donc le poisson?

LAGINGEOLE.

C'est son état; c'est un ours marin.

MARÉCOT, stupéfait.

Un ours marin! Ah! le pacha en perdra la tête. Mon ami, notre fortune est faite, la vôtre et la mienne.

LAGINGEOLE, bas, à Tristapatte.

Entends-tu? notre fortune! (Haut.) Et dites-moi, seigneur Marécot, votre pacha est-il bon homme?

MARÉCOT.

Il est d'une douceur et d'un laisser-aller qui vous étonneront.

AIR : Un jour il est agriculteur. (*Monsieur Guillaume.*)

Il a bon ton, il a bon air;
 Pourtant, malgré sa bonhomie,
 De son cousin le dey d'Alger
 Il a quelquefois la manie :
 Tout à coup lui prend un accès,
 Pour un rien il s'emporte, il gronde,
 Il vous tue!... et l'instant d'après
 C'est le meilleur homme du monde.

LAGINGEOLE.

Je conçois ça, c'est la maladie du pays.

MARÉCOT.

Mais surtout, il n'aime pas attendre... Ainsi, hâtez-vous d'amener votre ours. Schahabaham donne aujourd'hui même une fête à la sultane favorite, qui justement est Française; et puis vous et votre ours l'êtes aussi, ça lui fera plaisir. On aime à voir ses compatriotes... J'ai encore un autre marché à vous proposer, mais nous en parlerons dans un autre

moment. Le pacha ne peut tarder à paraître; hâtez-vous de quitter ces lieux.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

TRISTAPATTE, LAGINGEOLE.

TRISTAPATTE.

Ah çà ! mon ami Lagingeole, dis-moi si par hasard tu n'as pas perdu la tête, d'aller promettre au pacha un ours qui joue et qui danse ; et où veux-tu que nous trouvions une bête comme celle-là ?

LAGINGEOLE.

Comment, tu ne devines pas qu'est-ce qui est la bête ?

TRISTAPATTE.

Ma foi, non.

LAGINGEOLE.

Eh bien ! mon ami, c'est toi.

TRISTAPATTE.

Comment, je suis la bête ?

LAGINGEOLE.

Eh ! oui, c'est toi qui es la bête ; car il ne comprend rien... Ne te rappelles-tu pas que nous avions un ours ?

TRISTAPATTE.

Oui, mais il est mort, et il ne nous reste plus que sa peau.

LAGINGEOLE.

Eh bien ! je te mets dedans.

TRISTAPATTE.

Tu me mets dedans, je comprends bien ça ; voilà positivement ce que je ne veux pas. Tu n'en fais jamais d'autres !

LAGINGEOLE.

Songe donc que tu es justement de sa taille, que tu dan-

ses, que tu pincas de la harpe. Que diable! je t'avais en vue, et le rôle est dessiné pour toi.

TRISTAPATTE.

C'est possible; mais un autre le jouera.

LAGINGEOLE.

Songe d'ailleurs...

TRISTAPATTE.

Tu as beau dire, je ne serai pas ours; je ne veux pas être ours. Diable! ça sent trop le bâton.

LAGINGEOLE.

Pense donc à notre fortune!

TRISTAPATTE, se fâchant.

Je me moque bien de la fortune, moi; je méprise la fortune. Je suis philosophe, et je ne veux pas être ours.

LAGINGEOLE.

Oh! mon ami, l'un n'empêche pas l'autre. (On entend préluder sur un instrument.) Silence! on chante.

(Tous deux écoutent.)

ROXELANE, en dehors.

AIR de Montano et Stéphanie.

Amour!

Amour!

Que ton doux pouvoir nous enflamme!

Amour! (Bis.)

Pour nous descend dans ce séjour.

TRISTAPATTE, ému.

Quel trouble dans mon âme!

Je connais ces accents:

Oui... c'est ma femme!

C'est elle que j'entends.

LAGINGEOLE, entendant le chœur.

Accompagnée de plusieurs autres.

CHOEUR.

Amour, etc.

TRISTAPATTE, transporté de joie.

mon ami, c'est bien elle, c'est ma femme!

LAGINGEOLE.

Quel bonheur! embrassons-nous!

TRISTAPATTE.

Mais elle semble qu'elle parlait d'amour.

LAGINGEOLE.

C'est qu'elle pensait à nous.

TRISTAPATTE.

Ah! si tu

LAGINGEOLE.

ous.

TRISTAPATTE.

... Je ne sais pas quand il s'agit de ma femme, pour-
qu'il te mets toujours à moitié.

LAGINGEOLE.

parle comme ton ami, ton ami; et je me félicite de
qu'elle nous est rendue.

TRISTAPATTE, ayant l'air de se parler à lui-même.

... mais encore. Comment pourrions-nous pénétrer auprès
d'elle?

LAGINGEOLE, ayant réfléchi, frappe sur l'épaule de Tristapatte qui lui
tourne le dos.

Ah, mon ami!

TRISTAPATTE, effrayé, jette un cri.

Ah! qu'est-ce que c'est donc?

LAGINGEOLE.

Une idée sublime, admirable!

TRISTAPATTE, se remettant.

Cet être-là me fait des peurs à mourir. Eh bien! quelle
idée?

LAGINGEOLE.

Mets-toi en ours.

TRISTAPATTE.

Encore ! tu vas recommencer ta scène ?

LAGINGEOLE.

C'est le seul moyen de te rapprocher de ta femme sans danger, et de t'en faire reconnaître.

TRISTAPATTE.

Comment ! tu veux qu'elle me reconnaisse quand je serai en ours ?

LAGINGEOLE.

Sois donc tranquille !... Je me charge de causer avec elle et de la prévenir en particulier.

TRISTAPATTE.

Tu lui diras donc : Il y a quelque chose là-dessous ?

LAGINGEOLE.

Sans doute. Tu ne peux pas tout faire ; je suis trop juste pour l'exiger. (On entend une brillante musique un peu dans le lointain.) Mais j'entends le bruit des fanfares ; partons, et revenons au plus vite.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

SCHAHABAHAM, MARÉCOT, ROXELANE, ZÉTULBÉ ;
SUITE D'ESCLAVES, DE MUSICIENS et DE FEMMES.

CHOEUR.

AIR de *Joconde*.

Quelle fête

Ici s'apprête !

Mes amis, crions tous, crions : Allah !

Chantons notre auguste maître ;

Dans ces lieux il va paraître...
Gloire, honneur, honneur à notre pacha !
A ce pacha si juste et si bon.

SCHAHABAHAM.

C'est bon. (6 fois.)

CHOEUR.

Quelle fête, etc.

(Schahabaham va s'asseoir sur le trône, Roxelane se place près de lui;
un esclave apporte une pipe à la turque.)

SCHAHABAHAM.

Ainsi, donc, il est censé que nous sommes ici pour nous
amuser ; en conséquence, je déclare que le premier qui ne
s'amusera pas sera empalé tout de suite.

(Danse et ballet des esclaves.)

MARÉCOT, s'inclinant à l'orientale.

Premier rayon de la lumière éternelle, je viens t'offrir
mon hommage et me précipiter à tes sacrés genoux pour
baiser la poussière de tes souliers, c'est-à-dire de tes bottes.

SCHAHABAHAM, lui présentant un pied.

Baise, mon ami, baise...

MARÉCOT.

L'autre, s'il vous plait.

SCHAHABAHAM, lui donnant son autre pied à baiser.

Mais sois gai, c'est l'ordre du jour. Ne m'as-tu pas pro-
mis que nous aurions une bête curieuse ?

MARÉCOT.

Oui, seigneur, un ours marin. (Allant au-devant de Legin-
geole.) Voici son conducteur que j'ai l'honneur de présenter
à Votre Grandeur. Il parle...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LAGINGEOLE.

SCHAHABAHAM.

J'aime beaucoup les ours, moi ; ainsi, soyez le bienvenu, mon garçon.

ROXELANE, à part.

Dieux ! me trompé-je ? c'est Lagingeole, une connaissance de mon époux, l'intime de la maison.

MARÉCOT, à Lagingeole.

Vous pouvez commencer, brave homme.

LAGINGEOLE.

L'ours incomparable amené des forêts du nord dans Paris, et de Paris dans ces augustes lieux, pour les plaisirs du grand, du puissant, du vertueux, du...

(Il cherche à se rappeler le nom.)

MARÉCOT.

Allons, allons ; peut-on oublier un si beau nom ? Schahabaham.

LAGINGEOLE.

Du généreux Schahabaham...

SCHAHABAHAM, à part.

Il est très-honnête.

LAGINGEOLE.

Va paraître à ses yeux.

ROXELANE, à part.

Qu'est devenu Tristapatte ?

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit point ici, messieurs et mesdames, comme tant d'autres pourraient vous le faire voir, d'une chèvre qui

danse sur la corde, ou d'un chien savant qui joue aux dominos ou fait des comptes d'arithmétique...

SCHAHABAHAM.

Comment ! des chiens mathématiciens ! Est-ce qu'il y en a ?

LAGINGEOLE.

J'en attends, et j'aurai l'honneur de vous les offrir. Je vais commencer par vous distribuer le programme des exercices.

SCHAHABAHAM.

A la bonne heure ! car je n'entends jamais rien à un concert quand je n'ai pas le programme.

LAGINGEOLE, après en avoir distribué, en donne un à Roxelane, et lui dit tout bas :

Lisez.

ROXELANE, de même.

Que vois-je ? (A part. — Lisant.) « L'ours est votre époux. »
Dissimulons.

SCÈNE X.

LES MÊMES; TRISTAPATTE, en ours, conduit par un esclave.

CHŒUR.

AIR : Dis-moi, cher Jeannot. (*Jeannot et Collin.*)

J'admire, vraiment,
Ce spectacle étrange ;
J'admire, vraiment,
Cet ours étonnant.

ROXELANE, à part.

Grands dieux ! quoi ! c'est lui
Comme ça le change !
Qui croirait qu'ici
Je vois mon mari ?

CHOEUR.

J'admire, vraiment, etc.

(Pendant ce temps, l'ours danse avec un bâton.)

LAGINGEOLE.

Si Sa Grandeur daigne lui commander, il obéira.

SCHAHABAHAM.

Animal surprenant, dites-moi... (A part.) Ma foi, je ne sais quoi lui dire moi-même. (Haut.) Dites-moi, animal surprenant, surprenant animal... (A l'ours qui s'approche trop près de lui.) Éloignez-vous donc, vous pourriez me dévorer, mon cher. (A Lagingeole.) Je suis curieux de l'entendre griffer sur la harpe un morceau de sa composition, comme on me l'a promis.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous allez être satisfait.

SCHAHABAHAM.

La musique est-elle vraiment de sa composition ?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur, lisez le programme.

SCHAHABAHAM.

On l'aura sans doute un peu retouchée. Enfin, nous allons en juger.

LAGINGEOLE.

Mesdames et messieurs, la plus grande attention ! l'ours va commencer. (Un esclave apporte une harpe ; l'ours griffe l'air : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière, etc.*) Admirez cet air prisé par tous les amateurs.

SCHAHABAHAM.

On a beau dire, il n'y a que les Européens pour ces choses-là ; un ours turc n'en ferait jamais autant. Dites-moi, l'homme, comment vous y êtes-vous pris pour instruire cet animal d'une manière aussi surprenante ? Si vous me répondez juste, je vous nomme gouverneur de mes enfants.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous prenez un ours ; il faut pour cela qu'il soit jeune ; cependant il serait vieux, que ce serait absolument la même chose. Vous l'élevez comme il faut ; je dis comme il faut : car là-dessus chacun a sa manière, et je n'en puis fixer aucune particulièrement. Vous lui donnez de l'éducation, et il se trouve instruit s'il profite de vos leçons.

SCHAHABAHAM.

Parbleu ! vous m'étonnez autant que votre ours. Mais comment diable avez-vous pu le rendre musicien ?

LAGINGEOLE.

Seigneur, je lui ai appris la musique.

SCHAHABAHAM.

Cet homme-là s'exprime avec une clarté, une facilité, qui me surprennent ! Votre ours danse-t-il, mon ami ?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur. Allons, Rustaut, allez inviter deux de ces dames.

(L'ours va vers Roxelane.)

SCHAHABAHAM.

Il invite Roxelane, c'est admirable !

LAGINGEOLE.

Ne craignez rien, mesdames, c'est un mouton.

(L'ours danse une allemande avec Roxelane et Zétulbé ; au moment du baiser, il se détourne et presse Roxelane dans ses bras.)

ROXELANE, bas.

Quelle imprudence !

SCHAHABAHAM, descendant du trône.

Assez ! assez ! Que tout le monde se retire ; tout le monde, excepté vous, l'homme aux bêtes. Qu'on promène cet ours dans les jardins du palais, allez.

ROKELANE.

Ciel ! protège mon époux et mon innocence !

CHŒUR.

AIR de Joconde.

Quelle fête

Ici s'apprête ! etc.

(Tout le monde sort ; l'ours s'échappe des mains de l'esclave qui le conduit, et court après Marécot qui se sauve à toutes jambes.)

SCÈNE XI.

SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE.

LAGINGEOLE, à part, et regardant Schahabaham.

Que signifie cela ? se douterait-il...

SCHAHABAHAM, mystérieusement.

Ils n'y sont plus. Je voulais vous prévenir d'une chose : c'est qu'il m'est venu une idée.

LAGINGEOLE.

Vrai ?

SCHAHABAHAM.

J'ai d'autres ours dans ma ménagerie : car je ne vous cache pas que je les affectionne singulièrement ; j'en ai un surtout, mon ours de la mer Glaciale, que j'ai fait élever d'une façon toute particulière. D'abord il y a en lui d'excellents principes : il aime beaucoup les jésuites.

LAGINGEOLE.

Vraiment ?

SCHAHABAHAM.

Il a mangé les deux derniers que je lui avais donnés pour gouverneurs.

LAGINGEOLE.

Pauvre bête !

SCHAHABAHAM.

J'ai même peur que ça ne lui fasse mal, parce qu'il paraît que c'est difficile à passer.

LAGINGEOLE.

C'est ce que tout le monde dit.

SCHAHABAHAM.

Alors, pour aider à la chose, je voudrais aujourd'hui faire danser mon ours avec le vôtre. Voilà mon idée : je me disais tout à l'heure que deux ours qui danseraient l'allemande, ce serait bien plus gracieux et bien plus singulier, parce que des femmes, ça dépare. Est-ce que vous ne pourriez pas donner à mes ours quelques leçons de danse ?

LAGINGEOLE, à part.

Ah, diable !

SCHAHABAHAM.

Mais moi je suis pressé de m'amuser, et si vous voulez commencer sur-le-champ, on va vous enfermer avec eux, rien qu'une petite demi-heure, cela suffira toujours pour les premières positions.

LAGINGEOLE, de même.

Ah, mon Dieu !

SCHAHABAHAM.

Mais il faut vous dépêcher, parce que, voyez-vous, je suis naturellement la douceur même, mais quand mes gens me fâchent ou m'impatientent...

LAGINGEOLE.

Eh bien ! quel parti prenez-vous ?

SCHAHABAHAM.

Dame ! je leur fais tout bonnement couper la tête.

LAGINGEOLE.

C'est un moyen ; mais...

SCHAHABAHAM.

Moi je trouve que cela tranche les difficultés.

LAGINGEOLE.

D'accord ; mais s'il m'était permis là-dessus de vous présenter mon système d'économie politique...

SCHAHABAHAM.

Comment donc ! présentez-le, je vous en prie.

LAGINGEOLE.

Vous savez sans doute ce que c'est que l'économie politique ?

SCHAHABAHAM.

Allez toujours, allez toujours.

LAGINGEOLE.

Tenez, c'est moi qui serai l'exemple d'économie politique ; croyez-vous que mes animaux ne soient pas aussi difficiles à conduire ? mais si je leur faisais couper la tête, où diable serait l'économie, je vous le demande ?

SCHAHABAHAM.

C'est vrai. Cet homme-là est étonnant.

LAGINGEOLE.

Je me contente de leur faire administrer la bastonnade, une forte bastonnade, encore pas à tous, car il faut aller proportionnellement, et vous sentez que si je la faisais donner à mes serins savants... mais je respecte en eux leur âge et leur faiblesse, et je ne leur donnerais pas même une croquignole.

SCHAHABAHAM.

Comment ! une croquignole ?

LAGINGEOLE.

Oui, une croquignole.

(Il fait un geste du doigt.)

SCHAHABAHAM.

Ah ! vous voulez dire une pichenette ?

LAGINGEOLE.

Non, croquignole est le mot.

SCHAHABAHAM.

Pichenette est plus usité.

LAGINGEOLE.

Tenez, voilà ce qui a tout brouillé en politique ; on a cessé de s'entendre sur les mots, et alors...

SCHAHABAHAM.

On dit pichenette.

LAGINGEOLE.

On doit dire croquignole.

SCHAHABAHAM, apercevant Marécot.

Voici justement mon conseiller intime qui s'avance vers nous ; nous allons le prendre pour juge.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; MARÉCOT.

MARÉCOT, d'un air effaré.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Il ne s'agit pas de cela.

MARÉCOT.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tais-toi, tais-toi, te dis-je, et répons. (Il lui donne une pichenette sur le nez.) Comment appelle-t-on ça ?

MARÉCOT.

Ça ?

LAGINGEOLE.

Ne l'influencez pas. (Il lui donne une croquignole de l'autre côté.)
Oui, ça ?

MARÉCOT, à Schahabaham.

Aie ! Eh bien ! il ne se gêne pas.

SCHAHABAHAM.

Je lui en ai donné la permission.

MARÉCOT.

Eh bien ! cela s'appelle une chiquenaude.

LAGINGEOLE.

Oh ! alors, croquignole, pichenette, chiquenaude ; il y a un langage différent pour toutes les classes de la société.

MARÉCOT.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tu peux parler maintenant.

MARÉCOT.

D'après vos ordres, on avait laissé l'ours de monsieur se promener en liberté, et on vient de le surprendre...

SCHAHABAHAM.

Où ça ?

MARÉCOT.

Vous ne le devineriez jamais... aux pieds de la belle Roxelane.

SCHAHABAHAM.

C'est admirable ! Un ours aux pieds de Roxelane ! Et avait-il bon air ?

MARÉCOT.

Mais l'air de quelqu'un qui fait une déclaration. Il paraît que c'est un animal bien caressant.

SCHAHABAHAM.

Ah ! il se lance dans la déclaration ! C'est miraculeux. Je n'en ai jamais fait autant.

AIR du vaudeville de *Catinat à Saint-Gratien*.

Ainsi donc, aujourd'hui, je voi

Qu'à cette beauté si sévère

Cet animal, bien mieux que moi,

A trouvé le moyen de plaire.
 A Roxelane, tous les jours,
 En vain je peignis ma tendresse,
 Il ne fallait pas moins qu'un ours
 Pour adoucir une tigresse.

MARÉCOT.

Du reste, je l'ai fait conduire dans la petite ménagerie,
 ici près.

LAGINGEOLE, à part.

Grands dieux ! dans la ménagerie ! pauvre Tristapatte !

MARÉCOT.

Oh ! je présume que l'on peut compter sur sa sagesse : car
 il n'y a dans cette ménagerie que des oiseaux, des singes,
 des bipèdes enfin.

LAGINGEOLE, à part.

Je respire. (Apercevant, dans la ménagerie à droite, Tristapatte qui
 lui fait des signes.) C'est lui !

SCHAHABAHAM.

Je n'y tiens plus ; il faut absolument que je le voie aux
 prises avec mon ours de la mer Glaciale. (Tristapatte et Lagin-
 geole se font des signes d'intelligence.) Je donne douze mille
 sequins s'ils dansent ensemble la gavotte.

LAGINGEOLE, regardant Tristapatte.

Douze mille sequins ! (Tristapatte lui fait signe de refuser.) Sei-
 gneur...

SCHAHABAHAM.

Ah ! il le faut, ou je me fâche. Eh bien ! Marécot, que
 vous ai-je dit ? Allez me chercher la grande ourse de la mer
 Glaciale, et l'amenez ici pendant que je vais avertir ces
 dames du spectacle qui va avoir lieu. (Revenant à Lagingeole.)
 Croyez-vous réellement qu'ils pourront danser la gavotte ?

LAGINGEOLE.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Je l'ordonne, d'abord. Ainsi, arrangez-vous ; si je n'ai pas de gavotte, je fais trancher la tête aux deux danseurs, ainsi qu'à vous, messieurs, (S'adressant à l'orchestre du théâtre.) et à tous les musiciens. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MARÉCOT, LAGINGEOLE.

MARÉCOT.

C'est qu'il est homme à le faire ! Et quel parti prendre ?

LAGINGEOLE, à part.

Par exemple, si je sais comment me tirer de là, moi et le pauvre Tristapatte !

MARÉCOT.

Ah ! seigneur Lagingeole, vous me voyez dans un embarras...

LAGINGEOLE, à part.

Parbleu ! il n'y est pas plus que moi. (Haut.) Votre ours de la mer Glaciale est donc bien méchant ?

MARÉCOT.

Le pauvre animal ne fera jamais de mal à personne ; il est mort ce matin.

LAGINGEOLE.

Mort, dites-vous ?

MARÉCOT.

Eh ! oui, et c'est sa peau que je voulais vous vendre. Le pacha qui compte sur lui pour danser la gavotte !... Ah ! je suis un homme perdu !

LAGINGEOLE.

Ah ! mon ami, que c'est heureux ! Attendez... une idée lumineuse. Dansez-vous un peu la gavotte ?

MARÉCOT.

Ce que vous me demandez là est très-déplacé. Vous me voyez au désespoir, et vous venez me dire... comme si je pouvais avoir le cœur à la danse !

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit pas de cela. Vous dansez la gavotte ?

MARÉCOT.

Dame ! la gavotte, le rigodon... autrefois je ne m'en tirais pas mal.

LAGINGEOLE.

Eh bien ! nous voilà tirés d'affaire. Le pacha est bon enfant dans sa férocité, et avec lui le premier moment une fois passé... Venez, je vais vous expliquer... présider à votre toilette, et je cours après avertir le pacha que ses ordres sont exécutés, et que le bal va commencer.

MARÉCOT.

Comment ! qu'est-ce que vous dites donc là ?

LAGINGEOLE.

Oh ! ne craignez rien de mon ours ; j'en répons, et je ne le quitterai pas.

Ensemble.

AIR : Finale du 2^e acte d'*Honorins*.

MARÉCOT.

Dépêchons-nous,
Notre maître
Va paraître ;
Dépêchons-nous,
C'est ici le rendez-vous.

LAGINGEOLE.

Dépêchons-nous,
Votre maître

Va paraître ;
 Dépêchons-nous,
 C'est ici le rendez-vous.

(On entend du bruit dans la ménagerie.)
 Mais quel est ce bruit, s'il vous plaît ?

MARÉCOT.
 Sans doute quelque perroquet,
 Quelques-uns de nos animaux
 Qui se disent quelques gros mots.

Ensemble.

LAGINGEOLE.
 Dépêchons-nous, etc.

MARÉCOT.
 Dépêchons-nous, etc.

TRISTAPATTE, dans la ménagerie à droite, et se disputant avec les animaux.

Finirez-vous ?
 Ils viennent me prendre en traître ;
 Finirez-vous ?
 Je vais vous étrangler tous.

(Lagingeole et Marécot sortent.)

SCÈNE XIV.

TRISTAPATTE, seul.

(Il sort par-dessus le mur de la petite ménagerie ; il est en désordre, tient la tête de l'ours sous le bras, et descend le long d'un arbre.)

Pchit ! pchit ! Ah ! le maudit animal ! Il croit peut-être qu'il me fera peur, et que je me laisserai faire. Il m'a joliment mordu malgré ça ; mais c'est en traître. Ah, mon Dieu ! quel état que celui d'ours, puisqu'on ne peut même pas se faire respecter d'un singe ! J'étais là dans un coin, et je ne lui disais rien, quand il est venu m'attaquer. D'abord, il

ciel est témoin que ce n'est pas moi qui ai commencé ; je suis connu, quand même ; mais malgré ma candeur naturelle, je me suis dit : Je suis ours, enfin, et il faut que chacun tienne son rang. Je lui ai allongé un coup de griffe, et il m'a mordu. Aïe ! c'est qu'il a emporté la peau. (Il montre un morceau qui pend de la peau d'ours.) Faites donc l'ours, après cela, pour vous faire mordre, vous faire bâtonner ! Je vous demande s'il n'y a pas de quoi perdre la tête, et dans le désespoir où je suis, je ne sais pas trop qu'est-ce qui pourrait me la remettre. (Regardant à gauche.) Mais on vient. Dieu ! que vois-je ? la grande ourse de la mer Glaciale. Remettons ma tête ; il ne me fera peut-être pas de mal, me prenant pour son égal.

(Il remet sa tête d'ours.)

SCÈNE XV.

TRISTAPATTE, en ours noir, MARÉCOT, en ours blanc.

MARÉCOT, à part.

Le projet est bouffon ; mais s'il pouvait réussir... (Apercevant Tristapatte.) Eh bien ! que vois-je donc là ? c'est l'ours du seigneur Lagingeole. Il m'avait promis de ne pas le quitter. Si je pouvais l'attraper par sa chaîne !

TRISTAPATTE, à part.

Aïe ! il s'avance vers moi. Oh ! oh ! oh !

(Il tâche d'imiter l'ours.)

MARÉCOT, à part.

Miséricorde ! il se fâche.

TRISTAPATTE, à part.

Où fuir ? il va me dévorer.

MARÉCOT, reculant.

Mais il est sauvage ! Oh ! oh ! oh !

(Il imite l'ours. — Tous deux cherchent à s'éviter ; ils parcourent le

théâtre dans le même sens, se heurtent en voulant se fuir, et leurs têtes d'ours tombent du côté opposé à leur personne.)

TRISTAPATTE et MARÉCOT, stupéfaits.

Ah bah !

TRISTAPATTE.

Comment ! c'est vous ! Je vous reconnais. Vous êtes donc aussi dans les ours ?

MARÉCOT, le regardant.

Je ne me trompe pas : c'est l'associé de Lagingeole. Ah ! c'est donc vous, marchand européen ? Venez donc un peu ici que nous causions. (Les deux ours vont s'asseoir sur le divan qui sert de trône à Schahabaham.) Comment se fait-il ?... (On entend des fanfares.) Ah, mon Dieu ! voici le pacha ! Vite à notre poste ! ou nous sommes perdus.

(Ils ramassent précipitamment leurs têtes et les troquent sans s'en apercevoir.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE, ROXELANE, ZÉTULBÉ, SUITE DU PACHA.

LAGINGEOLE, au pacha.

Oui, seigneur, vous allez être satisfait, et...

SCHAHABAHAM, apercevant les ours qui ont changé de tête.
Mais que vois-je ?

LAGINGEOLE, à part.

Oh ! les maladroits ! qu'ont-ils fait ?

CHOEUR.

AIR du *Bachelier de Salamanque*.

Grands dieux ! la singulière chose !
Eh ! par quel inconnu pouvoir

Cet ours, dans sa métamorphose,
Est-il moitié blanc, moitié noir ?

LAGINGEOLE, aux femmes.

Je vais être leur interprète.
Oui, vos beaux yeux, sur mon honneur,
Peuvent faire tourner la tête.

SCHAHABAHAM.

Mais non la changer de couleur.

CHŒUR.

Grands dieux ! la singulière chose ! etc.

SCHAHABAHAM.

Au fait, comment se fait-il que mon ours blanc ait la tête
noire, et mon ours noir la tête blanche ?

LAGINGEOLE.

C'est la chose la plus aisée à comprendre. (A part.) Que le
diable les emporte !

SCHAHABAHAM.

Aisé à comprendre ; c'est aisé à dire. Expliquez-vous
donc !

ROXELANE, à part.

O ciel ! comment reconnaître mon époux dans ce chaos
d'ours ?

LAGINGEOLE.

Messieurs et mesdames, vous n'êtes pas sans avoir lu M. de
Buffon, et le traité d'Aristote sur les quadrupèdes ?

SCHAHABAHAM.

Certainement nous les avons lus ; néanmoins, comment se
fait-il qu'un ours qui avait la tête noire l'ait blanche mainte-
nant ?

LAGINGEOLE.

Vous allez me comprendre de suite, parce que, Dieu merci,
je ne parle pas à une buse, mais au grand Schahabaham,
le prince le plus éclairé de l'Orient.

SCHAHABAHAM.

Vous êtes bien bon. Voyons.

LAGINGEOLE.

Cet animal fidèle sait qu'il a changé de maître, et vous êtes beaucoup trop instruit pour ne pas connaître l'effet de la douleur sur les âmes sensibles. On a vu des personnes naturelles qui, dans l'espace d'une nuit, voyaient blanchir leurs cheveux à vue d'œil.

SCHAHABAHAM.

Ça, c'est vrai, je comprends ; mais cet autre qui est blanc et qui a la tête noire ?

LAGINGEOLE.

Ah ! pour celui-là, je vous avoue que je suis fort embarrassé, et je ne crois pas... à moins cependant qu'il n'ait pris perruque, ce que je n'ose affirmer.

SCHAHABAHAM.

C'est impossible ! Je sais qui peut me rendre compte... (Appelant.) Marécot !

MARÉCOT, se retournant vivement.

Plait-il ?

SCHAHABAHAM, étonné.

Il me semble qu'un des deux ours a parlé.

LAGINGEOLE.

C'est impossible.

SCHAHABAHAM.

Je l'ai bien entendu peut-être. Je veux savoir lequel m'a répondu.

LAGINGEOLE.

Vous voyez qu'ils ne vous répondent pas

SCHAHABAHAM.

C'est qu'ils y mettent de l'obstination ; mais je vais leur apprendre à parler, moi ; qu'on leur coupe la tête !

ROXELANE, effrayée.

Ah! seigneur, qu'allez-vous faire ? au nom de Mahomet...

SCHAHABAHAM.

Que ces femmes sont coquettes ! parce qu'on a surpris un de ces ours à ses pieds... Mais je ne sais rien vous refuser, je vous permets d'en sauver un : point de pitié pour l'autre !

ROXELANE, bas.

Que faire ? comment le reconnaître ? Seigneur Lagingeole, lequel est mon mari ?

LAGINGEOLE.

Ma foi, je n'y suis plus.

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

ROXELANE.

Je n'ose.

SCHAHABAHAM.

Mon grand estafier, tranchez le différend, apportez-moi leurs têtes.

MARÉCOT et TRISTAPATTE, déposant leurs têtes d'ours aux pieds du pacha.

Voilà les têtes demandées.

SCHAHABAHAM, surpris.

Qu'est-ce que c'est que ça ? mon conseiller en ours ! Et quelle est donc cette autre bête ?

ROXELANE.

Seigneur, c'est mon époux.

SCHAHABAHAM, d'un air furieux.

Qu'entends-je ? Ainsi donc tout le monde me trompait ? Ces ours n'étaient pas des ours ; et madame, qu'on m'avait donnée pour demoiselle... Vengeance !

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : Grâce, grâce pour elle.

Grâce, grâce, grâce, de grâce ! (*Bis.*)

SCHAHABAHAM, en riant.

Mais laissez-moi donc avec vos grâces ! c'est bien mon intention, mais vous m'en ôtez le mérite. Il faut que je m'amuse aussi en leur faisant peur.

TOUS.

Que de bontés !

LAGINGEOLE.

Seigneur, quand me paiera-t-on mes émoluments comme gouverneur de vos enfants ?

TRISTAPATTE.

Et moi comme ours ?

SCHAHABAHAM.

Il est bon celui-là, il m'en fait gober de toutes les couleurs,
« Et, sa tête à la main, demande son salaire. »

Partagez les douze mille sequins.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Farinelli*.

SCHAHABAHAM, à Marécot.

Tu m'as rendu ma belle humeur
Lorsque je t'ai vu ventre à terre,
Ce trait t'assure ma faveur :
Je te nomme grand secrétaire.

MARÉCOT.

Cela m'était bien dû ; d'ailleurs,
Si j'en crois nos grands diplomates, (*Bis.*)
Il faut, pour grimper aux honneurs, }
Savoir aller à quatre pattes. } (*Bis.*)

LAGINGEOLE.

J'ai vu des chats musiciens,
J'ai vu des chevaux héroïques,

Des dogues mathématiciens,
 Et des ânes grands politiques.
 Depuis nos écrivains payés
 Jusques aux chèvres acrobates,
 Grands dieux ! que de sots à deux pieds
 Et de savants à quatre pattes !

TRISTAPATTE, à Marécot, l'invitant à passer devant lui pour parler au public.

Monsieur, c'est à vous de passer.

MARÉCOT.

Monsieur, c'est à vous, ce me semble.

TRISTAPATTE.

Monsieur, vous devez commencer.

MARÉCOT.

Eh bien ! donc, commençons ensemble.

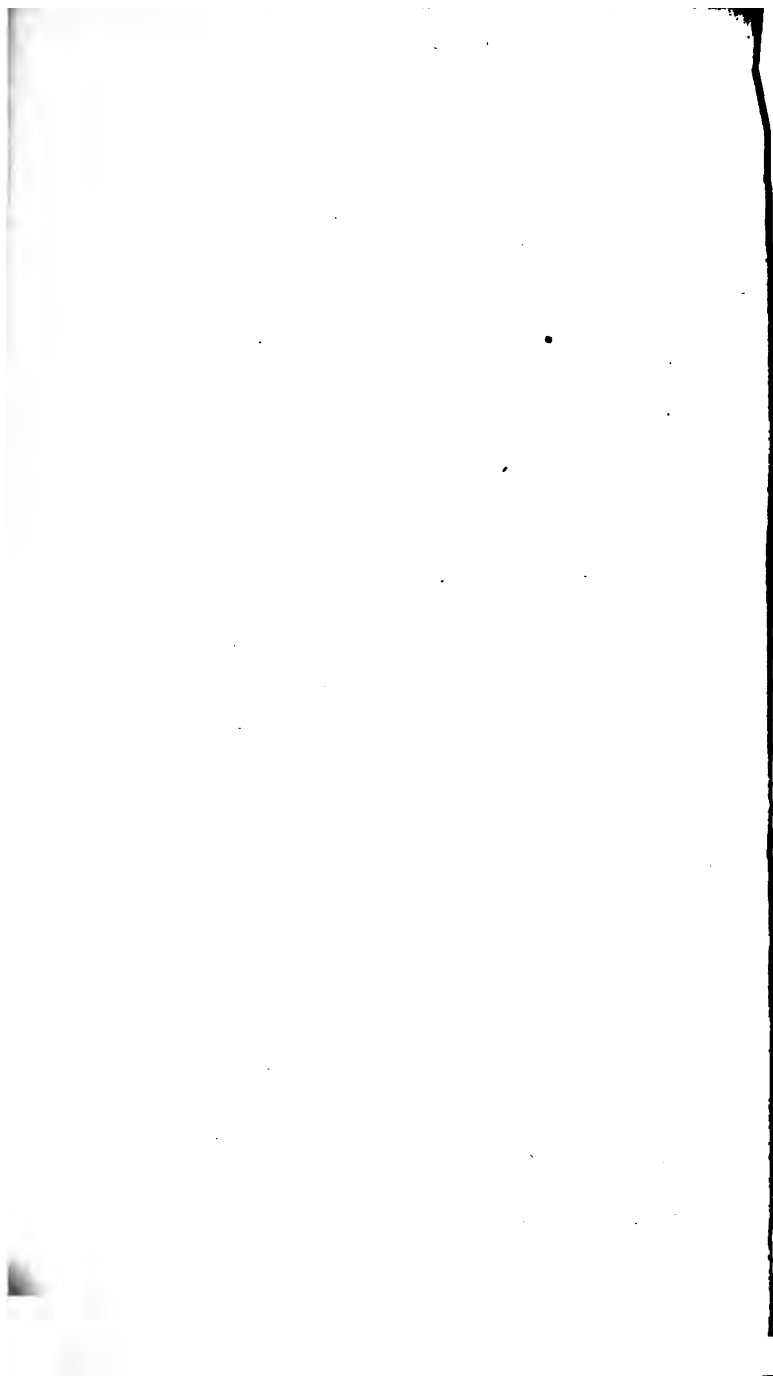
TRISTAPATTE et **MARÉCOT**, au public.

Je crains que plus d'un trait malin
 Sur mon collègue et moi n'éclate ; (*Bis.*)

Mais vous pouvez, d'un coup de main, } (*Bis.*)
 Nous sauver plus d'un coup de patte.

(*Ballet.* — Les ours, les sultanes et le pacha dansent ensemble.)





LE SPLEEN

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELESTRE-POIRSON.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — 20 Mars 1820.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ERNEST D'ÉTANGES	MM. GONTIER.
SIR KINNECESTER, professeur de philo- sophie	PHILIPPE.
JONATHAN, maître d'hôtel garni	ÉDOUARD.
TOBIE, amant de Rachel	LAPORTE.
M ^{me} DE LUSSAN, jeune veuve	M ^{mes} LUCIE.
RACHEL, fille de Jonathan	MINETTE.

Aux eaux de Bath.



LE SPLEEN

Un pavillon de verdure, dans un jardin de l'hôtel.

SCENE PREMIÈRE.

JONATHAN, debout, RACHEL, à une table, écrivant.

RACHEL.

Mais, mon papa, je vous dis que Tobie...

JONATHAN.

Taisez-vous, mademoiselle Rachel, voilà vingt guinées de trop que vous m'avez fait mettre sur ce mémoire ; grâce à vous, j'ai tous les jours des distractions pareilles !

RACHEL.

Pardi ! vous n'y perdez pas !

JONATHAN.

Et la réputation, mademoiselle ! Croyez-vous que moi, Jonathan, aubergiste connu et renommé de la ville de Bath, il me soit agréable d'avoir, auprès des voyageurs, une réputation... de distraction ?

RACHEL.

Oh ! quelquefois... ils appellent ça autrement.

JONATHAN.

Taisez-vous... et écrivez : Mémoire de M. le comte Ernest d'Étanges... Le comte d'Étanges !... ah ! si tous mes locataires étaient comme celui-là !... vingt-cinq ans , trois cent mille livres de rente, jetant l'or à pleines mains... Moi, malgré le préjugé national, j'aime les étrangers... je les aime ! Aussi, dès qu'il s'en présente un comme celui-ci !... quel accueil... quelles prévenances !... tout cela se retrouve.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vieilleuse.*)

Je lui fais payer mon sourire,
Je lui fais payer mes apprêts,
Jusqu'à l'air anglais qu'il respire,
Qu'il paie en bons écus français !
Nul aubergiste sur la terre
Ne sait mieux que nous son métier ;
Aussi dit-on que l'Angleterre
Est un pays hospitalier !

RACHEL.

Mais, mon papa, si Tobie...

JONATHAN.

Taisez-vous ! Huit cents guinées pour une semaine ! s'il achève le mois ma fortune est faite !... je me retire du commerce ! j'achète cette petite maison de Tunbridge que j'ai en vue... et qui me convient si fort... et j'offre à mes concitoyens le spectacle d'un aubergiste faisant une fin honnête.

RACHEL.

Dieu ! que ça fait mal de ne pas pouvoir parler !

JONATHAN.

Ah ça ! mademoiselle Rachel... qu'est-ce que ça signifie... est-ce que vous avez aussi des distractions ?...

RACHEL.

Dame !... tout comme une autre... vous me défendez de parler de Tobie, alors je suis obligée d'y penser, et je ne

peux pas penser à votre mémoire quand je pense à Tobie... c'est cependant bien clair, et ça n'est pas difficile à comprendre ; mais les papas ne veulent jamais entendre ça.

JONATHAN.

Eh bien, c'est ce qui vous trompe... j'entends très-bien que votre M. Tobie est un petit fat qui vous fait les yeux doux... mais la fille de Jonathan, du *Grand-Léopard*, n'est pas faite pour écouter un petit musicien... et un fifre encore !

AIR du vaudeville de *L'Écu de six francs*.

Ici, c'est en vain qu'il me brave,
Sachez que je pense trop bien
Pour laisser ma fille et ma cave
Au pouvoir d'un musicien ;
Je suis trop adroit politique,
Et pour en faire un gendre enfin,
Je tiens beaucoup trop à mon vin
Et pas assez à la musique.

Et quelle musique ! il en est à la gamme !

RACHEL.

Il la sait presque.

JONATHAN.

Oui... car il vient toute la journée l'étudier ici ! un son aigu qui vous entre dans les oreilles ! Nous préserve le ciel de son instrument, et de tous ceux qui y ressemblent ; mais il finira par faire désertir ma maison ; le comte Ernest s'en est déjà plaint : le comte Ernest !... huit cents guinées par semaine !... J'entends, mademoiselle, que Tobie ne remette plus le pied ici.

RACHEL.

Mais, mon papa, s'il venait sans son fifre !

JONATHAN.

Non, mademoiselle, avec ou sans accompagnement, je n'en veux plus.

RACHEL.

Comment, il serait possible... c'est là votre dernier mot... Eh bien, mon papa, vous ne savez pas ce qui peut arriver ! Vous ne connaissez pas Tobie... vous ne me connaissez pas... et je vous préviens que nous ferons quelque coup de désespoir... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... ne plus voir Tobie... je ne pourrai pas vivre ainsi !...

UNE VOIX, au dehors.

Holà ! quelqu'un !

JONATHAN.

Eh bien, Rachel, vous n'entendez pas ?

RACHEL.

Est-ce que je peux, puisque je pleure ?

JONATHAN.

Et moi, j'entends que vous ne pleuriez pas ; je vous ordonne d'être gaie et toujours gaie ; on vient aux eaux pour se divertir, et l'on n'a pas besoin de rencontrer des visages tristes.

RACHEL.

Ah ! mon Dieu ! quel état ! on ne peut pas même pleurer quand ça vous amuse.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; KINNECESTER.

KINNECESTER, parlant en entrant.

Beaucoup trop cher ! beaucoup trop cher !... je ne mettrai certainement pas vingt guinées à un appartement ; ce n'est pas là mon genre... la véritable philosophie consiste à se passer de ce qui est trop cher !... (S'adressant à Jonathan.) M. le comte d'Étanges loge-t-il ici ?

JONATHAN.

Vous êtes chez lui... tout ce côté de l'hôtel lui appartient.

KINNECESTER.

Eh bien, voilà ce qu'il me faut... je n'ai pas besoin d'autre logement... je m'établis chez lui. Ce cher Ernest, sera-t-il enchanté de me voir !

JONATHAN.

Monsieur est son parent ?

KINNECESTER.

Mieux que cela !...

JONATHAN.

Monsieur est son ami ?

KINNECESTER.

Mieux que cela !... il me doit tout... je suis son ancien gouverneur... sir Kinnecester, membre de l'université d'Oxford, littérateur distingué, et professeur de philosophie anglaise, par-dessus le marché.

AIR de *Marianne*. (DALAYRAC.)

On sait quelle est la renommée
De nos philosophes anglais,
Pour eux qu'est-ce que la fumée ?
Le solide a seul des attraits ;

On réfléchit,

On s'enrichit,

On suit Newton

Et le cours du coton ;

Même, en vrai sage,

Pour un suffrage

On ne craint point

L'affront d'un coup de poing ;

Spéculant sur la catastrophe

Qui fait trembler tant de maris,

Jusqu'aux époux, dans ce pays,

Chacun est philosophe.

J'arrive de ma petite maison de Tunbridge; une propriété charmante... que j'appelle mon Tusculum.

JONATHAN.

C'est justement celle que je voulais acheter; car je crois que le propriétaire a été dans l'intention de vendre...

KINNECESTER.

Oui... un instant! mais je tiens à cette retraite! je la dois à la reconnaissance de mon cher élève! Asile du sage! où je cultive les lettres et touche mes revenus! car, grâce au ciel, je jouis d'une certaine aisance... mais c'est trop juste, le talent n'exclut pas la fortune; en Angleterre on est philosophe, et on a des maisons.

JONATHAN.

Et puis-je savoir, monsieur, ce qui vous amène dans la mienne?...

KINNECESTER.

J'ai appris que mon illustre élève, le comte Ernest, n'était pas bien portant... qu'il prenait les eaux de Bath... et je suis venu voir par moi-même... car vous ne savez pas à quel point sa santé m'est chère... la mienne y est attachée... voilà comme je suis... mais l'extrême amitié que je lui porte tient à des considérations d'un ordre plus élevé, et dont il est inutile de vous parler... Avant tout, donnez-moi des nouvelles du malade.

JONATHAN.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Usant gaîment de ses belles années,
 Du plaisir seul il suit les lois,
 A pleines mains prodigue les guinées,
 Et l'on dirait d'un milord d'autrefois.
 Bals et festins, concert et sérénade,
 Désirant tout, n'épargnant rien,
 Si comme lui chacun était malade,
 Les aubergist's se porteraient tous bien.

RACHEL.

Oui, mais il est bien singulier... Il ne faut pas le dire... mais hier, en cachette, je l'ai vu embrasser un portrait... qu'un instant après il a jeté par terre... avec colère.

JONATHAN.

C'est bon, c'est bon... taisez-vous, mademoiselle.

KINNECESTER.

Non, laissez-la dire.

RACHEL.

Et le plus drôle, c'est qu'au moment où il s'amuse le plus... il prend tout à coup un air sombre et si rêveur qu'il n'écoute plus rien... et puis il a des distractions... oh ! des distractions !

AIR : Traitant l'amour sans pitié. (*Voltaire chez Ninon.*)

On n'sait vraiment qu'en penser :
C' matin j' lui porte un mémoire,
Et v'là qu'au lieu du pourboire,
Il m' propos' de m'embrasser ;
En vain j'aurais fait la moue,
Je m' résign' donc, et j'avoue
Qu' déjà je tendais la joue,
Sûr' qu'il allait appuyer,
Quand soudain il reste en route,
Et s'en va, croyant sans doute
Qu'il venait de me payer.

(*Dans l'attitude de quelqu'un qui tend la joue.*)

Et je suis restée de là...

KINNECESTER.

Oui, cela n'est pas naturel... Mais il n'a pas d'autres in-dispositions que celle-là ?...

JONATHAN.

Non, sans doute.

KINNECESTER.

Et il prend les eaux pour son plaisir ?

JONATHAN.

Apparemment...

KINNECESTER.

Et il n'a pas de médecin ?

JONATHAN.

Oh ! mon Dieu, non !

KINNECESTER.

Allons, allons, on peut se rassurer... et je vois qu'heureusement j'ai fait un voyage inutile.

RACHEL, qui a regardé par la fenêtre.

Papa, papa, une bonne nouvelle ! une grande dame qui descend d'une berline ; vous savez bien cette jeune veuve qui, il y a un an, est déjà passée par ici.

JONATHAN.

Comment, il serait possible ! et personne pour la recevoir... Mais allez donc, Rachel, allez donc !

(Rachel sort.)

SCÈNE III.

JONATHAN, KINNECESTER, M^{me} DE LUSSAN.

M^{me} DE LUSSAN, à la cantonade.

Eh ! mon Dieu ! je ne suis pas difficile, je me contenterai du premier ; que l'appartement soit élégant... meublé à la française... et que la vue soit agréable... je n'en demande pas davantage.

AIR : Depuis longtemps j'aime Adèle.

De ma présence que l'on ôte
Ce qui peut attrister les yeux ;
Avant tout j'aime, mon cher hôte,
Accueil aimable et gracieux,
De la gaiété, plus d'air morose,

Sur vos visages, si je puis,
Qu'au moins je trouve quelque chose
Qui me rappelle mon pays.

(Jonathan sort en saluant plusieurs fois.)

KINNECESTER, qui pendant ce temps s'est occupé à lire dans un coin.

En croirai-je mes yeux !... Madame la comtesse de Lussan !

M^{me} DE LUSSAN.

Eh ! c'est vous, mon cher Kinnecester ! depuis mon arrivée en Angleterre, je demandais de vos nouvelles à tout le monde ; vous avez quitté Paris si brusquement !

KINNECESTER.

Je m'étais présenté chez vous à deux heures le jour de mon départ, pour vous offrir un exemplaire de mes *Considérations philosophiques*. (En tirant de sa poche.) En voici encore...

M^{me} DE LUSSAN.

Oui, je me rappelle... je n'ai pu vous recevoir, j'avais été la veille au bal... voilà comme on néglige ses meilleurs amis ; mais je ne les oublie pas, et j'ai toujours conservé pour vous le respect qu'une écolière doit à son professeur.

KINNECESTER.

Ah ! madame !

M^{me} DE LUSSAN.

Je m'ennuyais tant dans le pensionnat, que j'attendais avec impatience les jours où vous deviez nous donner leçon : car, pendant deux ans, je ne me suis un peu divertie qu'en vous entendant prononcer l'anglais.

KINNECESTER.

Aussi, c'étaient les leçons les plus gaies ! et les progrès que vous avez faits m'ont bien payé de mes soins ; sans compter la pension que monsieur votre père m'a faite.

M^{me} DE LUSSAN.

Oui, je le sais.

KINNECESTER.

Je vous avouerai que j'ai été sensible à ce témoignage de reconnaissance... Certainement, une pension viagère sur la tête de votre élève me semble la manière la plus honorable et la plus délicate de reconnaître les soins d'un professeur distingué; c'est ainsi qu'en a agi avec moi le comte d'Étanges.

M^{me} DE LUSSAN.

Ernest d'Étanges ?

KINNECESTER.

Oui, à qui, pendant mon séjour en France, j'ai enseigné les premiers éléments de la philosophie... et il serait à désirer que tout le monde adoptât cet usage.

M^{me} DE LUSSAN.

Oui, c'est une spéculation de tendresse qui rapporte à tout le monde; car enfin vous voilà obligé toute votre vie de faire des vœux pour ma santé.

KINNECESTER.

Je n'ai jamais cessé d'en faire. (s'inclinant.) Oserais-je demander à madame la comtesse comment elle se porte ?...

M^{me} DE LUSSAN.

Mais, grâce au ciel, fort bien pour vous et pour moi.

AIR : Voilà le train de ma vie.

Usant des droits du veuvage,
J'ai, dans les jeux et les ris,
Dans les plaisirs du jeune âge,
Passé l'hiver à Paris.
Le calme m'est nécessaire,
Et, lassé de m'amuser,
Je venais en Angleterre
Afin de me reposer.

KINNECESTER.

Vous vous trouverez ici en pays de connaissance... Mon

ancien élève... dont je vous parlais tout à l'heure, habite depuis quelque temps cet hôtel... Ernest d'Étanges !

M^{me} DE LUSSAN.

Ah! mon Dieu, que me dites-vous? le comte Ernest est ici... certainement, je l'ignorais... et si j'avais pu prévoir... je ne serais pas descendue dans cet hôtel.

KINNECESTER.

Il me semble cependant qu'il était jadis au nombre de vos adorateurs... On avait même parlé d'un mariage... à telles enseignes, que j'avais déjà commencé des couplets... deux familles respectables, deux époux charmants... et puis mes deux pensions qui se trouvaient cumulées et réunies dans la même maison... Ce mariage-là me semblait offrir toutes les convenances et garanties possibles.

M^{me} DE LUSSAN.

M. Ernest en a jugé autrement; nous avions été élevés ensemble... il m'aimait... je le croyais du moins, jusqu'au moment où la conduite la plus inexplicable et la plus offensante... Il prie M. de Lussan, un de ses amis, de me demander en mariage à mon père... certainement cette démarche m'était fort indifférente; j'étais loin de la désirer; mais enfin mon père accepte, et charge M. de Lussan de la réponse la plus favorable... celui-ci vole vers son ami... Que croiriez-vous qu'il était devenu?... Parti, disparu... il avait quitté Paris, la France, sans daigner nous prévenir, et depuis nous ne l'avons jamais vu.

KINNECESTER.

Certainement, je ne reconnais pas là les leçons de tact et de bienséance que j'ai tâché d'inculquer à mon élève.

M^{me} DE LUSSAN.

Nous avons seulement appris qu'il était passé dans les pays étrangers, où ses bizarreries... ses dissipations, ses folles dépenses, avaient dérangé sa fortune, sa santé et changé même son caractère... Du moins c'est ce que nous

avons su par M. de Lussan, qui depuis son départ était plus assidu que jamais... Je ne l'aimais point... j'éprouvais même pour lui une sorte de répugnance... bien naturelle... il suffisait qu'il eût été l'ami de quelqu'un... que je ne pouvais souffrir; mais enfin mon père commandait... il fallut céder, je l'épousai... et c'est au bout de six mois de mariage que ce malheureux duel...

KINNECESTER.

Oui, j'en ai entendu parler... un de ses amis intimes, un colonel, qui en plein salon l'accusa de perfidie... de trahison... c'est même à cette occasion que j'ai composé, contre les duels, ce chapitre qui m'a fait avoir une affaire...

M^{me} DE LUSSAN.

Vous vous êtes battu ?...

KINNECESTER.

En philosophe... mon livre à la main... frappe, mais écoute !... Et depuis, vous n'avez pu pénétrer les véritables motifs du départ d'Ernest ?

M^{me} DE LUSSAN.

Non, rien n'a pu m'expliquer sa conduite... si ce n'est peut-être le caractère qu'il me supposait alors... J'étais légère, étourdie, j'avais bien des défauts, il est vrai... mais enfin... je l'aimais.

AIR du vaudeville de *Téniers*.

Est-il des torts que ce mot-là n'expio ?

Mais rien n'a pu le retenir.

Par les plaisirs, par la coquetterie,

De mon esprit je voulus le bannir;

De ses rivaux les soupirs et la flamme

Laissaient mon cœur dans un ennui secret,

Ceux qui restaient n'étaient rien pour mon âme,

Et je pleurai le seul qui s'éloignait.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; JONATHAN, portant un paquet de lettres.

JONATHAN.

Mille pardons, madame, de vous faire attendre... votre appartement sera prêt dans l'instant; c'est que tous mes gens sont occupés... Monsieur le comte d'Étanges a commandé pour ce soir un souper...

AIR : j'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

Oh! c'est un repas magnifique!
Nous aurons bien deux cents couverts,
Du champagne et de la musique,
Des chanteurs et des ducs et pairs.

KINNECESTER.

Voilà tous les gens qu'il accueille.
Dieux! quel dîner! il faut vraiment
Qu'il perde la tête, ou qu'il veuille
Se faire élire au parlement.

JONATHAN.

Ça m'a plutôt l'air d'un repas de nocce.

KINNECESTER.

Qu'est-ce qu'il dit? un repas de noce...

JONATHAN.

Ma foi oui, vu que son intendant m'a donné ce paquet de lettres à mettre à la poste, et rien qu'au format, on dirait des billets de mariage.

M^{me} DE LUSSAN, à Kinnecester, avec émotion.

Lui, se marier... vous le voyez!... cela ne m'étonne pas. (Regardant.) Oui, ce sont des billets de mariage.

JONATHAN.

Oh! il y en a pour tous ses amis à trente lieues à la ronde!

KINNECESTER.

Il me semble alors qu'il doit y en avoir pour moi, attendu surtout qu'il ignore mon arrivée...

JONATHAN, parcourant les billets.

Monsieur... Monsieur... Monsieur... Madame... Ah ! ma foi oui, sir Kinnecester, à Tunbridge.

KINNECESTER.

Donnez, la voilà à son adresse... franche de port... Eh mais ! c'est un cachet noir, et un imprimé ! (*Lisant.*) « Ce « lundi matin... » C'est aujourd'hui...

AIR de La Sentinelle

« Le comte Ernest fait part à ses amis,
 « Car il connaît les lois de l'étiquette,
 « Qu'il a lui-même, et dans tous les pays,
 « Cherché longtemps félicité parfaite ;
 « Vu qu'en ce monde il n'a pu la saisir,
 « Il a pensé que dans l'autre sans doute
 « Devait habiter le plaisir,
 « Et c'est pour mieux s'en éclaircir
 « Que ce soir il s'est mis en route. »

Ah ! mon Dieu !

M^{me} DE LUSSAN.

C'est sans doute une plaisanterie, et l'originalité même de ce billet...

KINNECESTER.

Point du tout, ces préparatifs, ce grand repas commandé pour ce soir... Je le connais mieux que vous : avec son air évaporé, il est méthodique en diable ; ses arrangements sont faits, ses billets envoyés ; il ne changerait pas de résolution pour un empire.

M^{me} DE LUSSAN.

Mais vous n'y pensez pas... songez donc que c'est inconcevable...

KINNECESTER.

Comment, inconcevable!... mais c'est épouvantable! ne pas craindre d'affliger ses meilleurs amis... son ancien professeur... ma petite maison de Tunbridge, où je viens de faire faire des réparations... et je vous demande pour quels motifs...

M^{me} DE LUSSAN.

C'est qu'il est sans doute trop heureux ou trop riche...

KINNECESTER.

Est-ce une raison?...

AIR du vaudeville de Les Maris ont tort.

Oui, dans ses trames inhumaines,
Compte-t-il pour rien l'amitié,
Elle qui sait calmer nos peines,
Ou les alléger de moitié?...
Si ses grands biens lui sont pénibles,
Si ses trésors font ses douleurs,
N'a-t-il pas des amis sensibles,
Prêts à partager ses malheurs ?

M^{me} DE LUSSAN, avec émotion.

Comment ! il se pourrait... et personne ne songerait à le détourner d'une pareille résolution!... Non... non... rassurez-vous, il est impossible que nous ne trouvions pas quelque moyen... pour empêcher...

KINNECESTER.

Ainsi, vous pourriez... Ah! madame, cette entreprise-là est digne de vous! c'est une bonne œuvre au moins... car c'est un jeune homme charmant... qui ne pense pas, j'en suis sûr, au tort qu'il nous fait... le meilleur cœur, l'esprit le plus aimable... mais la tête... ah! la tête! je sais cela! je l'ai eu pendant deux ans...

M^{me} DE LUSSAN.

Oui, vous l'avez commencé.

KINNECESTER.

Ah ! mon Dieu ! quel tapage ! des chevaux, des piqueurs... un train magnifique ! le pauvre malheureux... c'est lui sans doute ; je vous en prie, madame, ne l'abandonnez pas.

M^{me} DE LUSSAN.

Non, je vous le promets... J'entre un instant dans mon appartement ; mais comme il ignore ce qui me concerne... pas un mot sur ma situation... sur mon veuvage... surtout sur cette lettre... gardez-vous de parler...

KINNECESTER.

Moi, parler !... je suis trop heureux de pouvoir vous seconder dans une entreprise aussi noble, aussi généreuse... votre exemple m'enflamme, m'électrise... je suis capable de tout ! je me tairai. (M^{me} de Lussan sort. — Tirant à part Jonathan, qui s'est tenu au fond du théâtre.) Dites-moi, mon cher ami, êtes-vous toujours dans la même intention... à l'égard de cette petite maison de Tunbridge ?

JONATHAN.

Oui, sans doute...

KINNECESTER.

Eh bien ! j'y tiens moins dans ce moment-ci, et je ne serais pas éloigné de m'en défaire au comptant... et promptement... nous pourrions nous entendre... mais silence, on vient.

SCENE V.

KINNECESTER et JONATHAN, se tenant un peu à l'écart ;
ERNEST, entrant, précédé de plusieurs jockeys ; puis RACHEL.

AIR de *Jean de Paris*.

Bravo, mes chers amis ! (Bis.)

Quelle course admirable !

De mon coureur, ah ! je suis enchanté.

Ah! c'est charmant, en vérité; (*Bis.*)
C'est un exercice admirable; (*Bis.*)
C'est un tapage, un bruit, une poussière!
Chacun se heurte et tourne en sens contraire;
On est poussé, renversé, ballotté,
Ah! c'est charmant, en vérité!

Je crois que j'ai parié à moi tout seul contre tous les gentlemen du canton.

JONATHAN.

Et monsieur le comte a eu la gloire de gagner le pari?...

ERNEST.

Oui, j'ai eu la gloire et cinq cents guinées; tiens, Williams, elles sont pour toi... mais que l'on soigne mon coureur... Pauvre cheval... il vient d'acquérir autant de gloire que moi, pour le moins.

JONATHAN.

Votre Grâce peut être sûre qu'on le traitera avec les plus grands égards... c'est un si bel animal!

ERNEST.

Oui, une tête superbe... un œil de feu. et une légèreté... Ah! tu le trouves beau?

JONATHAN.

Certainement.

ERNEST.

Je te le donne.

JONATHAN.

Comment, votre coureur...

ERNEST.

Il est à toi... je te le donne... prends, et laisse-moi tranquille... avec ces gens-là, on est toujours obligé de répéter les choses; allez... (*A Rachel.*) Ah! c'est toi, petite... Tobie s'est-il acquitté de ma commission?

RACHEL.

Pour cette cassette ? Il y est allé... on peut se fier à lui... moi d'abord, c'est mon homme de confiance.

ERNEST.

A propos, a-t-on exécuté mes ordres pour le souper ? (Jonathan s'incline.) C'est qu'il sera charmant, mon souper... les plus jolies femmes de la ville... des jeunes gens du meilleur ton... des vins délicieux... une musique enchantresse... Je veux que tous les plaisirs nous entourent à la fois.

RACHEL.

Là, viâ-t-il pas de la dépense... pour un souper !

ERNEST.

Eh ! sans doute, on a trop négligé le souper ; on a tort... on ne peut trop l'embellir... c'est le dernier repas de la journée...

(Rachel et Jonathan sortent.)

KINNECESTER.

Oh ! je n'y tiens plus...

(Il s'avance et salue Ernest.)

ERNEST.

En croirai-je mes yeux !... mon cher Kinnecester... l'arbleu ! vous en ce pays !... quelle bonne fortune vous envôie ?

KINNECESTER.

Le désir de vous voir ! l'état de votre santé...

ERNEST.

Ma santé ! eh ! mais, je me porte à merveille... je n'ai jamais été plus gai qu'aujourd'hui !... j'ai idée que la journée sera heureuse... je viens de gagner un pari, je traite tous mes amis... je compte sur vous... A propos, je vous avais écrit à Tunbridge... mais vous recevrez ma lettre plus tard.

KINNECESTER.

C'était sans doute pour un sujet important ?

ERNEST.

Oh ! mon Dieu non... pour moins que rien... ça ne vaut pas même la peine que nous nous en occupions... J'ai des compliments à vous faire... j'ai reçu votre dernier ouvrage... vos *Considérations philosophiques*... Je les ai lues avec grand plaisir... et depuis Montaigne et Jean-Jacques...

KINNECESTER, s'inclinant.

Ah ! monsieur le comte !

ERNEST.

Non, votre chapitre sur le mépris des richesses est fort bien... mais celui sur le mépris de la vie !...

KINNECESTER.

Hum !... ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux ?

ERNEST.

Si vraiment !... Je veux, comme a dit La Fontaine :

« Qu'on sorte de la vie ainsi que d'un banquet,
« Remerciant son hôte et faisant son paquet. »

Et en outre, une clarté... une force de raisonnement...

KINNECESTER.

Oh ! il y aurait bien des choses à dire !

ERNEST.

Point du tout !... il n'y a pas de réponse... (En riant.) Il n'y a qu'une chose qui m'étonne... c'est que celui qui a écrit ce chapitre puisse exister encore !

KINNECESTER.

Sans doute... si c'était là mon dernier mot... Mais attendez seulement la réfutation que j'en ai faite... deux petits volumes qui sont sous presse. (A part.) C'est décidé... je m'y mets dès aujourd'hui !

ERNEST.

Une réfutation... Eh ! mais, mon cher professeur, vous écrivez donc le pour et le contre ?

KINNECESTER.

Écoutez donc... dans notre état... il faut bien de temps en temps... On ne réussirait jamais, si l'on disait toujours la même chose.

ERNEST, un peu rêveur.

Oui... toujours la même chose... C'est ce que je me dis souvent... c'est fatigant...

KINNECESTER.

Fatigant... c'est selon...

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

En m'éveillant, que tous les jours
Le même appétit m'accompagne,
Qu'en mon verre on verse toujours
Du bordeaux, toujours du champagne;
Pour finir cette épreuve-là,
Que toujours le ciel me prodigue
Santé, fortune, et l'on verra
Si je me plains de la fatigue !

ERNEST.

Eh bien ! voilà justement le système que j'ai suivi...

KINNECESTER.

Que voulez-vous dire ?

ERNEST.

De tout temps... vous ne vous en douteriez pas... j'ai eu un grand faible pour la sagesse ! D'autres, pour y arriver, auraient pris le parti de fuir le plaisir, ce qui est plus long !... moi, j'ai pris le parti de m'en rassasier, ce qui est bien plus facile !... Je m'aperçus bientôt que le jeu m'ennuyait, que le vin de Champagne me faisait mal à la tête... que les femmes me trompaient... Tant mieux, me disais-je, continuons ; j'ai suivi mon plan avec une constance dont je ne me serais pas cru capable... C'est vingt mille écus de rente qu'il m'en a déjà coûté... mais je ne les regrette pas. Grâce à mon heureux système, je n'ai plus d'erreurs, plus d'illusions à

craindre ! je suis désabusé sur tout ; je ne crois plus ni au jeu, ni à l'amour, ni au vin de Champagne... Si ce n'est pas là de la sagesse... je ne m'y connais pas.

KINNECESTER.

Diable ! diable ! (A part.) Il est plus désespéré que je ne croyais... et madame de Lussan qui ne vient pas... (Haut.) Ah ! vous ne croyez plus aux jolies femmes?... J'en suis fâché... car je viens d'en apercevoir une... qui est un peu de votre connaissance... mon ancienne écolière qui vient d'arriver dans cet hôtel... madame de Lussan.

ERNEST, hors de lui-même et voulant s'en aller.

Madame de Lussan... dites-vous... madame de Lussan dans cet hôtel !...

KINNECESTER.

Eh bien, où diable allez-vous ?...

ERNEST.

Que vient-elle faire ici ?... Sans doute elle est avec son mari ?... (A part.) Son mari !... N'est-il pas content du sacrifice que je lui ai fait... et je serais témoin de leur amour... de leur bonheur !... Non... je ne les verrai point... La voici !... je me croyais plus de courage...

KINNECESTER, à part.

Allons... allons... ne nous pressons pas avec Jonathan ; et pour faire le contrat de vente... attendons encore un moment...

(Il sort.)

SCENE VI.

M^{me} DE LUSSAN, ERNEST.

M^{me} DE LUSSAN, à part.

Combien je tremble... N'importe, c'est pour une bonne action... il s'agit de le sauver...

(Ils se saluent.)

ERNEST.

Je venais d'apprendre votre arrivée, madame, et j'aurais aujourd'hui même...

M^{me} DE LUSSAN.

Je craignais... de ne pas être reconnue... de vous... il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus...

ERNEST.

Oui... très-longtemps... et depuis le hasard ne m'a procuré qu'une seule fois de vos nouvelles... J'étais en Russie... lorsque j'ai appris votre mariage.

M^{me} DE LUSSAN.

Oui... cette nouvelle a dû vous surprendre. .

ERNEST.

Du tout... je m'y attendais.

M^{me} DE LUSSAN.

Vous vous y attendiez...

ERNEST.

Et personne n'a fait plus que moi des vœux pour votre bonheur.

M^{me} DE LUSSAN, à part.

Ah! l'ingrat!...

ERNEST.

Je vois qu'ils ont été exaucés ; et, comme autrefois, toutes vos journées vous sont des jours de fête, et c'est sans doute quelque partie de plaisir qui vous amène aux eaux de Bath... De Lussan vous a-t-il accompagné ?...

M^{me} DE LUSSAN, troublée.

M. de Lussan... non, monsieur...

ERNEST.

Comment! vous êtes seule?... Je n'ose me proposer...

M^{me} DE LUSSAN.

Aujourd'hui, non... je ne sortirai pas... mais demain...

ERNEST.

Ah!... demain... mon Dieu, je suis désespéré... demain... je ne pourrai pas... je pars...

M^{me} DE LUSSAN, à part.

Grand Dieu !... (Haut.) Et qui vous force à ce départ?... Est-ce quelque événement imprévu?...

ERNEST.

Non... non, Dieu merci... je suis comme vous... je suis très-heureux... rien ne manque à ma félicité... mais je ne me trouve pas bien où je suis, et je veux changer de place...

M^{me} DE LUSSAN.

Et c'est pour une semblable raison que vous... vous... éloignez... monsieur Ernest? Ne suis-je point l'amie de votre enfance?... et est-il donc dans notre destinée de nous quitter toujours sans motifs?

ERNEST.

Sans motifs... jusqu'à présent vous n'avez point de semblables reproches à me faire, et la lettre que M. de Lussan... a dû vous remettre...

M^{me} DE LUSSAN.

Il ne m'en a remis aucune... je vous jure.

ERNEST.

Ah!... (Froidement.) Au fait, peut-être a-t-il eu raison... un oubli total, c'est tout ce que je demande.

M^{me} DE LUSSAN.

Vous oublier!... pouvez-vous le penser?... pourquoi nous priver de votre amitié, de vos conseils?... La présence d'un ami adoucit nos chagrins... car tout le monde en a... On croit seulement les lui confier... il les partage. (A part.) Allons... il ne parlera pas... (Haut.) Vous êtes trop heureux pour avoir besoin de mon amitié... Moi, je suis moins heureuse, et je viens réclamer la vôtre...

ERNEST.

Vous, madame... vous réclamez mon amitié... Ah ! ce moment-là me paie de tout ce que j'ai souffert... Mais ne croyez pas que mon sort soit aussi heureux qu'il vous le paraît.

M^{me} DE LUSSAN.

Comment... il serait vrai!... Eh bien, je serais presque tentée de m'en féliciter... c'est du moins une conformité entre nous... je puis donc vous confier que depuis que l'ordre de mon père m'unit à M. de Lussan...

ERNEST.

Eh ! quoi... ce n'est point par inclination ?

M^{me} DE LUSSAN.

J'ai obéi...

ERNEST.

Vous ne l'aimiez pas !!! (A part.) Comme il m'a trompé!... (Douloureusement.) Et elle est sa femme...

M^{me} DE LUSSAN.

Ernest, qu'avez-vous?...

ERNEST.

Ah ! mon plus grand malheur est de ne pouvoir vous le dire...

M^{me} DE LUSSAN.

Eh bien... puisqu'il faut que ma confiance précède la vôtre, apprenez que depuis ce mariage fatal, je n'ai pas connu un seul jour de bonheur.

ERNEST.

C'est comme moi...

M^{me} DE LUSSAN.

Et me voyant enchaînée à jamais... ne conservant aucun espoir... la vie m'est devenue odieuse, et, je vous l'avouerai, j'ai résolu de la quitter.

ERNEST, avec explosion.

Eh bien, madame... c'est comme moi!...

M^{me} DE LUSSAN.

Grand Dieu! qu'osez-vous dire?..

ERNEST.

Oui... je n'aurais jamais cru qu'il existât entre nous autant de sympathie!

M^{me} DE LUSSAN.

Écoutez-moi...

AIR : Duo des Morts garçons.

D'une existence

ERNEST.

D'une existence

M^{me} DE LUSSAN.

Sans espérance

ERNEST.

Sans espérance

M^{me} DE LUSSAN.

Je veux m'affranchir aujourd'hui.

ERNEST.

Que dites-vous?... c'est aujourd'hui.

M^{me} DE LUSSAN.

Oui, c'est ici,
C'est aujourd'hui
Que mon courage...

ERNEST.

Votre courage

M^{me} DE LUSSAN.

De l'esclavage

ERNEST.

De l'esclavage

M^{me} DE LUSSAN.

Saura bientôt briser les nœuds ;
Et ce soir même...

ERNEST.

Qu'entends-je, oh ! dieux !

M^{me} DE LUSSAN.

Oui, c'est ce soir, tels sont mes vœux.

ERNEST.

Ah ! quel rapport entre nous deux !

Ensemble.

M^{me} DE LUSSAN.

Ah ! l'aventure est vraiment surprenante,

Oui, je m'en vante, (*Bis.*)

Du monde en vain il veut se détacher ;

Il faut l'en empêcher.

ERNEST.

Ah ! l'aventure est vraiment surprenante :

Jeune et charmante, (*Bis*)

Du monde ainsi vouloir se détacher ;

Il faut l'en empêcher.

M^{me} DE LUSSAN.

Puisqu'un même sort nous rassemble,

Formons un dessein généreux,

Et tous les deux... tous deux ensemble...

ERNEST.

Que dites-vous ?

M^{me} DE LUSSAN.

Je crois qu'il tremble,

Refusez-vous de tels adieux ?

ERNEST.

Eh quoi, madame !...

M^{me} DE LUSSAN.

Oh ! je le veux... oui, je le veux.

Ensemble.

ERNEST.

Ah ! l'aventure est vraiment surprenante :

Jeune et charmante,

Du monde ainsi vouloir se détacher !
Il faut l'en empêcher.

M^{me} DE LUSSAN.

Ah ! l'aventure est vraiment surprenante :
Oui, je m'en vante,
Du monde en vain il veut se détacher ;
Il faut l'en empêcher.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; RACHEL, entrant précipitamment sans regarder
personne.

RACHEL.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc qu'une
imagination comme celle-là !... je m'en doutais bien, que s'il
se montait la tête...

M^{me} DE LUSSAN.

Eh bien ! qu'a donc cette petite fille ?

RACHEL, à Ernest.

Ah ! monsieur, je vous rencontre bien à propos... il n'y
a que vous qui puissiez lui parler.

ERNEST.

A qui donc ?...

RACHEL.

Eh bien, à Tobie... On ne peut pas le retenir, ce petit
garçon ! imaginez-vous qu'il est venu ici, malgré la défense
de mon papa... sous prétexte d'apporter une boîte que
vous l'aviez envoyé chercher.

ERNEST.

C'est vrai...

RACHEL.

Alors mon papa l'a battu... et comme Tobie a de l'honneur...

ERNEST.

Il le lui a rendu.

RACHEL.

Non... mais il veut que nous fassions un coup de désespoir...

M^{me} DE LUSSAN.

Il veut vous enlever...

RACHEL.

Ah ! bien oui... si ce n'était que cela, il y aurait de l'espoir... mais Tobie, qui est comme un salpêtre, veut absolument se tuer pour faire enrager mon papa... la tête n'y est plus... Il est comme ça.

M^{me} DE LUSSAN, à part.

Ah çà !... dans ce pays tout le monde s'en mêle...

RACHEL.

AIR du Ménage de garçon.

Enfin, madam', c' n'est pas croyable,
Il veut s' mettr' à la mode aussi;
J' vous l' demande, un luxe semblable
Convient-il aux gens tels que lui?
Mais voyez-vous, l'orgueil l'enivre,
L'ambition l' tourmente si fort,
Que lui qui n'a pas de quoi vivre,
Il veut mourir comme un milord.

Et vous sentez bien que si Tobie s'en va... il faut que je m'en aille aussi... Alors vous voyez les suites... et je viens vous trouver pour que vous lui fassiez entendre raison...

ERNEST.

Oui, vous ne pouvez pas mieux vous adresser... Tenez, dites cela à madame...

RACHEL.

Au fait, à quoi que ça avance de se tuer ? c'est bête... (Madame de Lussan lui fait signe de continuer.) mais oui, c'est bête... (A Ernest.) Je vous le demande à vous-même, ça a-t-il le sens commun ?... il prétend qu'il sera plus heureux !... mais quand ce serait vrai... il ne doit pas vouloir être heureux sans moi... c'est d'un mauvais cœur... c'est d'un égoïste... tandis que quand on est malheureux tous les deux... eh bien, c'est toujours ça... (A M^{me} de Lussan.) Dites-le-lui vous-même, je vous en prie... peut-être il vous croira !

M^{me} DE LUSSAN.

Mais, Rachel, vous me chargez là d'une commission... Dites cela à monsieur.

RACHEL.

Certainement que j'ai raison... et il faut qu'il ne m'ait jamais aimée... sans cela il consentirait à vivre pour moi...

M^{me} DE LUSSAN.

Oui, Rachel, oui... je crois aussi que si jamais il avait eu de l'amour pour vous...

RACHEL.

Eh bien, c'est sûr... on a un mauvais moment à passer... mais il en arrive un meilleur, et en prenant patience, il y a remède à tout... voilà ce qu'il faut lui faire entendre...

ERNEST.

Oui, je conçois... que M. Tobie... Amène-le-moi... je veux le voir, lui parler.

RACHEL.

Eh! mon Dieu... monsieur... il est là... Entre donc, Tobie!

(Rachel saute de joie et sort en courant.)

M^{me} DE LUSSAN.

Et moi... je vous laisse... Ernest... vous n'oublierez pas, ce soir... à huit heures... dans ce pavillon.

ERNEST.

Mais songez donc, madame...

M^{me} DE LUSSAN.

Ah ! je vous prie, n'allez pas vous repentir... à huit heures dans ce pavillon...

(Elle sort, en le regardant avec expression.)

SCÈNE VIII.

RACHEL, ERNEST, TOBIE.

RACHEL.

Entre, Tobie, ne crains rien, mets là cette boîte.

(Tobie pose sur la table la boîte qu'il portait.)

ERNEST, à part.

C'est bien... mes papiers, mes diamants... au moment de partir, il faut mettre ordre à ses affaires.

RACHEL, le tirant par son habit et lui montrant Tobie.

Le voilà !... il a une bonne figure, n'est-ce pas ? qu'est-ce qui se douterait qu'il est comme ça ?

TOBIE, secouant la tête affirmativement.

Ah ! ah !

RACHEL.

Voyez-vous !... Parlez-lui donc un peu... n'ayez pas peur.

ERNEST.

Tobie, vous aimez donc beaucoup Rachel ?

TOBIE, mettant la main sur son cœur.

Oh ! oh !

RACHEL.

J'en étais sûre.

ERNEST.

Et vous vouliez mourir pour elle ?

TOBIE, se frappant la tête.

Ah ! ah !

RACHEL.

Je vous le disais.

ERNEST.

Tobie... je me charge de votre fortune... Que vous faut-il pour épouser Rachel ?

TOBIE, sautant de joie.

Oh ! oh !

RACHEL.

Tenez, le v'là déjà parti ! il a les passions si vives !... Modère-toi donc un peu, Tobie... Si monsieur voulait seulement lui faire avoir une place honorable, vous qui connaissez cette jeune dame...

ERNEST.

Eh bien ?

RACHEL.

Je sais qu'elle n'a pas besoin de Tobie à son service... mais il est impossible à son âge qu'elle ne se marie pas bientôt... et alors... son mari... vous entendez... avec des protections...

ERNEST, étonné.

Hein !... que dis-tu ? Madame de Lussan se marier !...

RACHEL.

Dame !... c'est ce qu'on peut faire de mieux, quand on est fille comme moi ou veuve comme elle.

ERNEST, vivement.

Veuve ! madame de Lussan est veuve ?

RACHEL.

Depuis un an... elle l'était déjà à son premier voyage... demandez à Tobie.

TOBIE, appuyant.

Oh ! oh !

RACHEL.

Vous voyez, je ne le lui fais pas dire !...

ERNEST, à part.

Comment... elle est libre !... et cet aveu qu'elle me faisait tout à l'heure... cette résolution...

RACHEL.

Alors, puisqu'elle est veuve, cette femme, elle ne peut pas rester...

ERNEST, brusquement.

C'est bon... laisse-moi...

RACHEL.

Comment ? laisse-moi !

ERNEST, impatienté.

Oui, ne m'avez-vous pas entendu ?

RACHEL, le tirant par son habit.

Mais non, c'est vous qui n'entendez pas que la fortune et la place de Tobie...

ERNEST.

Eh ! qu'il aille au diable avec sa place !

RACHEL, stupéfaite.

Eh bien, par exemple, je vous demande ce qui lui a pris, et s'il y a de notre faute.

TOBIE, pleurant.

Oh ! oh !

RACHEL.

Là ! v'là qu'il a fait pleurer le petit !... Viens-t'en, mon pauvre Tobie, je vois bien que nous n'avons rien à espérer.

(Ernest s'assoit près de la table, le coude appuyé sur la boîte.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; KINNECESTER.

RACHEL, à Kinnecester qui entre.

Allez, prenez garde à vous ; car il est bien méchant.

ERNEST, à part.

Comment ! elle est maîtresse de sa main... de cette main qu'on m'a enlevée par la plus indigne perfidie !

RACHEL.

Enfin, je ne sais pas ce qui lui passe par la tête.

KINNECESTER.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il voudrait avancer l'heure ?

RACHEL.

Il est là depuis un instant appuyé sur cette boîte...

KINNECESTER.

Si c'était sa boîte de pistolets !...

RACHEL, se sauvant avec Tobie.

Ah ! mon Dieu !

SCÈNE X.

ERNEST, rêvant, KINNECESTER, l'observant dans le fond.

ERNEST, d'un air extrêmement agité.

Elle est libre !... elle est veuve !... et elle me l'a laissé ignorer. Quel pouvait être le motif ?... si ce n'était qu'une épreuve ! Si sa généreuse amitié avait voulu seulement me détourner d'un dessein... Quoi ! madame de Lussan, celle que j'ai toujours aimée, celle dont la perte me réduisait au désespoir... daignerait encore s'intéresser... Je n'ose croire à tant de bonheur... et je cours de ce pas...

KINNECESTER, qui a suivi tous ses mouvements, l'arrêtant par le bras.
Non... jeune imprudent... non ! vous n'irez pas.

ERNEST.

Eh bien ! Kinnecester, qu'avez-vous donc ?

KINNECESTER.

Ce que j'ai ! ce que j'ai !... vous voudriez en vain dissimuler... j'ai deviné le funeste dessein que vous méditez en ce moment !... mais vous ne connaissez guère mon caractère et mes principes... si vous croyez que je vous le laisserai exécuter... non... jeune homme, non... vous ne l'exécuterez pas !... C'est qu'il est étonnant qu'on se permette de disposer aussi légèrement...

ERNEST.

Ah ça ! mon cher ami, qu'est-ce que cela vous fait ?

KINNECESTER.

Comment ! ce que cela me fait... Apprenez, monsieur, que votre existence appartient à tous vos amis... à votre professeur de philosophie... Mais je formerai plutôt opposition !... nous nous y opposerons tous... Oui, apprenez que madame de Lussan est instruite comme moi... qu'elle est libre... qu'elle ne dépend que d'elle-même, quoiqu'elle m'ait défendu de vous l'apprendre. (Geste de joie d'Ernest.) Et si vous saviez quel intérêt elle vous porte, combien elle est décidée à combattre votre résolution...

ERNEST, froidement.

C'est ce qui vous trompe !... Madame de Lussan la partage ! elle prend le même parti que moi... et ce soir à huit heures vous en serez convaincu !

KINNECESTER.

Comment !... elle aussi ! et mon autre pension... Ah ça ! tout le monde a donc juré de me ruiner ?...

AIR de Prévillo et Taconnet.

C'est fini, c'est le coup de grâce,

A ma perte ils conspirent tous !
 Un seul instant, mettez-vous à ma place...
 Aussi, morbleu ! vous ne pensez qu'à vous !

(A part.)

Le système de mon élève
 Va donc gagner tout l'univers !
 Quoi ! tous les deux... moi je m'y perds !...
 Et je n'ai plus, si leur projet s'achève,
 D'autre parti que de me mettre en tiers.

ERNEST, à Kinnecester qui s'est glissé près de la table, et qui essaye
 de mettre la boîte sous son bras.

Eh bien ! que faites-vous donc ?

KINNECESTER.

Je veux m'emparer de ces armes meurtrières.

ERNEST, la lui reprenant.

Non pas... non pas... comme vous y allez... (A part.) Diab-
 le... cent mille écus de diamants !!!

KINNECESTER, à part.

N'importe... je n'ai point oublié l'heure fatale... à
huit heures !... Courons ayertir, chercher main-forte... afin
 de les empêcher, s'il est possible... et en même temps tâ-
 chons de trouver Jonathan, et hâtons-nous de conclure...
 car, de ce temps-ci, on ne sait ni qui vit ni qui meurt.

(Il sort.)

ERNEST.

Malgré ce que je viens d'entendre, je n'ose encore me
 flatter... si je pouvais apprendre d'elle-même... C'est elle...
 si j'osais, j'aurais bien envie de me venger un peu...

SCÈNE XI.

ERNEST, M^{me} DE LUSSAN.

M^{me} DE LUSSAN, entrant vivement.

Ah ! mon Dieu, que m'a dit Rachel ? cette boîte de pistolets...

ERNEST.

Je vous attendais, madame.

M^{me} DE LUSSAN, avec émotion.

Oui, je vois que vous êtes exact au rendez-vous !

ERNEST.

Pouvez-vous en douter !... Si j'avais pu hésiter un instant, notre conversation de ce matin aurait suffi pour me déterminer.

M^{me} DE LUSSAN, à part.

Ah ! mon Dieu, j'ai bien réussi...

ERNEST.

Jugez donc combien je dois tenir à mon projet, aujourd'hui qu'il m'est permis de m'associer à vous... d'être de moitié dans votre entreprise ; nous aurons donc une fois les mêmes goûts... la même pensée... c'est une faveur trop rare pour que je ne m'empresse pas d'en profiter.

M^{me} DE LUSSAN.

Mais, au moins, avez-vous bien fait toutes vos réflexions ?

ERNEST.

Oui, toutes... et puisque de votre côté vous êtes entièrement décidée... (Froidement en tirant sa montre.) Il est huit heures, madame...

M^{me} DE LUSSAN.

Déjà !...

ERNEST.

J'en suis certain !...

M^{me} DE LUSSAN.

Eh bien, monsieur... (A part.) Je n'avais pas pensé que la conversation prendrait cette tournure-là... (Ernest fait un mouvement du côté de la table.) Ah ! grands dieux !... cette fatale boîte !...

ERNEST.

Qu'avez-vous, madame ? vous repentiriez-vous maintenant ?

M^{me} DE LUSSAN.

Non, certainement... mais avez-vous fait vos adieux... à tous vos amis?...

ERNEST.

A tous... non, sans doute!... à vous, par exemple... mais ce que j'aurais à vous dire nous fâcherait peut-être encore ensemble... et nous ne pourrions plus nous raccommo-der... Allons, je vais ouvrir...

M^{me} DE LUSSAN.

Mais un instant, Ernest! vous n'êtes pas raisonnable... vous n'êtes pas de sang-froid... Je vous promets que je ne me fâcherai pas... d'ailleurs, il est de ces choses qu'on ne dirait pas à tout le monde, mais qu'on peut confier à son amie...

ERNEST.

Vous le voulez...

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant. (*Romagnés!*)

Premier couplet.

Lorsque l'on est près de mourir,
On peut tout dire à son amie
Sachez donc qu'avec perfidie,
Loin d'elle on m'a forcé de fuir.
Depuis, gémissant en silence,
Gardant toujours son souvenir...
Hélas! vous allez me haïr...
Mais on peut tout dire, je pense,
Lorsque l'on est près de mourir.

Deuxième couplet.

Apprenez donc que mes beaux jours
Se sont passés dans la souffrance,
Que je l'aimais sans espérance,
Et que pourtant j'aimais toujours.
Oui, vos rigueurs, votre inconstance,
De ce cœur n'ont pu vous bannir,
Hélas! vous allez m'en punir;

Mais on peut tout dire, je pense,
Lorsque l'on est près de mourir.

M^{me} DE LUSSAN.

Mais, monsieur, où est la nécessité que vous mourriez?...

ERNEST.

Les liens qui vous unissent... sans cela il y aurait un moyen de changer toutes mes résolutions ! mais vous ne pouvez pas l'employer.

M^{me} DE LUSSAN.

Et quel est ce moyen ?... Quand il s'agit de sauver la vie à quelqu'un, on y regarde à deux fois !

ERNEST.

Ce moyen serait de me dire... mais vous n'y consentirez point... de me dire que vous m'aimez... vous voyez bien qu'il faut que je meure (Allant vers la boîte.) et je vais...

M^{me} DE LUSSAN.

Arrêtez, Ernest ! il faut vous avouer la vérité... Vous m'aimez, parce que vous croyez trouver enfin en moi une femme franche, sincère... Eh bien, pas du tout, je vous ai trompé, abusé ; le désir de vous sauver m'avait inspiré cette ruse... Je suis libre... vous voyez bien qu'il faut que vous ne mouriez pas !

ERNEST, se jetant à genoux et baisant sa main.

Ah ! madame...

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; KINNECESTER, amenant JONATHAN et tous LES
GENS de la maison ; Jonathan tient un parchemin à la main.

KINNECESTER, se précipitant vers eux en détournant la tête au moment
où Ernest embrasse madame de Lussan.

Arrêtez ! arrêtez ! empêchez-les !

JONATHAN.

Et de quoi faire?...

KINNECESTER.

Eh parbleu! de se tuer.

ERNEST.

Moi... jamais la vie ne m'a été plus chère...

KINNECESTER.

Comment, vous vivez... vous vivez!... en êtes-vous bien sûr? Ce n'est parbleu pas sans peine... je m'en vante...

ERNEST.

Oui, je le sais... je n'oublierai jamais les soins de votre généreuse amitié...

KINNECESTER.

Laissez donc!... j'ai fait ce que j'ai dû!... vous existez... je suis assez payé de mes soins... voilà comme je suis... (Arrachant à Jonathan le parohemin qu'il avait à la main.) Tenez, toute réflexion faite, nous ne signerons pas encore aujourd'hui... Mais qu'est-ce encore?...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; RACHEL, TOBIE, se tenant bras dessus bras dessous et serrés l'un contre l'autre. Ils arrivent sans rien dire jusqu'au fond du théâtre.

RACHEL.

Nous venons vous remercier de vos bontés... grâce à Dieu nous n'avons plus besoin de rien... N'est-ce pas, Tobie?...

TOBIE.

Oh! oh!

M^{me} DE LUSSAN.

Et pourquoi? qu'avez-vous donc?

RACHEL.

C'est que nous ne sommes pas habitués à être rudoyés. Après la manière dont monsieur nous a traités tout à l'heure... nous avons bien vu que nous avons été indiscrets... d'avoir osé nous adresser à vous!... et alors... Dis toi-même, Tobie, dis donc ?

TOBIE, pleurant.

Oh ! oh !

RACHEL.

Il est trop ému pour parler ! Eh bien, nous avons pensé que nous n'avions d'espoir qu'en nous... et nous en sommes revenus à notre ancienne résolution...

JONATHAN.

Qu'est-ce que cette résolution ?

RACHEL.

Oh ! mon papa... ce n'est pas la peine de vous fâcher pour ce qui nous reste... Allons, viens, Tobie...

KINNECESTER.

Mais c'est donc une rage, aujourd'hui...

ERNEST.

Non, mes enfants... non, je ne vous laisserai point sortir... ma colère s'est dissipée, et nous serons tous heureux !

KINNECESTER.

C'est bien, c'est très-bien... Jeunes gens, vous m'avez tous donné de grandes inquiétudes... que cela vous serve de leçon et vous engage à ménager une existence aussi chère à tant de personnes... Qu'est-ce que je demande, moi?... que tout le monde vive !

VAUDEVILLE.

AIR de M. DOCHE.

ERNEST.

Que les héros, les conquérants,
Se nourrissent de renommée,

Que les seigneurs vivent d'encens
Et les poètes de fumée ;
Que l'on montre à l'ambitieux
Le ministère en perspective,
Et l'espérance aux malheureux :
Il faut que tout le monde vive.

JONATHAN.

Pour célébrer ces deux noc's-là,
A vous bien servir je m'attache,
Et donne un repas qui vaudra
Celui des Noces de Gamache.
Vous s'rez tous contents, j'en répons ;
Pour mieux traiter chaque convive,
J' vais tuer canards et pigeons :
Il faut que tout le monde vive.

KINNECESTER.

En fait de système, le mien
C'est : ne dérangeons pas le monde !
Tel qu'il est il me semble bien,
Croyez-moi, laissons à la ronde
Aux Allemands leur air massif,
Aux Français gaîté franche et vive,
Aux Anglais laissons le roastbeef :
Il faut que tout le monde vive.

TOBIE, s'avançant.

Ah ! ah !

RACHEL, l'interrompant.

Silence !

TOBIE, de même.

Oh ! oh !

RACHEL.

Paix donc !

Au sentiment y n' peut suffire.

TOBIE.

Oh ! oh !

RACHEL.

Il en perd la raison,
V'là c' que Tobie a voulu dire.

TOBIE.

Oh! oh!

RACHEL.

C'est bon.

(S'avançant.)

Moi, dans ce jour...

(Regardant Tobie qui veut ouvrir la bouche.)

Est-il bavard! y récidive.
Lais'-moi donc parler à mon tour :
Il faut que tout le monde vive.

M^{me} DE LUSSAN, au public.

Vous, nos arbitres souverains,
Vous, dont nous briguons les suffrages,
Messieurs, vous tenez dans vos mains
Le destin de tous nos ouvrages;
Rendez, en princes bienfaisants,
Justice aux bons (s'il en arrive),
Faites parfois grâce aux méchants :
Il faut que tout le monde vive.



LE
CHAT BOTTÉ

FÉERIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET DELESTRE-POIRSON.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — 10 Avril 1820.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE DUC DE MIROBOLAN	MM. JOLY.
LE COMTE DE TURCAMORE	HIPPOLYTE.
LE BARON DESASTUCES	FICHET.
BOUCHE-DE-FER, ogre	GONTIER.
JEAN LE SIMPLE	PHILIPPE.
UN INTENDANT	GUÉNÉE.
UN CHEF D'OFFICE } de l'ogre	JUSTIN.
UN TAMBOUR	LAPORTE fils.
UN GARDE	RENÉ.
LE CHAT BOTTÉ	Mlles LAURENCE.
BRILLANTINE, sous le nom de Lison, fille du duc de Mirobolan	CLARA.
SEIGNEURS. — SUITE. — VALETS. — PAYSANS. — PLUSIEURS CHATS. — FÉES, — GÉNIES. — SYLPHES.	

Dans la principauté de Mirobolan.



LE
CHAT BOTTÉ

ACTE PREMIER

Premier tableau

Une campagne. — D'un côté l'entrée d'une forêt, de l'autre quelques cabanes de paysans. — Une table et un banc.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN TAMBOUR, qui bat un appel, suivi d'une troupe de PAYSANS.

LES PAYSANS.

AIR du vaudeville de *Une Nuit de la garde nationale*.

Quel vacarme ! quel tapage !
Dès l' matin
Le tambour est en train ;
Queuqu' vieill' femm' du voisinage
Cherch' son époux ou son carlin.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; JEAN, sortant de sa cabane et posant par terre un fagot.

JEAN.

Avant l'heur' du labourage
On nous réveille en sursaut !
Quelqu'un d' nous dans le village
A donc gagné le gros lot ?

UN PAYSAN.

Eh ! non, on te dit que c'est une femme égarée.

JEAN.

Ah ! c'est différent... je l'prenais pour le tambour-majeur de la loterie.

(Roulement.)

LES PAYSANS.

Quel vacarme ! quel tapage ! etc.

(Roulement.)

LE TAMBOUR.

Écoutez tous. (Il lit une affiche qu'il tire de sa poche.) « Il a été perdu, il y a huit jours, entre chien et loup, une jeune princesse d'une beauté incomparable. Le prince Mirobolan, son père, fait savoir à tous ses sujets, amis et connaissances, qu'une récompense honnête est promise à qui lui ramènera sa fille chérie, la princesse Brillantine. »

JEAN.

Une princesse ! ah ben oui ! comment la reconnaître ? moi d'abord, je n'en ai jamais vu.

LE TAMBOUR.

Silence ! (Il lit.) Signalement de l'objet égaré :

AIR : Mes chers amis, pouvez-vous m'enseigner. (BEAUMARCHEAIS.)

« Teint blanc, œil noir et vif, nez aquilin,

- « Taille de quatre pieds dix pouces,
 « Toque d'argent, et robe de satin,
 « Les cheveux bruns et les mœurs douces,
 « Esprit toujours égal,
 « Regard sentimental,
 « Brillante, malgré son jeune âge,
 « Et de sagesse et de vertu... »

JEAN.

Jusqu'à présent, il n'a paru
 Rien de pareil dans le village.

LE TAMBOUR, continuant.

« Ladite princesse répond au nom de Brillantine ; on prie
 « les personnes qui en auraient quelques nouvelles de les
 « faire parvenir, franc de port, au Palais Royal de la prin-
 « cipauté de Miobolan ; s'adresser au surplus, pour la
 « récompense promise, chez tous les notaires de l'endroit. »

(Roulement ; il fait placarder l'affiche.)

JEAN.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! c' pauvre duc de Miobolan !
 il doit être dans une désolation... lui qui est si bon prince !...
 perdre sa fille !

LE TAMBOUR.

Il en a perdu la tête.

JEAN.

Là !... faire coup sur coup deux pertes dont l'une est aussi
 considérable... car enfin, c'était une fille unique ; la défunte
 ne lui a laissé, je crois, que c't' enfant-là.

LE TAMBOUR.

Absolument.

JEAN.

Et se la voir enlever comme ça par un événement aussi...
 Sait-on comment ce malheur est arrivé ?

LE TAMBOUR, à voix basse.

On soupçonne un ogre qui habite ici près, ce terrible

Bouche-de-Fer, de la tenir enchaînée dans quelque coin de ses domaines.

JEAN.

Voyez-vous ça !... c'est que c'est mauvais, un ogre !... et pourquoi n'a-t-on pas fait une visite domiciliaire chez le voisin ?

LE TAMBOUR.

Ah ! bien oui ! comment y arriver ? On ne peut entrer dans ses États que par le pont des Culbutes, que vous voyez d'ici ; et dès que quelqu'un ose le traverser, ça fait aller une cloche d'airain qui donne le signal... le pont se brise, et crac...

JEAN.

J'entends ! c'est une affaire coulée à fond ; je n'irai pas me promener de ce côté-là... Ah ça, quel métier fait-il, ce seigneur-là ?

LE TAMBOUR.

Il mange.

JEAN.

Eh bien ! il n'y a pas de mal à ça... il faut que tout le monde vive.

LE TAMBOUR.

C'est au contraire ce qu'il ne veut pas comprendre... Apprenez donc enfin... cela fait dresser les cheveux... mais silence...

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

Au premier jour, il se pourrait
Que c' voisin-là d'vint notre maître ;
Vous sentez alors qu'il faudrait...

JEAN.

C'est trop juste, cela doit être !
Notr' prince est bon, l'autre est méchant
Mais, pour peu qu' l'ogre nous assomme,

V'là not' prince qui d'vient un tyran
Et l'ogre un parfait honnête homme.

LE TAMBOUR, à voix basse.

Comment donc !... puisqu'on parle déjà d'une invasion...

JEAN.

Vous voyez donc bien... il ne faut jamais dire du mal des absents, quand ils peuvent arriver !

LE TAMBOUR, aux paysans.

Allons, allons, ne perdons pas de temps. (A un paysan.)
Vous, Bertrand, courez la faire mettre dans les petites affiches; et nous, poursuivons le cours de nos proclamations.

LES PAYSANS.

AIR du vaudeville de *Une Nuit de la garde nationale*.

Çà, poursuivons notre enquête ;
R'lan tan plan, songeons bien à cela,
Amis, récompense honnête
A celui qui la trouvera.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

JEAN, seul.

Voyez pourtant ! une princesse ! ça t'irait bien, mon ami Jean, une trouvaille comme celle-là ; je n'en demanderais pas tant ; et si je rencontrais seulement une jeune fille avec un nez aquilin et un œil noir... qu'elle fût princesse ou non ; mais bah ! aucune ne veut m'écouter ; elles s'enfuient devant moi.

AIR : Tenez, monsieur Joconde. (*Joconde*.)

Premier couplet.

Ah ! que n'ai-je une belle ?
Mais aux gentils minois

Que je vois
Faut d' la riche dentelle
Ou des rubans
Charmans.

Quel désespoir,
Hélas ! d'avoir,
Pauvre Jean, (*Bis.*)
Tant d'amour et pas d'argent !

Deuxième couplet.

Avec ell' en cadence
J' pinc'rais mon rigodon
Sur l' gazon,
Mais jarni ! quand on danse
Faut payer le violon ;

Quel désespoir, etc.

Le fait est que j'ai un guignon de possédé!... je n' peux pas réussir à vendre mon tas d' fagots ; je n'ai rien au monde que ma cabane et mon chat ; et encore, ce pauvre animal, on me le tuera quelque jour, vu que le duc de Mirobolan, qui n'aime pas les chats, vient de rendre un édit qui les bannit à perpétuité. Mais, par exemple, s'ils attrapent le mien, ils seront bien habiles... c'est un luron celui-là... un angola magnifique, qui grandit encore tous les jours... faut que ça soit une espèce particulière... peut-être un chat de Terre-Neuve ; je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, il court les champs pour trouver notre diner : une perdrix pour moi et une souris pour lui, v'là notre ordinaire de tous les jours. (*On entend un coup de fusil.*) Là ! qu'est-ce que je disais?... ce diable de chat me fait des peurs... avec son petit fusil de quatre sols que j' lui ai acheté à la dernière foire... malgré ça, s'il m'apporte quelque chose, ça ne fera pas mal, car notre déjeuner de ce matin a été passé sous silence, et dans ce moment, mon estomac ne serait pas fâché de trouver à qui parler. (*Il appelle son chat.*) Dis donc, petit, petit!... hum, hum... tiens, le voilà qui s'approche d'une jeune fille qui

porte un panier... Minet, Minet ! par ici ! (Le chat traverse le théâtre, son fusil sous une patte.) Eh bien ! où va-t-il donc ainsi ?

SCÈNE IV.

JEAN, LISON, vêtue en petite cuisinière, un panier sous le bras.

LISON.

Au chat, au chat ! veux-tu venir ici... voyez donc comme on est menteur ! on disait qu'il n'y en avait plus dans ce canton. Oh ! le vilain matou ! il sera cause que je serai grondée.

JEAN.

Jarni ! v'là un joli brin de fille... Je vous demande pardon, mam'zelle, du tort que vous ont fait mes gens... c'est moi qui suis le propriétaire du chat.

LISON.

Ah ! que je suis malheureuse ! Pauvre Lison ! qu'est-ce que dira not' maître ? Quand il est en colère, tout le monde y passe.

JEAN.

Et quel est-il donc, ce tyran assez barbare pour oser rudoyer l'innocence ?

LISON.

Pardine ! c'est l'ogre voisin... monseigneur Bouche-de-Fer, dont je suis la servante.

JEAN.

Comment ! celui dont on parlait tout à l'heure ? Je vois bien maintenant qu'il est friand et qu'il aime les bons morceaux !... mais comment avez-vous pu entrer au service d'un brutal comme celui-là ?

LISON.

Par exemple, je n'en sais rien ; je me suis trouvée chez lui,

il y a huit jours, vêtue de ces habits et installée dans sa cuisine sans savoir comment j'y étais arrivée.

AIR nouveau.

Premier couplet.

D' monseigneur je suis servante,
Je porte le tablier ;
Pourtant j' n'ai jamais, j' m'en vante,
Fait danser l'ans' du panier.
Je n' sais pourquoi j' m'imagine,
Quand on m'appelle Lison,
Que Lison n'est pas mon nom,
Et pour la port' d' la cuisine
J' prends souvent cell' du salon.

Ensemble.

LISON.

Voyez donc, voyez donc,
Quand on est sensible,
Qu' c'est terrible
D'êtr' servant' de la maison !

JEAN.

Voyez donc, voyez donc,
Quand on est sensible,
Qu' c'est terrible,
Pauvr' petit' mam'zell' Lison.

LISON.

Deuxième couplet.

Dans l' villag' dès qu' je m' présente,
Chacun dit en me voyant :
C'est elle, c'est la servante
De cet ogre si méchant.
Soudain, avec promptitude
Ils s' sauv't à travers les champs...
On cach' les petits enfants ;
C'est que j' n'ai pas l'habitude,
Moi, de faire enfuir les gens..

Ensemble.

LISON.

Voyez donc, voyez donc,
Quand on est sensible,
Que c'est terrible
D'êtr' dans un' mauvais' maison.

JEAN.

Voyez donc, voyez donc, etc.

Voilà qui est singulier ! et comment ne cherchez-vous pas à quitter un maître aussi vorace, qui, à défaut de dîner, est capable de manger la cuisinière ?... surtout quand elle est comme vous, gentille à croquer ! il n'en ferait qu'une bouchée !

LISON.

Comment lui échapper ? il me trouverait toujours, puisqu'il est sorcier et qu'il a pour parrain le puissant Pendañfilando, le plus grand enchanteur du pays... D'ailleurs, ce n'est pas un ogre comme un autre.

AIR : Ma belle est la belle des belles. (Arléquin Musard.)

Premier couplet.

En vers comme en prose il s'escrime,
Il est doucereux et léger ;
C'est toujours à ceux qu'il estime
Qu'il fait l'honneur de les manger.
C'est un convive fort aimable,
Un ogre de bon ton enfin,
Bienfaisant quand il sort de table
Et sobre quand il n'a plus faim.

Deuxième couplet.

De son jardin les avenues
Offrent les groupes les plus beaux :
Il a des tableaux, des statues,
Des porcelaines, des magots.

JEAN.

Quoi ! malgré ses goûts égoïstes,
Les talents fixent ses regards !

LISON.

Il mange parfois les artistes,
Mais il protège les beaux-arts.

Il m'a dit comme ça ce matin : Lison, vous irez à la ville, au marché, vous me prendrez un lièvre, deux perdreaux, six douzaines de mauviettes, des gâteaux d'amandes, un baba et un paquet de cure-dents ; j'avais exécuté tout cela bien fidèlement, et voilà votre maudit chat qui est venu me voler jusque dans mon panier !

JEAN.

Et qu'est-ce qu'il vous a donc pris ?

LISON.

Je n'en sais rien ; attendez que je fasse l'inventaire ; voulez-vous m'aider ?

JEAN, s'asseyant sur un banc.

Comment donc ! tenez, mes genoux seront le buffet.

LISON, agenouillée, prend dans son panier qui est à terre et met ce qu'elle en retire sur les genoux de Jean.

Voilà le lièvre, les perdreaux, le baba...

JEAN, regardant le baba et le flairant.

Dieu ! queu mine ! je suis sûr que c' gâteau-là est à la fleur d'orange...

LISON.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

JEAN.

Rien, je me disais seulement que votre maître était bien heureux... il paraît qu'il déjeune tous les jours.

LISON.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que par hasard vous n'auriez point...

JEAN.

Pas encore d'aujourd'hui, mais tout cela se retrouvera.

LISON, lui offrant le baba.

Ah! monsieur, je vous en prie, vous ne voudriez pas me refuser... moi, ça me ferait tant de plaisir de vous voir manger!

JEAN.

Certainement, mademoiselle, ce serait un plaisir que je partagerais. (Prenant le baba et y mordant.) J'aurais parié que c'était de la pâtisserie fine.

AIR : Je loge au quatrième étage. (*Le Ménage de garçon.*)

(En la regardant.)

Rien n'est égal, je vous le jure,
A ce que j'éprouve aujourd'hui...

(Mangeant.)

Vraiment... c'est de la confiture,
Ah! qu'elle est bonne!... et vous aussi!...

LISON.

N'allez pas si vite, prenez garde,
Donnez-vous un peu de répit.

JEAN, regardant toujours Lison, plus tendrement.

J'ai beau manger, plus je vous r'garde,
Plus j' me sens naître d'appétit.

Je me dépêche, car je vous retarde là.

LISON.

Oh! j'ai le temps! en prenant par le pont des Culbutes,
je serai tout de suite arrivée.

JEAN, tenant le gâteau en l'air.

Comment! mam'zelle, vous allez sur ce pont-là... et la cloche?

LISON.

Ne craignez rien; j'ai un laissez-passer, parce que notre maître ne souffrirait pas que ses gens... car du reste il est assez bon homme... pourvu qu'on ne s'attaque pas à sa personne ou qu'on ne touche pas à son dîner; ah! par exem-

ple ! son dîner... ce sont là les seules choses sur lesquelles il n'entend pas raillerie.

JEAN, s'arrêtant et jetant son baba.

Ah ! mon Dieu, et moi qui viens de manger...

LISON.

C'est vrai, je n'y avais pas pensé, je vais être grondée, peut-être pis que cela... mais c'est égal, je ne m'en repens pas.

JEAN.

Et moi, je suis désespéré... ce déjeuner va me rester là... Si ce vilain ogre se fâche... vous lui direz que c'est moi... Jean, entendez-vous... Jean de mon nom de famille.

LISON.

Je tâcherai qu'il ne s'en aperçoive pas... puisqu'il n'y a qu'un gâteau, je pourrai peut-être bien... ce n'est pas comme s'il y avait...

(Pendant cela, le chat s'est encore approché du panier et a pris le lièvre et les deux perdreaux.)

LISON, se retournant.

Ah, mon Dieu ! le v'là encore... Au chat ! au chat ! (Le chat se sauve.) Si je l'attrape !... il m'emporte mon lièvre et mes deux perdreaux... aussi, c'est vous qui êtes là à me faire causer !

JEAN.

Ah ! mam'zelle !

LISON.

Je ne vous écoute plus, et j'emporte mon panier, il y a trop de danger.

AIR : Pauvre petit, il est transi. (Renaud d'As.)

JEAN.

Arrêtez-vous ; encor deux mots...

LISON.

Non, non, je perds mes deux perdreaux,

J' perds, par un coup si traître,
Le lièvr' de notre maître.
Si j' vous écoutais jusqu'au bout,
Je finirais par perdre tout.
Ah! oui, ah! oui, oui, je suis bien chanceuse!
Bien malheureuse!

(Elle sort.)

SCÈNE V.

JEAN, seul.

Elle s'enfuit... Mam'zelle Lison, mam'zelle Lison! ah! mon Dieu, qu'est-ce que je sens donc là... toc... toc... il me semble que j'avais tant de choses à lui dire... faut-il qu'elle se soit sauvée! et c'est ce maudit raton qui en est la cause! la vilaine espèce que ces chats! c'est capable de me les faire prendre en grippe... Eh ben, le v'là justement aussi tranquille que le serait un honnête homme de chat.

SCÈNE VI.

JEAN, LE CHAT.

JEAN.

Ici, ici, Minet! (Le chat passe sa patte par-dessus ses oreilles.) Oui, va, passe ta patte... il va y avoir de l'orage... Pourquoi qu'vous avez pris dans l' panier de cette jeune fille? répondez.

LE CHAT.

C'était pour ton bien.

JEAN.

Miséricorde! voilà mon chat qui parle.

LE CHAT.

Apprends que tous les animaux ont cette faculté, et s'ils ne s'en servent pas, c'est qu'ils ont peur d'en faire un mauvais usage.

JEAN.

Pardine, nous ne sommes pas si prudents.

LE CHAT.

C'est ce qui fait que vous dites plus de bêtises que nous.

JEAN.

Eh bien ! est-il étonnant ! voilà ce qui s'appelle un maître chat !

LE CHAT.

Écoute-moi ; lors du dernier édit qui nous proscrivait, tu as été humain envers moi.

JEAN.

Pardi ! que le duc de Mirobolan fasse la guerre aux chats, ça ne me regarde pas... moi, je suis en paix avec tout le monde.

LE CHAT.

Tu n'as pas suivi l'exemple ou les conseils de tes voisins.

JEAN.

Ça, c'est vrai ; les uns m'engageaient à aller faire ma déclaration, les autres voulaient que je fisse de toi un civet d' lapin, et de ta peau un manchon de renard.

LE CHAT.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir laissé la vie, et je me charge de ta fortune et de ton établissement.

JEAN.

Ça commence bien... quand nous n'avons seulement pas de quoi vivre !

LE CHAT.

Tu dis cela parce que tu n'as pas encore déjeuné.

JEAN.

Au contraire, c'est que j'ai déjeuné et que je suis désolé d'avoir déjeuné. (A part.) Cette pauvre mam'zelle Lison! s'il allait la prendre pour remplacer le plat de dessert qui lui manque...

LE CHAT, s'approchant et en confidence.

Sois tranquille, il ne la croquera pas.

JEAN, tout étonné.

Comment! tu saurais?...

LE CHAT.

Est-ce que je ne sais pas tout? je te prédis qu'avant la fin du jour...

JEAN, allant s'asseoir sur la table.

AIR du *Petit Matelot*.

Comment! il s'avis' de prédire!
Il fra bientôt des almanachs.

LE CHAT.

Comme un autr' j'en pourrais écrire ..
Je prédis qu' tu réussiras,
A la cour tu réussiras.
La chance tourne, et les courbettes
Vont commencer...

JEAN.

Mais en effet,
Lui qui voit d' si près les girouettes,
Il doit savoir le temps qu'il fait.

LE CHAT.

Je vais te rapprocher de Lison... à condition que tu seras docile et que tu te laisseras conduire.

JEAN.

Parbleu! je ne demande pas mieux.

LE CHAT.

Alors, tiens-toi bien.

(La table sur laquelle Jean est assis se change en une calèche élégante

avec quatre chevaux richement caparaçonnés, un de ceux de devant a une selle avec des étriers.)

JEAN.

Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

LE CHAT, mettant le pied à l'étrier.

Ne m'as-tu pas permis de te conduire ?

JEAN.

A la bonne heure, mais où allons-nous ?

LE CHAT.

A la cour.

JEAN.

Mais un instant... un instant, Minet... réfléchis donc un peu, car quelquefois tu raisones comme une... est-ce qu'on va à la cour en veste et en casquette ?

LE CHAT.

Si ce n'est que cela... (Levant la patte.) De par Romingobis, roi des chats, je te fais marquis. .

(Jean se trouve vêtu d'un riche habit de velours à paillettes, etc.)

JEAN.

Eh bien, pour un grand seigneur, on ne peut pas dire que j'aie été longtemps à ma toilette.

LE CHAT, montant à cheval et faisant claquer son fouet.

En route, postillon !

JEAN.

AIR de la contredanse de *La Chasse*.

Postillon, point d' galop ;

Va plutôt

Le p'tit trot,

D' l'équipage

J' n'ai pas l'usage ;

Postillon, point d' galop ;

Va plutôt

Le p'tit trot,

Le p'tit trot,
C'est ce qu'il me faut.

Tu dis donc qu'en ce jour
Nous allons à la cour ;
Ne va pas si grand train,
Car on verse en chemin.

Postillon, point d' galop, etc.

(La calèche part au galop et disparaît.)

Deuxième tableau

Une forêt. — On aperçoit, dans le fond, le pont des Culbates. A l'entrée du pont est un poteau auquel est suspendue une cloche d'airain. Sur le devant, en bas, est un autre poteau sur lequel est écrit : *Limites des États du seigneur Bouche-de-Fer; propriété assurée contre l'incendie.*

SCÈNE VII.

MIROBOLAN, DESASTUCES, TURCAMORE, GARDES. Ils
arrivent tous en désordre.

TOUS.

AIR : Fragment de l'ouverture de *Démophon*.

Sauve qui peut !
Il nous en veut,
Il nous poursuit,
Fuyons sans bruit ;
Ils sont les plus forts,
Et nous sommes morts.

MIROBOLAN, à plusieurs gardes.

Faites bien sentinelle... et que personne ne puisse nous
approcher avant que nous ayons battu en retraite... Ouf !
(A Desastuces.) vous êtes sûr qu'on ne nous poursuit plus ?

DESASTUCES.

Si je pouvais avoir là-dessus le moindre doute, Votre Altesse ne me verrait pas ici.

MIROBOLAN.

Vous me rassurez... Mais êtes-vous bien certain qu'on nous ait poursuivis ?

DESASTUCES.

Écoutez donc, mon prince, nous étions à la fenêtre du palais, quand vous avez aperçu ce nuage de poussière... vous avez prétendu que c'était l'ogre en personne, qui venait avec un corps d'armée ; sur-le-champ, nous avons tous descendu les escaliers quatre à quatre.

TURCAMORE.

Moi, mon devoir était de suivre Son Altesse, sans cela... ah ! ah ! j'étais là.

MIROBOLAN.

Mon Dieu, mon cher Turcamore, je connais votre valeur ferrailleuse... mais c'est vous qui avec vos ah ! ah ! continuel m'avez le plus effrayé, je croyais toujours que nous étions attaqués, il y a de quoi perdre la tête.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

A chaque instant il nous arrive
Nouveau rapport dont je frémi ;
On est toujours sur le qui-vive !
Moi, je ne peux pas vivre ainsi...
Il règne une stupeur fatale,
Un tel désordre dans l'Etat,
Que j'ai quitté ma capitale
Sans avoir pris mon chocolat.

Du reste, ça ne m'étonne pas... il devait nous arriver quelque trahison : depuis l'enlèvement de ma fille, voilà la troisième fois que je fais le même rêve.

DESASTUCES.

Serait-il possible ?

MIROBOLAN.

Oui, messieurs, le croiriez-vous! j'ai encore rêvé chat; ces maudits animaux-là ont juré de me poursuivre partout.

DESASTUCES.

Il est vrai que les mesures rigoureuses qu'on a prises à leur égard peuvent en quelques sorte légitimer de pareilles représailles.

MIROBOLAN.

Je vous demande s'il y a de ma faute! on ne peut pas disputer des goûts, et je n'ai jamais pu les souffrir... ça vient d'enfance... Vous savez, quand j'étais jeune, ce perroquet vert que j'aimais tant et avec qui j'avais fait mes études... c'est un chat qui l'a étranglé! cette perruque qui marchait toute seule, et qui m'a fait tant de peur, c'était un chat qui était dessous! et l'autre jour quand j'ai voulu m'asseoir sur mon trône, n'y ai-je pas trouvé un des leurs qui faisait le gros dos et qui a manqué me faire sauter au plafond... ils se fourrent partout... Vous m'avouerez que c'est à n'y pas tenir.

AIR du vaudeville des *Vistandines*.

En vain mes rigoureux décrets
De ma présence les bannissent,
Pour mieux surprendre nos secrets
Jusque dans ma chambre ils se glissent.
En tous lieux, par leurs malins tours,
Ils m'espionnent, me déroutent.
Enfin au conseil tous les jours
Quand je vous parle, j'ai toujours
Quelques bêtes qui m'écoutent.

Et tenez, qu'est-ce que je vous disais... n'en voilà-t-il pas encore?

(Sur tous les arbres paraissent un ou deux chats dans diverses attitudes.)

DESASTUCES.

Nous sommes cernés...

TURCAMORE, portant la main à la garde de son épée.

A moi !... (Les chats disparaissent.) Ils ont bien fait de s'en aller... sans cela... ah ! ah !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; UN GARDE.

LE GARDE.

Monseigneur !

TOUS, effrayés.

Qu'est-ce que c'est ?

LE GARDE.

Monseigneur, un chat qui demande à vous parler.

MIROBOLAN.

Par exemple ! c'est pousser loin la hardiesse... dites que je ne suis pas visible ; qu'est-ce que c'est que ça !

DESASTUCES.

Et moi, monseigneur, je pense qu'il serait impolitique de ne pas le recevoir... Lorsque vous avez déjà à craindre une invasion de la part de l'ogre... ce n'est pas le moment de se mettre mal avec tout le monde ; vous savez qu'ils se sont presque tous réfugiés dans ses États, et nous nous sommes privés par là d'une population industrielle et utile.

MIROBOLAN.

Eh bien donc, qu'il entre !

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; LE CHAT.

DESASTUCES.

Ah ! le bel angora !

MIROBOLAN.

Laissez approcher l'animal ; je ne rebûte aucun de mes sujets.

LE CHAT.

Monseigneur!...

MIROBOLAN.

Un chat qui s'exprime ainsi!...

LE CHAT.

Monseigneur, le marquis de Carabas, mon maître, instruit que Votre Altesse se trouvait sur ses domaines, m'a délégué vers vous pour vous demander la permission de venir en personne présenter ses hommages à Votre Altesse et lui offrir ce lièvre et ces deux perdreaux.

MIROBOLAN.

Comment diable ! mais voilà un présent de la dernière magnificence... deux perdreaux de l'année... le marquis de Carabas est trop honnête... et vous êtes à son service?... j'entends alors qu'on vous délivre un sauf-conduit... Mais je connais ce nom-là, Carabas... n'y eut-il pas un Carabas qui fut tué à la terre sainte?...

LE CHAT.

Ce n'est pas celui-là.

MIROBOLAN.

Alors je serai enchanté de faire connaissance avec lui.

LE CHAT.

Ce n'est pas tout : monseigneur, M. le marquis, ayant appris l'enlèvement de la princesse Brillantine votre fille, vous offre son bras et son épée.

MIROBOLAN.

Ce n'est pas de refus ; il paraît que M. le marquis est d'une naissance...

LE CHAT.

Regardez plutôt cet habit brodé... car le voici lui-même.

TURCAMORE.

Tableu! ce marquis de Carabas commence à me déplaire...
ah! ah!

SCÈNE X.

LES MÊMES; JEAN.

AIR de *La Sabotière*.

TOUS.

Oh! oh! quelle tournure!
Oh! oh! quel jouvenceau!
Oh! oh! quelle figure!
Oh! oh! comme il est beau!

JEAN.

Mes aïeux furent des héros;
Bon chien, dit-on, chasse
De race;
Je mets à vos pieds en trois mots
Mon nom, mon zèle et mes perdreaux.

TOUS.

Oh! oh! quelle tournure, etc.

MIROBOLAN, à Desastuces.

On voit qu'il a l'usage du grand monde. (A Jean.) Parbleu!
marquis, vous ne pouvez arriver plus à propos... vous savez
tous que le libérateur de ma fille doit être mon gendre...
le concours est ouvert..

JEAN.

Je l'ai appris ce matin... vaguement, mon prince, par des
ouï-dire et par un tambour; mais depuis, vous n'avez point
eu de nouvelles officielles?

MIROBOLAN.

J'ai fait ce matin, pour gagner de l'appétit, deux fois le
tour de mes États sans rien découvrir; la fée Lumineuse elle-

même, la marraine de ma fille, n'a pu me donner aucun renseignement, mais tout nous porte à croire que Brillantine est au pouvoir du cruel Bouche-de-Fer.

JEAN.

Ah çà ! il en fait donc une collection ?

DESASTUCES.

Et ces quatre espions que nous avons envoyés dans le château de l'ogre ?

MIROBOLAN, d'un air attendri.

Il paraît qu'ils y ont tous passé, ça a fait sa provision de la journée...

DESASTUCES.

Serait-il possible ?

MIROBOLAN.

Des personnes dignes de foi assurent les avoir vus à sa table.

JEAN.

Quelle politique arbitraire et vexatoire !

MIROBOLAN.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs:

Voyons, quel parti faut-il suivre ?

Tous nos plans restent sans effet,

Mes vassaux mêmes le font vivre,

Vous voyez ce qu'il en a fait !

Attaques d'autant plus cruelles

Qu'il ne nous combat qu'en mangeant,

Et qu'il retrouve en combattant

Tous les jours des forces nouvelles.

DESASTUCES.

Mon avis est qu'on lui intente un bon procès.

TURCAMORE.

Et moi... voilà mon avis, ah ! ah ! une, deux !... Se faire servir quatre de vos vassaux, il est temps de mettre un terme à ces abus... tête-bleu ! que n'est-il là ! une, deux !... ah ! ah !

SCÈNE XI.

LES MÊMES; UN GARDE.

LE GARDE.

Monseigneur, c'est fait de nous !

TURCAMORE, reculant de trois pas.

Qu'y a-t-il ?

LE GARDE.

L'alarme est dans le canton ; on vient d'apercevoir un géant, le maître d'hôtel de l'ogre, enfin, qui va à la provision.

DESASTUCES, TURCAMORE et MIROBOLAN, tremblants.

A... à... la provision.

TURCAMORE, au garde.

Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve, imbécile ?

DESASTUCES.

Ça prouve que quand il va à la provision... il est toujours éclairé par un régiment de piqueurs armés de lardoires... et il se dirige de ce côté.

(Musique.)

MIROBOLAN.

Ah ! mon Dieu, que faut-il faire ?

DESASTUCES.

Je n'en sais rien.

TURCAMORE, tremblant.

Ni moi non plus ; parce que contre un régiment, il n'y a pas moyen de... ah ! ah !...

MIROBOLAN.

Et vous, monsieur le marquis, que pensez-vous ?

JEAN.

Mais moi, je pense... demandez à mon chat... c'est mon conseiller ordinaire.

MIROBOLAN.

Et bien, seigneur chat, que feriez-vous à notre place?

LE CHAT.

Mais moi, assez ordinairement, quand on me poursuit, je me sauve.

MIROBOLAN.

C'est bien là aussi notre plan d'attaque, mais comment se sauver?

LE CHAT.

En traversant ce pont.

JEAN, bas.

Oui; et la cloche?

LE CHAT, bas.

Tais-toi donc. (A Mirobolan.) Vous vous trouverez chez M. le marquis de Carabas, qui sera enchanté de vous recevoir dans ses domaines.

JEAN, le tirant par la queue.

Mes domaines... y penses-tu?

MIROBOLAN.

Comment, marquis, vous avez des terres de ce côté?

LE CHAT.

Voyez plutôt :

(Il étend la patte; l'écriteau sur lequel est écrit : *Limites des Etats du seigneur Bouche-de-Fer* se change, et on y lit : *Limites des Etats du marquis de Carabas.*)

JEAN.

Ah! mon Dieu!

MIROBOLAN, effrayé.

Cette fois, je ne me trompe pas... Voici la cavalerie, et nous n'aurons jamais le temps.

LE CHAT.

Laissez donc! l'équipage de mon maître n'est-il pas à votre service! (Appelant.) La voiture de M. le marquis!

(La voiture parait, escortée par six chats bottés, le fusil sur l'épaule.)

MIROBOLAN.

Comment donc! c'est un superbe... landau... et qu'est-ce que je vois là?...

LE CHAT.

N'ayez pas peur, c'est le régiment des gardes de M. le marquis.

MIROBOLAN, regardant dans la coulisse.

Ils avancent. (Courant à la voiture et s'y plaçant.) Ma foi, marquis, je ne ferai point de façons.

JEAN, montant aussi et s'adressant à Turcamore et à Desastuces.

Je suis désolé, messieurs, qu'il n'y ait que deux places.

TURCAMORE.

Laissez donc; on a toujours des places quand on a de l'esprit et qu'on n'est pas fier...

(Il monte derrière la voiture, ainsi que Desastuces; la voiture part, suivie de tous les gardes, et disparaît. Les arbres sont couverts de chats de grandeur ordinaire, qui avertissent le chat botté de l'arrivée des ennemis. Le chat botté grimpe au poteau où la cloche est suspendue, s'y accroche d'une patte et de l'autre arrête le battant. La voiture reparait sur le pont et le traverse. Des paysans effrayés paraissent fuir à l'approche du maître d'hôtel. Un instant après arrive le cabriolet du maître d'hôtel, entouré de cavaliers. Le chat saisit la corde et sonne la cloche avec force. Le pont se brise et engloutit le maître d'hôtel, le cabriolet et les cavaliers. L'eau du fleuve se change en feu. Pendant ce temps, on aperçoit dans le lointain la voiture du marquis qui s'éloigne. Les paysans reparaissent de différents côtés. — La fin de cette dernière scène et toute cette pantomime sont accompagnées par des fragments de l'ouverture du *Jeune Henri*. — Au dernier tableau, les paysans chantent le chœur suivant.)

LES PAYSANS.

AIR de la chasse du Jeune Henri.

Que tout l' canton se divertisse,
Le maîtr' d'hôtel ne r'viendra pas
De c' faux pas !
Au fond des enfers qu'il rôtisse,
Ce n'est qu'un jeu,
Il doit êtr' fait au feu.
Le ciel lui devait ce supplice,
Car les méchants
Se mett'nt toujours dedans.





ACTE DEUXIÈME

Premier tableau

Un salon du palais de l'ogre, orné de bas-reliefs et de tableaux. — A gauche une large croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN INTENDANT, UN CHEF D'OFFICE ; PLUSIEURS VALETS
de l'ogre, occupés à différents préparatifs.

LE CHEF D'OFFICE, lisent un menu.

Nous disons donc quatre potages, huit rôtis, trente-quatre entremets... et notre maître d'hôtel qui ne revient pas .. j'avais compté sur lui pour les relevés de potage... concevez-vous ce qui peut le retarder ainsi ?

L'INTENDANT.

Ma foi non ; à moins que monseigneur Bouche-de-Fer ne l'ait chargé de quelque grande expédition.

LE CHEF D'OFFICE.

C'est que l'heure du dîner approche, et, moi qui ne suis pas encore très au fait du service de cette maison... je tremble de commettre quelque bévue. Ah çà ! et le dessert, monsieur l'intendant ?

L'INTENDANT.

Il est prêt, monsieur le chef d'office, trente-deux plats de

dessert et quatre assiettes de raisin que je viens de cueillir, ça fait juste trente-six.

LE CHEF D'OFFICE, voulant y goûter.

Peste! voilà du beau chasselas.

L'INTENDANT.

Gardez-vous d'y toucher ; vous ne savez donc pas qu'il vient de cette treille magique dont les raisins forcent tout le monde à dire la vérité, ce qui souvent entraîne ici de terribles conséquences.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

Aux gens qu' not' maîtr' reçoit à table
 Quand ce raisin est présenté,
 Ils envoient le bourgeois au diable
 En croyant boire à sa santé ;
 Aussi par des scèn's assez vives
 Crac... le dessert est échauffé,
 Et c'est rar' que tous les convives
 Chez nous puiss'nt prendre leur café

LE CHEF D'OFFICE.

Est-il possible ! c'est une caverne que cette maison... Pour moi, chaque sauce que je fais me retombe sur la conscience... les jours maigres, je ne dis pas, ça va encore... mais le reste de la semaine...

L'INTENDANT.

Je conviens que cette malheureuse habitude, qu'il a contractée dès l'enfance, lui fait beaucoup de tort dans le monde... mais, à cela près, il fait son métier d'ogre le plus honnêtement possible, et j'ai vu souvent avec attendrissement qu'il restait sur son appétit.

LE CHEF D'OFFICE.

Lui !... je vous dis que nous y passerons tous, et si, en notre qualité de chef de cuisine et d'intendant, nous le grugeons par-ci par-là, il nous le rendra bien ; enfin il n'y a que cette mademoiselle Lison qui ait son franc parler.

AIR du vaudeville de *L'Avaro et son Ami.*

A ses ordres lorsque personne
N'oserait résister ici,
Lison seul' répond et raisonne
Et n'a rien à craindre de lui. (*Bis.*)

L'INTENDANT.

La voyant fraîche et si jeune,
C'est que not' maître apparemment
Dans son appétit prévoyant
Veut l'élever à la brochette.

LE CHEF D'OFFICE.

Je l'entends, je le reconnais à sa petite toux sèche ; le
frisson me prend.

SCÈNE II.

LES MÊMES; BOUCHE-DE-FER, vêtu très-galamment, une per-
ruque de marquis, bien poudré, démarche nonchalante et ton très-miel-
leux.

BOUCHE-DE-FER.

C'est vous, mes bons amis ?

L'INTENDANT.

Monseigneur a-t-il bien reposé ?

BOUCHE-DE-FER.

Ze n'ai pu fermer l'œil de la matinée.

L'INTENDANT.

On ne s'en douterait pas, monseigneur a le teint le plus
brillant.

BOUCHE-DE-FER.

Ze le crois bien, z'ai une raze de dents.

L'INTENDANT et LE CHEF D'OFFICE, à part.

Ah ! la la...

BOUCHE-DE-FER.

Mon maître d'hôtel est-il de retour ?

LE CHEF D'OFFICE.

Pas encore, monseigneur, mais en son absence, je me suis empressé de préparer votre dîner, et si monseigneur veut jeter un coup d'œil sur le menu...

BOUCHE-DE-FER, lisant.

Trois moutons, six cosons de lait, une douzaine d'oies, deux quartiers de bœuf. (Au chef d'office.) C'est bien pour les petits pieds... mais ze ne vois pas là une pièce de résistance ! A propos, et la pâtisserie, le zibier... Lison est-elle revenue ?...

L'INTENDANT.

Oui, monseigneur, j'ai même remarqué un déficit dans ce qu'elle était chargée d'acheter.

BOUCHE-DE-FER.

Un déficit !

LE CHEF D'OFFICE.

Il manque un baba.

BOUCHE-DE-FER.

Un baba ! comment ! ce que z'aime le mieux ! qu'on me la fasse venir !

LE CHEF D'OFFICE.

Oui, monseigneur ; croyez que notre zèle...

L'INTENDANT.

Notre dévouement...

BOUCHE-DE-FER.

C'est fort bien, mes amis ; ze suis reconnaissant de vos soins ; ze sais que pour moi vous vous mettriez à toutes sauces... aussi, soyez tranquilles, vous serez les derniers...

L'INTENDANT et LE CHEF D'OFFICE, tremblants.

Les derniers...

BOUCHE-DE-FER.

Ze ne m'explique pas, ze ne dois pas m'expliquer, mais enfin si ze me trouvais au dépourvu... vous connaissiez zusu-qu'ou va mon attachement pour vous. (Il regarde l'intendant.) Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça... vous vous laissez donc déperir, mon ami... d'honneur, vous n'êtes pas présentable... allons, ze n'entends pas ça... il faut se soigner...

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Loin d'être avare... à mon zervice
Z'aime à voir les zens gros et gras,
Et ze permets qu'on s'arrondisse;
Mes amis, ne vous zênez pas.
Oui, z'est un droit que ze vous lâisse,
Mon bon cœur m'en fait une loi;
A mes dépens lorsqu'on s'engraisse,
C'est touzours travailler pour moi.

Allez, et vivez en zoie.

(L'intendant et le chef d'office sortent.)

SCÈNE III.

BOUCHE-DE-FER, seul.

Comme ils me sont dévoués! que serait-ce donc, si mon bon naturel n'était pas terni par ce malheureux inconvénient... mais ze me suis touzours laissé aller à une foule d'inconséquences qui finiront par me nuire dans la société... ze tombe amoureux d'une princesse qui me dédaigne, et pourquoi? parze que z'ai la réputation d'un zoyeux épicurien et d'un gastronome renforcé... ze fais alors l'étourderie de l'enlever et d'assommer le chef des gardes qui voulait m'arrêter... ze me reposerai touzours cette vivacité-là; enfin, pour dérober la belle Brillantine à tous les regards, autant que pour dompter zette âme orgueilleuze et fière, ze la

transforme en petite zervante, ze la place dans la condition la plus basse et, depuis huit zours, ze ne puis encore m'en faire aimer; z'est aussi trop me mortifier, et il me prend quelquefois en la voyant des fureurs... ah !...

AIR : Qu'on se batte, qu'on se déchire.

Sans les lois de la politesse,
 Les égards dus à sa maîtresse,
 Combien de fois ze fus tenté
 De l'égaliser en cruauté !
 Mais mon dépit, lorsque z'y pense
 Pourrait blesser la bienzéance :
 Ce n'est pas tout d'être gourmand,
 Il faut encore être galant !
 Z'ai de la grâce et de l'esprit,
 De la santé, de l'appétit;
 Oui, sacun bénit mon empire :
 Dans ma gazette on peut le lire;
 Et ze ne puis, le croirait-on ?
 Me faire aimer d'une Lison.

(Avec un mouvement marqué.)

Ah !

Sans les lois de la politesse, etc.

Oui, zoyons galant !... mais la voici.

SCÈNE IV.

BOUCHE-DE-FER, LISON.

LISON, une cage à la main, qu'elle pose ensuite sur une table.

Ah ! mon Dieu, on ne peut pas s'absenter un moment qu'il n'arrive des malheurs... ce pauvre petit...

BOUCHE-DE-FER.

Qu'est-ce que c'est, Lison ?

LISON.

Dans une maison où tout le monde mange, on l'a laissé mourir de faim... regardez comme il était gentil.

BOUCHE-DE-FER.

Il s'azit bien de votre oiseau.

LISON.

Oui, sans doute; c'était la seule personne d'ici que j'aimasse un peu, et je n' veux rien écouter qu'on ne me l'ait rendu à la vie.

BOUCHE-DE-FER.

Ah çà! qu'est-ce que ça signifie? faut-il qu'une bête défunte l'emporte sur une personne telle que moi?

LISON.

Pauvre petit pinson! c'est peut-être vous qui lui avez donné le coup de pouce?

BOUCHE-DE-FER.

Lison, ze ne me sers point de pinson pour mon usaze habituel, ainsi vous me charzez là d'une inculpation gratuite. Ze vous ferai d'ailleurs observer que ze suis à zeun, et quand ze suis à zeun, Lison, ze n'aime pas qu'on me mette de mauvaise humeur... Approsez ici, voyons votre livre de dépense et vos commissions; avez-vous passé sez le sculpteur?

LISON.

Oui, monseigneur, il doit vous envoyer aujourd'hui même les quatre statues en terre cuite que vous lui avez commandées.

BOUCHE-DE-FER.

Fort bien. Ensuite... voyons, qu'avez-vous apporté? (L'observant.) Mon baba?

LISON, troublée.

Aux confitures?

BOUCHE-DE-FER.

Précisément... Vous vous troublez, Lison ! eh bien ?...

LISON, de même.

Dame, monsieur... c'est que... une aventure bien singulière, allez... vous me croirez si vous voulez, mais j'avais mis dans mon panier un lièvre, votre baba et une couple de perdreaux que j'avais achetés au marché, et pendant que je regardais en l'air, tout ça s'est envolé ensemble, brrrr.

BOUCHE-DE-FER.

Ah ça ! Lison, me prenez-vous pour un Zéronte ou pour un ogre de comédie, avec vos perdreaux, vos brrrr, vous me faites là des contes de *pizeon vole !* ze ne sais qui me retient...

LISON, avec humeur.

Eh bien ! si vous n' voulez pas me croire, fâchez-vous ; je suis bien bonne de vous écouter... pour un lièvre et deux vilains perdreaux... tenez, tenez, v'là votre dépense et vos registres, faites vos commissions vous-même.

(Elle jette tout par terre.)

BOUCHE-DE-FER.

Ze vous le demande, a-t-on idée d'un pareil caractère !... quand elle devrait être à mes zenoux à me demander pardon !

LISON.

Ah ! ben oui, vous n'avez qu'à m'y attendre.

BOUCHE-DE-FER.

Mais vous ne savez donc pas, Lison, le sort qui vous est réservé?... vous ne savez donc pas que vous avez mérité d'être... Eh bien ! ze veux encore vous pardonner... ze veux même, par une clémence inouïe, vous élever du rang où vous êtes à celui de ma compagne, et pour cela ze ne vous demande que de m'aimer.

LISON.

Vous aimer !

BOUCHE-DE-FER.

Où.

LISON.

Ah! ben ça n' se peut pas, et j'aime mieux être mangée.

BOUCHE-DE-FER.

Comment! est-il possible?...

LISON.

Je veux être mangée, je vous dis.

BOUCHE-DE-FER.

Eh bien! tu seras satisfaite.

(Il fait un mouvement et s'arrête.)

LISON, le regardant en souriant.

AIR de Ma tante Aurore.

Premier couplet.

Mais à quoi bon cette colère?
 Tenez, monseigneur, mieux que vous
 Je connais votre caractère :
 Il est galant, aimable et doux ;
 Si j'en croyais votre figure,
 Je pourrais bien trembler, hélas !
 Mais vot' bon naturel me rassure,
 Et malgré ces cris, ces éclats,
 Non, monseigneur, vous n' me mang'rez pas,
 Non, ça n' se peut pas.

BOUCHE-DE-FER.

Ze ne sais où z'en suis, ze ne me reconnais plus.

LISON.

Deuxième couplet.

Croyez-moi, fillette jolie
 Ne craint pas de tels accidents ;
 Quand vous vous mettez en furie,
 Quand vous me montrerez les dents...

Vous feriez bien mieux, je le jure,
De parler sur un ton plus bas.

BOUCHE-DE-FER.

Eh bien ! me voilà à tes zenoux, na...

LISON, continuant.

Vous l' voyez bien, j'en étais sûre,
Malgré ces cris et ce fracas,
Non, monseigneur, vous n' me mang'rez pas,
Non, ça n' se peut pas,
Non, ça n' se peut pas.

SCÈNE V.

LES MÊMES; L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Monseigneur!

BOUCHE-DE-FER.

Qu'est-ce que c'est ? comment ! ze ne puis pas me livrer un moment à un accès de sensibilité sans être dérangé !

L'INTENDANT.

Monseigneur, c'est un chat.

BOUCHE-DE-FER.

Vous savez bien que ze n'en manze jamais, c'est une mesure politique.

L'INTENDANT.

C'est un chat expédié en courrier extraordinaire et qui est porteur, à ce qu'il dit, d'une nouvelle télégraphique de la dernière importance.

BOUCHE-DE-FER.

Un sat en courrier... cela me paraît du dernier bizarre ; qu'on l'introduise.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LE CHAT, en courrier, avec de grandes bottes et un fouet, LE CHEF D'OFFICE et QUELQUES VALETS de l'ogre.

LE CHAT.

AIR de La Galopade.

Je suis monsieur Chat botté,
Plus prompt qu' les célérifères,
Dans mon cours précipité
Je suis rar'ment arrêté;
En hiver comme en été
Voyageant par les gouttières,
Moi j'ai la propriété
De n'être jamais crotté.

BOUCHE-DE-FER.

De quoi s'azit-il ?

LE CHAT.

Monseigneur, député de la nation chatte à qui vous avez donné asile dans vos États, je viens vous annoncer qu'on a laissé brûler...

BOUCHE-DE-FER, effrayé.

Mon dîner ?

LE CHAT.

Non, votre maître d'hôtel qui s'est noyé dans les flammes.

BOUCHE-DE-FER.

Ah! ze lui ai touzours dit... il avait le défaut de laisser tout trop cuire, il est la première victime de sa néglizence.

LE CHAT.

De plus, votre magnifique pont des Culbutes a été brûlé aussi de fond en comble.

BOUCHE-DE-FER.

Ah! que c'est heureux de l'avoir fait assurer contre l'incendie... z'en aurai un neuf.

LE CHAT.

De plus, vos domaines sont menacés, une révolte a éclaté parmi vos vassaux... ils se lassent d'être mangés.

BOUCHE-DE-FER.

Est-il possible... Les séditeux!

LE CHAT.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

BOUCHE-DE-FER.

De quoi se plaignent-ils? ze ne fais que mes quatre repas par jour, il est vrai que ze n'en pourrais faire davantage sans être incommodé, mais ils devraient me savoir gré de cette modération.

LE CHAT.

De plus...

BOUCHE-DE-FER.

Ah! mon Dieu, que de nouvelles!... c'est pis que mon journal qui ne m'apprend jamais rien.

LE CHAT.

Le duc de Mirabolan, secondé du marquis de Carabas et du comte de Turcamore, a formé le projet de vous ravir la princesse qui est en votre pouvoir.

BOUCHE-DE-FER.

Me ravir la princesse!... holà! quelqu'un! que l'on selle mon griffon. (Au chat.) Croyez, seigneur ambassadeur, que ze reconnaitrai un service aussi important, et pour commencer, ze vous nomme premier sat de ma maison... la place n'est pas mauvaise... Ze vole chez l'ensanteur Pendantsfilando, mon parrain, qui me donnera les moyens de dézouer les prozets de mes ennemis. (Tirant sa montre.) Quatre heures et demie...

c'est l'heure où il se met à table... ze suis sûr de le trouver...
Eh bien ! viendra-t-on quand z'appelle ?

(Un griffon tout bridé et sellé sort de dessous terre.)

L'INTENDANT, tenant la bride.

Monseigneur, voici votre griffon.

BOUCHE-DE-FER.

C'est bon, ze n'ai que huit cents lieues à faire... qu'on
tienne le diner saud... ze reviens dans vingt minutes.

AIR : Bon voyage, cher Dumolet. (*Le Départ pour Saint-Malo.*)

Bon voyaze !

Au grand galop

Z'aurai bientôt

Accompli mon messaze ;

Bon voyaze !

Soignez le rôt,

Et vous, surtout tenez le diner saud.

(Il se met en selle. — Montrant le chat.)

Lison, donnez à monsieur sa pâtée,

Et vous, z'entends qu'en tout suivant sa loi,

Son Excellence ici soit respectée,

Et que ce sat soit traité comme moi.

Ouvrez la fenêtre, que je passe.

Ensemble.

BOUCHE-DE-FER.

Bon voyaze, etc.

TOUS.

Bon voyage !

Au grand galop

Il va bientôt

Accomplir son message ;

Bon voyage !

Soignons le rôt,

Qu'à son retour son diner soit bien chaud.

(L'ogre et le griffon s'envolent par la fenêtre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES , excepté Bouche-de-Fer.

L'INTENDANT, le suivant des yeux.

Eh bien! eh bien, il va accrocher le toit ; les chemins sont si mauvais!

LE CHAT, à part.

Bon ! il est déjà loin... Il n'y a pas de temps à perdre. (Haut.) Mes amis, mes chers amis... vous l'avez entendu... je suis le maître ! Apprenez que la cour va se rendre en ces lieux.

TOUS.

La cour !

LE CHAT.

Et songez bien que vous êtes tous au service du marquis de Carabas.

L'INTENDANT.

Comment! et monseigneur?...

LE CHAT.

Avez-vous oublié que je le représente?... Si l'on ose me désobéir... je lui rendrai compte de vos tours de passe-passe, monsieur l'intendant; de vos discours sur lui, monsieur le chef d'office; et vous serez tous hachés, menu, menu, menu comme chair à pâté.

TOUS.

Ah ! mon Dieu !

LISON, le regardant.

Je le reconnais maintenant... c'est ce fripon de chat de ce matin.

LE CHAT.

Et toi, petite, si tu parles, je dirai à monseigneur Bouche-

de-Fer que tu as un amant, et que depuis ce matin tu ne penses qu'à lui.

LISON.

Moi, je pense à M. Jean!

LE CHAT.

Tu le vois bien.

LISON.

Mon Dieu! ces chats, comme c'est traître!

LE CHAT, aux valets.

C'est bien entendu, ce château, les dépendances, les domestiques, tout appartient au marquis de Carabas.

L'INTENDANT.

Le marquis de Carabas! mais enfin, qu'est-ce que c'est donc que ce marquis-là?

LE CHAT.

Le plus riche seigneur du canton, je vais vous en donner la preuve, regardez...

(Il étend sa patte.)

Deuxième tableau

Le fond du théâtre s'ouvre et représente, à travers une gaze transparente, une campagne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; DES MOISSONNEURS occupés à couper les blés; dans le fond, des troupeaux de moutons et de bœufs; puis MIROBOLAN et sa SUITE.

L'INTENDANT.

Tiens, c'est le beau champ de blé qui est à une lieue d'ici et qui appartient à monseigneur Bouche-de-Fer.

LE CHAT.

Il ne lui appartient plus. Écoutez.

(Le tableau s'anime. L'orchestre reprend un fragment de l'ouverture du *Jeune Henri*. Un chat botté, semblable à celui qui est en scène, arrive auprès des moissonneurs, il leur montre la voiture du marquis qui approche et leur fait signe qu'ils seront tous hachés menu, menu, comme chair à pâté s'ils ne disent pas que tout appartient au marquis de Carabas. Les moissonneurs ôtent leurs chapeaux en signe d'obéissance. La voiture paraît, précédée des chats qui l'escortent. Elle s'arrête au milieu du champ.)

MIROBOLAN, aux moissonneurs.

AIR : Monsieur Champagne à la mine imposante. (*Le Nouveau Seigneur.*)

A qui ces blés et ces nombreuses gerbes ?

LES MOISSONNEURS.

(C'est au marquis de Carabas.

MIROBOLAN.

Et ces moutons, ces bœufs si gras ?

LES MOISSONNEURS.

Sont au marquis de Carabas.

MIROBOLAN.

Quoi ! ces moissons, ces campagnes superbes ?

LES MOISSONNEURS.

C'est au marquis de Carabas.

Gloire au marquis de Carabas !

Au marquis de Carabas !

(Sur ce dernier vers, le fond se referme, le tableau disparaît, les valets se regardent étonnés.)

LE CHAT.

Vous le voyez, dans un instant il sera dans son château... ainsi, préparez son dîner.

L'INTENDANT.

Le dîner en est aussi ?

Même air.

Comment! il prend toujours le bien des autres!
Est-c' donc ainsi qu'on fait des marquisats?
Quoiqu' intendant, nous sommes délicats,
Mon maîtr' me paie, et vraiment je n' peux pas.

LE CHAT.

C'est convenu, vous êtes tous des nôtres.

L'INTENDANT.

Mon maîtr' me paie, et vraiment je n' peux pas.
(Le chat fait un signe, et des bourses pleines d'or tombent aux pieds de
chaque domestique; ils les ramassent.)

L'INTENDANT.

Dieux! qui nous donne ces ducats?

LE CHAT.

C'est le marquis de Carabas.

L'INTENDANT.

Oh! alors...

Amis, chapeau bas, chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas! (Ter.)

LE CHAT.

Je l'entends... Un air de satisfaction, de bonheur... vite
un air de bonheur, ou je vous étrangle tous!
(Ils saluent le marquis de Carabas, qui entre. Les gens du marquis achè-
vent l'air en entrant.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; MIROBOLAN, JEAN, DESASTUCES, TURCA-
MORE, SUITE et PIQUEURS.

Même air.

MIROBOLAN.

Je marche ici de merveille en merveille!
A qui 'ces lieux?

TOUS.

Au marquis d' Carabas.

MIROBOLAN.

Ces orangers et ces beaux ananas?

TOUS.

C'est au marquis de Carabas.

MIROBOLAN.

Quoi! ces raisins, cette superbe treille?

TOUS.

C'est au marquis de Carabas.

Gloire au marquis de Carabas! (*Ter.*)

MIROBOLAN.

Au marquis de Carabas! voilà qui est inouï, je n'ai entendu que ce nom-là sur la route.

LE CHAT, à part.

J'y avais mis bon ordre.

MIROBOLAN.

A qui ces troupeaux? ces foins, ces luzernes? Au marquis de Carabas! Parbleu! marquis, vous devez être embarrassé pour manger tout votre revenu.

JEAN.

Monseigneur, vous êtes trop bon; mais je vous prie de croire que les troupeaux, le foin et la luzerne, tout est au service de Votre Altesse. (*Au chat.*) Ah çà! dis-moi donc, où sommes-nous?

LE CHAT, bas.

Chez toi.

MIROBOLAN, apercevant Lison qui est montée sur une chaise pour mieux voir la cour.

Eh! que vois-je? A qui appartient cette jolie petite servante?

TOUS, reprenant l'air.

C'est au marquis de Carabas,

C'est...

MIROBOLAN.

Assez, assez... c'est le même refrain... je m'en doute bien... c'est moi qui ai fait une bêtise de le demander.

LISON, regardant Jean.

C'est étonnant comme ça lui ressemble ! et si ce n'était son habit doré...

MIROBOLAN, bas à Jean.

Il parait, marquis, que vous êtes amateur.

JEAN.

Monseigneur...

MIROBOLAN.

Allons, allons, c'est comme moi, quand on est veuf ou garçon, on sait bien que...

JEAN, à part, regardant Lison.

Oh ! c'est elle, c'est sûr... (Bas, au chat.) Si tu pouvais me débarrasser un peu...

LE CHAT, bas.

Laisse-moi faire.

MIROBOLAN.

Mais je n'en reviens pas... tout est ici d'une magnificence, d'une recherche...

LE CHAT.

Vous ne voyez rien, mon prince ! en attendant qu'on serve le dîner, si Votre Altesse veut examiner le musée, les galeries et le cabinet d'histoire naturelle, je vais vous conduire.

MIROBOLAN.

Volontiers ; un cabinet d'histoire naturelle, c'est fort amusant, on voit toutes sortes de bêtes... Marquis, vous n'y venez pas ?

JEAN.

Votre Altesse m'excusera, j'ai quelques ordres à donner.

MIROBOLAN.

Pour le dîner ?

JEAN, regardant Lison.

Précisément.

TOUS.

AIR tiré de l'ouverture de *Une Folie*.

Parcourons les salons,

Visitons,

Admirons

Les statues,

Les avenues ;

Parcourons les salons,

Visitons,

Admirons

Le parc et ses environs.

MIROBOLAN, à Jean.

Venez-vous ?

JEAN.

De ma présence

Le dîner dépend beaucoup.

MIROBOLAN.

Oh ! la chose est d'importance,

Les affaires avant tout.

TOUS.

Parcourons les salons, etc.

(Ils sortent.)

JEAN.

Oui, monsieur le duc, je suis à vous dans l'instant, je vais m'occuper du dîner.

LISON.

Mon Dieu, comme ça lui ressemble !... si ce n'était son habit doré...

JEAN.

Oh ! c'est elle, c'est Lison, c'est bien sûr.

SCÈNE X.

JEAN, LISON.

JEAN, à part.

Oh ! je n'y tiens plus, moi ! malgré le marquisat, il faut que je parle à cette petite fille... (Haut.) Lison...

LISON.

Tiens ! il sait mon nom...

JEAN.

Dites-moi, Lison : on ne vous a pas grondée ce matin à cause de ce baba ?... c'est tout ce qui m'inquiétait.

LISON.

Comment, c'est vous, monsieur Jean ? je veux dire monsieur le marquis ; c'est vous qui êtes le véritable propriétaire du château de l'ogre ?

JEAN.

Dame ! puisque je l'occupe.

LISON.

Mon Dieu ! monsieur le marquis, dites-moi seulement si je conserverai ma place.

JEAN.

Pour ça, Lison, je ne peux pas vous le promettre.

LISON.

Là, me v'là sans condition.

AIR de Paris et le Village.

Monsieur Jean, c'est bien mal à vous
De vouloir qu'ainsi je vous quitte ;
C' matin vous étiez bien plus doux...
Que les grandeurs vous changent vite !
Me renvoyer de la maison,
Moi qui vous ai rendu service !

Si vous n'étiez pas au salon,
Je serais encore à l'office.

JEAN.

Même air.

N' peut-on pas, par quelque moyen,
Trouver un' plac' qui vous convienne?
J' vous fais perdre la vôtre... Eh bien,
Voulez-vous partager la mienne?
Je ne peux plus quitter Lison,
Il faut alors qu'elle choisisse
De voir la servante au salon,
Ou bien le marquis à l'office.

LISON.

Comment! monsieur le marquis, vous seriez assez bon...
oh non! c'est moi qui dois toujours être votre servante...

JEAN.

Si vous voulez, soit... mais servante maîtresse; et j'en-
tends que vous ne fassiez votre ménage qu'en robe brodée
et avec des plumes et des diamants.

LISON.

Quoi! monsieur Jean... il serait possible?... vous daignez
encore songer à une pauvre fille telle que moi!

JEAN.

Écoutez donc, Lison... ma noblesse n'est pas assez an-
cienne pour que j' fasse le fier... ce matin je me nommais
Jean tout court, et en fait de titres, je n'avais guère que
celui de Jean sans terre; mais enfin, j'en aurais plein ce
salon que je les changerais tous contre celui de votre ado-
rateur...

LISON.

Que dites-vous?

AIR : Le beau Lycas aimait Thémirc. (*Les Artistes par occasion.*)

A tant d' bonheur j' n'ose souscrire,
C'est former des vœux insensés!

Dans le monde chacun va dire,
Hélas, que vous vous abaissez !

JEAN, la regardant.

De tant d' beautés en voyant l'assemblage,
Ces attraits dont je suis ravi,
Ces yeux si doux, ce pied joli,
(Se mettant à genoux.)
Il est plus d'un grand personnage
Qui voudrait s'abaisser ainsi.

(Jean, à la fin du couplet, reste aux genoux de Lison; le duc de Mirobolan paraît avec sa suite.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; LE CHAT, MIROBOLAN, SUITE.

MIROBOLAN.

Que vois-je! monsieur le marquis...

JEAN.

Ah! mon Dieu! monseigneur...

MIROBOLAN.

Comment, marquis, vous vous oubliez à ce point?... je ne dis pas que quelquefois, moi-même, ça s'est vu; mais toujours en gardant le décorum.

LE CHAT.

Si monseigneur veut se mettre à table, il est servi...

Troisième tableau

La salle à manger de l'ogre. — Au milieu, un énorme buffet ; sur le devant, deux autres buffets, plus petits, sur lesquels sont des fruits et de gros raisins. Au fond du théâtre quatre piédestaux en terre cuite peinte attendant des statues. En avant deux autres piédestaux portant deux gros magots de la Chine.

SCÈNE XII.

LES MÊMES.

MIROBOLAN, regardant.

Quelle magnifique collation !... des fruits superbes !... voilà surtout des raisins admirables... sont-ils de cette belle treille que j'ai vue en arrivant ?

LE CHAT.

Oui, monseigneur.

DESASTUCES.

On ne peut rien voir de plus beau.

MIROBOLAN.

En vérité, plus je vais et plus j'aurai de peine, messieurs, à choisir entre des concurrents tels que vous... les éminentes qualités de mon conseiller intime, la valeur du seigneur de Turcamore, et d'un autre côté les excellents diners de monsieur le marquis... il sera très-difficile de se prononcer.

LE CHAT, à part.

J'espère cependant que ce ne sera pas long.

DESASTUCES, tenant une grappe de raisin.

Moi d'abord, tout le monde connaît mon intégrité dans le maniement des finances.

LE CHAT, à part.

Bon ! il a mordu à la grappe.

DESASTUCES.

Je mets toujours la moitié de vos revenus dans ma poche; je fais valoir vos capitaux à mon profit et rançonne vos sujets, je puis le dire, du mieux qu'il m'est possible... après cela je puis marcher tête levée.

TOUS, étonnés.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

MIROBOLAN.

Miséricorde !

TURCAMORE, tenant aussi une grappe.

Quant à moi, mon prince, je ne veux pas faire blanc de mon épée ; mais j'ai reçu plus de mille coups... (Il mange un grain.) mille coups de bâton à votre service... Ah ! ah ! et dans la dernière affaire encore... (Relevant sa moustache.) j'étais caché dans un fossé et je n'ai reparu que le lendemain de la bataille... Ah ! ah ! voilà comme je suis.

MIROBOLAN, étonné.

Eh bien ! j'en apprend de belles... heureusement que je puis me passer d'eux. (Prenant une grappe.) J'ai de la tête et du jugement. (Mangeant un grain.) Il est vrai que je dors souvent à l'audience, et chacun sait que, sans mon sénéchal, je serais un véritable duc de carreau.

TURCAMORE.

Que dites-vous, prince ?

DESASTUCES.

Vous n'y pensez pas.

MIROBOLAN.

Pardonnez-moi ; j'y pense très-fort... je n'ai jamais dit de plus grande vérité. (On entend le tonnerre.) Ah ! mon Dieu, la terre tremble.

DESASTUCES.

Moi aussi.

MIROBOLAN.

C'est insupportable, on ne peut pas manger un morceau à son aise.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; LISON.

LISON.

Sauve qui peut ! vous êtes tous perdus ; l'ogre arrive à tire d'aile.

TOUS.

L'ogre !

LISON.

Je l'ai vu ; il n'est plus qu'à six cents pas d'ici.

MIROBOLAN.

L'ogre ! nous serions chez lui... comment ? marquis !...

JEAN, tremblant.

Monseigneur, je me croyais dans mon château, je me serai trompé de porte. (Au chat.) Tu nous as mis dans de beaux draps !

LE CHAT.

Ne craignez rien, et taisez-vous... je me charge de lui tenir tête... vous autres, dans ce cabinet... et vous, sur ces piédestaux... immobiles comme des statues.

(Les valets sortent ; Mirobolan, Turcamore, Jean et Desastuces se placent sur les piédestaux du fond.)

SCÈNE XIV.

BOUCHE-DE-FER, LE CHAT, LISON; les autres personnages, ainsi qu'il est indiqué ci-dessus. Bouche-de-Fer descend par le fond, assis sur un nuage.

LISON, à part.

Ce pauvre Jean, c'en est fait de lui, c'est sûr; comment le sauver? (Haut.) Déjà de retour, monseigneur!...

BOUCHE-DE-FER.

Ma foi, z'ai laissé mon griffon en route... la pauvre bête était rendue... z'ai profité de l'occasion d'un nuage qui revenait à vide.

LISON, tremblante.

Vous avez sans doute réussi.

BOUCHE-DE-FER.

Au delà de mes espérances. Pour le coup, ze les tiens!... le prince... ton marquis de Carabas et son bretteur de Turcamore... ils y passeront tous.

MIROBOLAN, à part.

Aïe!

BOUCHE-DE-FER, apercevant les quatre personnages en statues.

Qu'est-ce que ze vois là? ce sont les quatre statues que z'avais commandées; le sculpteur est donc venu?...

LISON, toujours tremblante.

Oui, monseigneur, il les a placées lui-même.

BOUCHE-DE-FER, redressant Mirobolan qui chancelle.

En voilà une qui est toute de travers... il ne les a pas bien calées. (Il les examine.) Quels diables de vizazes a-t-il pris pour modèles? (Montrant Desastuces.) Peut-on faire une figure aussi plate? (Montrant Turcamore.) Et cet air hébété! (Montrant Jean.) Le petit bouffi n'est pas trop mal, lui; mais pour les

trois autres, elles ne me conviennent pas... qu'on me les zette par la fenêtre.

LISON, effrayée.

Oh ! monseigneur ; il y a trente pieds de haut.

LES QUATRE STATUES, tremblant.

Ouf !

BOUCHE-DE-FER.

Qu'importe ? raison de plus.

LISON, balbutiant.

Ce serait dommage... en les faisant passer pour des magots de la Chine, vous pourrez les revendre avantageusement.

BOUCHE-DE-FER.

A la bonne heure !... cependant...

LISON, l'interrompant.

Vous disiez donc, monseigneur, que votre parrain l'enchanteur...

BOUCHE-DE-FER.

M'a donné le talisman le plus précieux... ce sont trois paroles maziqes avec lesquelles ze puis tout détruire...

MIROBOLAN.

Ah ! mon Dieu !... je crois qu'il me regarde !...

BOUCHE-DE-FER.

Ou tout animer... Tiens, z'ordonne à ces quatre statues d'éternuer. (Les quatre statues éternuent.) Dieu vous bénisse !... que vous disais-ze ?...

LISON.

Voilà trois mots bien terribles !...

BOUCHE-DE-FER.

Mon pouvoir est tel, que ze n'ai qu'à prononcer ces trois mots maziqes pour me transformer à volonté... et tu sens bien que, pouvant prendre à mon gré toutes les figures, il y

aura bien du malheur si ze n'en rencontre pas une qui puisse te plaire...

JEAN, à part.

Ah ! mon Dieu ! s'il allait emprunter la mienne !

LISON.

C'est admirable de pouvoir se métamorphoser ainsi.

BOUCHE-DE-FER.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

Pour approcher d'une cruelle,
Ze pourrai prendre sans façon
La forme de son cien fidèle
Ou de son perroquet mignon ;
Pour séduire une Agnès bien neuve,
La forme d'un cousin céri ;
Ou pour effrayer une veuve,
Celle de son défunt mari !

(Pendant ce temps, le chat est derrière Lison, et parait lui faire la leçon pour ce qui suit.)

LISON, hésitant.

Comment, monseigneur, vous avez le secret...

BOUCHE-DE-FER.

Tu sens quel avantaze pour moi ! ze prends la forme d'un lion et ze dessire mes rivaux en deux coups de patte ; ze me chanze en éléphant et z'avale toute une armée, infanterie, cavalerie, armes et bagazes... c'est expéditif...

LISON.

Fi ! l'horreur ! si vous prenez cette vilaine figure, je me sauve.

BOUCHE-DE-FER.

Eh bien !... tu parlais tout à l'heure de magots de la Cine... Laisse-moi dire mes trois mots. (Il marmotte.) Partez, muscade ! (Il se change en magot.) Me voilà en magot... qu'en dis-tu ?

LISON.

Eh bien ! cela ne vous change pas du tout.

LE CHAT.

Ah ! oui, mais s'il fallait devenir pas plus gros qu'un colibri, vous ne pourriez pas.

BOUCHE-DE-FER.

La même chose. (A part.) Eh ! parbleu ! la bonne idée ! d'ailleurs ce sera extrêmement galant. (A Lison.) Tu vois ce petit oiseau que tu aimais tant et que tu as perdu... eh bien ! tout à l'heure ça va être moi.

LISON.

Vous, en pinson !

BOUCHE-DE-FER.

Laisse-moi prendre mon élan.

LE CHAT, à l'ogre.

AIR : Ah ! le belloiseau, maman.

Ah ! le bel oiseau, vraiment !
 Vous échouerez, je le gage ;
 De pareils moineaux, autant
 En emportera le vent.

BOUCHE-DE-FER, prenant son élan.

Ouvre la cage.

LE CHAT.

Voici !

Ah ! pour vous quel avantage
 Si votre plumage, ici,
 Ressemble à votre ramage !

(L'ogre marmotte ses paroles magiques, il tombe sur le canapé, et l'on voit le petit oiseau qui veut voler vers la cage. Le chat s'élançe dessus et s'en saisit. On entend un grand coup de tonnerre et une main de fer entraîne l'ogre au milieu des flemmes.)

Monsieur l'ogre, à vos dépens
 Retenez bien cet adage :

Que les petits en tout temps
Seront mangés par les grands.

(Le tonnerre ébranle les quatre statues et les fait tomber à bas de leurs piédestaux.)

Quatrième tableau

Un salon magnifique qui conduit au palais de la fée Lumineuse.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, excepté Bouche-de-Fer ; de tous côtés, DES FÉES, DES GÉNIES, DES SYLPHES dans diverses attitudes. — Au moment où la décoration change, le chat donne un coup de patte à Lison, qui se trouve transformée en une princesse richement vêtue.

MIROBOLAN, la voyant.

Brillantine !

BRILLANTINE, courant à lui.

Mon père !

Ensemble.

AIR : Chœur final *del Matrimonio segreto.*

MIROBOLAN.

Quoi ! c'est ma fille, c'est elle
Que je retrouve en ces lieux,
Et qu'une fée immortelle
Par son art rend à mes vœux !

TOUS.

Quoi, c'est sa fille, c'est elle
Qu'il retrouve dans ces lieux,
Et qu'une fée immortelle
Par son art rend à nos vœux !

BRILLANTINE.

Où suis-je transportée ?

LE CHAT.

Dans l'antichambre de ta marraine, la fée Lumineuse.

JEAN.

Diab! la marraine est bien logée.

BRILLANTINE.

Il me semble que je sors d'un songe pénible.

MIROBOLAN, lui montrant Jean.

Ma fille, voilà ton libérateur...

JEAN.

Oh ! non... c'en est fait de moi ; la princesse Brillantine se rappellera que, dans ce songe-là, Jean n'était qu'un pauvre diable.

BRILLANTINE.

Je me rappellerai qu'il m'offrait sa fortune et sa main, voilà le seul souvenir qui me restera de mon rêve.

(Elle lui tend la main qu'il baise.)

JEAN, au chat.

Viens, Minet, tu ne me quitteras pas, tu seras mon secrétaire et mon historiographe.

LE CHAT.

Non pas ; tu n'as plus besoin de moi et j'ai ailleurs quelques coups de griffes à donner.

(Il s'élève sur un piédestal et se trouve transformé en Amour.)

TOUS.

L'Amour !

L'AMOUR, à Jean.

Oui, c'est moi qui, en récompense de ton bon cœur, ai voulu t'unir à la belle Brillantine, et qui vais vous conduire moi-même dans le palais de la fée Lumineuse.

(Des nuages brillants enlèvent tous les personnages, qui s'élèvent au milieu des lumières qui étincellent de tous les côtés.)

TOUS.

AIR nouveau de M. DOCHE.

Ah ! le beau jour !
Ici le bonheur et la gloire
Vont le couronner tour à tour ;
On obtient toujours la victoire
Quand on est guidé par l'Amour.

LE CHAT, au public.

AIR du vaudeville du *Jaloux malade*.

Lorsque par maint effet magique,
Ce soir, j'ai voulu vous gagner,
Je m'attends bien que la critique
Va chercher à m'égratigner ;
Messieurs, de sa griffe ennemie
Sauvez les chats et les amours,
Et forcez-la, je vous en prie,
A faire patte de velours,

TOUS.

Ah ! le beau jour, etc.



MARIE JOBARD

IMITATION BURLESQUE EN SIX ACTES ET EN VERS

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET CARMOUCHE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — 11 Avril 1820

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

LESTOUFER MM. LEPEINTRE.
PETITLAID, inspecteur d'une maison de
santé dans l'Allée-des-Veuves. ODRY.
PETENLAIR, maître boulanger, amant de
Marie Jobard. LEGRAND.
DUROULEAU, son confident. ARNAL.
LA MOUSTACHE, }
DUHOUBLON, } brasseurs. —

MARIE JOBARD, ancienne aubergiste . . . Mmes CUISOT.
REINETTE, sa cousine, aubergiste à Pantin. FLORE.

GARÇONS BOULANGERS. — GARÇONS APOTHICAIRES. — GARÇON
BRASSEURS. — HOMMES et FEMMES de la Villette.

A Paris.



MARIE JOBARD

ACTE PREMIER

L'Allée-des-Veuves, aux Champs-Élysées.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETENLAIR, DUROULEAU, MITRONS.

(L'orchestre joue l'air : *La Boulangère a des écus.*)

PETENLAIR.

Illustres boulangers, la fleur de la Villette,
Héros de nos faubourgs et guerriers en jaquette,
Vous prêtez donc l'épaule à mes transports jaloux,
Et, pour un coup de main, je puis compter sur vous !

DUROULEAU.

D'où vient, cher Petenlair, une alerte aussi vive ?

PETENLAIR.

C'est pour une beauté qu'ici l'on tient captive !
C'est pour Marie, enfin !

DUROULEAU.

Quoi ! la veuve Jobard !

Qui s'en est fait conter par le tiers et le quart,
Qu'un conseil de famille enfin vient d'interdire ?

PETENLAIR.

Ah ! laissez-moi parler, j'en ai long à vous dire !
Vous savez, comme moi, que feu Jobard premier
Jadis, avec honneur, porta le tablier
Et gouverna longtemps, traiteur-propriétaire,
L'hôtel du *Léopard*, dit l'hôtel d'*Angleterre*.
La Parque, qui confond sous ses aveugles doigts
Le bonnet de coton et le bandeau des rois,
Vint le saisir un jour ; il laissa ses espèces
A Marie, à Reinette... elles étaient ses nièces !
Mes cousines... jamais !!! — le comptoir aux écus
Leur parut trop étroit pour deux... individus.
On plaïda ! L'une avait grâce naïve et franche,
Mais sa rivale avait les juges dans sa manche !!!
Et Marie exilée... humble, éplucha des pois,
Dans ces lieux où son oncle en vendait autrefois !
A l'hôtel d'*Angleterre* étaient festins et noces,
Et Marie, en sabots, végétait dans les cosses.

DUROULEAU.

Mais vous ne dites point qu'aisée à consoler,
Marie avait souvent bien du laisser-aller ;
Cependant vous savez qu'on lui fait des reproches,
Vous savez...

PETENLAIR.

Oui, je sais qu'elle a fait des bamboches !
Ne doit-on rien aussi permettre à la douleur ?
Et qui doit s'amuser, si ce n'est le malheur ?
Ah ! si ses yeux coquets, si sa beauté fatale,
Ont soufflé quelquefois des cœurs à sa rivale,
N'est-elle pas, hélas ! bien vexée aujourd'hui ?
Dieu ! l'est-elle !!! Reinette, en invoquant l'appui
D'un conseil de famille et de mainte pistole,
L'a fait, dans ce séjour, enfermer comme folle,

Et, près de ses parents, prend ce tardif moyen
Pour sauver un honneur qui ne risquait plus rien.

DUROULEAU.

Quels sont donc vos desseins? et que voulez-vous faire?

PETENLAIR.

L'enlever !... On prétend qu'un vil apothicaire
La tient en ce local dit *maison de santé*,
Lieu terrible aux vivants, cher à la faculté !

DUROULEAU.

Ne nous hasardons point en de pareils bastringues ;
Ces gens-là sont armés !

PETENLAIR.

Je brave leurs seringues,
Et les défie, amis, d'éteindre mon ardeur !
Sur mes projets, pourtant, n'ayez point de frayeur,
Je conspire avec art, et je puis vous promettre
Que je ne paraîtrai que pour me compromettre.

DUROULEAU.

Et que prétendez-vous en l'enlevant ainsi ?...

PETENLAIR.

La voir, l'épouser, la... que te dirai-je ? ami !
C'est trop dialoguer ; il faut, en toute hâte,
Mettre les fers aux feux et la main à la pâte.

(Ils sortent tous sur l'air : *Ah ! c'cadet-là queu piiff qu'il a.*)





ACTE DEUXIÈME

Une salle basse.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, PETITLAID.

(L'orchestre joue l'air : *Lorsque dans une tour obscure.*)

PETITLAID.

Votre humble serviteur vient, madame Marie,
Vous tirer, un moment, de votre rêverie ;
Dans ce petit parloir où vous ne voyez rien,
Où vous manquez de tout, vous amusez-vous bien ?

MARIE.

M'amuser !... et comment ?... la dolente Marie
Ne peut pas même ouïr l'orgue de Barbarie ;
Jusques à mon miroir, on m'a tout déniché ;
Mais je n'ai plus d'amour, à quoi bon la psyché ?
On paraît s'amuser d'une douleur semblable.

PETITLAID.

C'est que, dans la douleur, Marie est admirable
Et ne pourra jamais, s'il faut tout compenser,
Répandre autant de pleurs qu'elle en a fait verser.

MARIE.

Apprends-moi ce que fait ma cousine Reinette,
Donne-moi des détails sur ma pauvre guinguette ;

Y remplit-on les brocs, vide-t-on les buffets ?

(Baissant les yeux.)

Y vient-on visiter les petits cabinets ?

PETITLAID.

On m'a recommandé de ne pas vous instruire
De ce qu'on fait pour vous... je ne puis donc vous dire
Que monsieur Petenlair veut nous casser les bras,
Que monsieur Lestoufer nous menace tout bas ;
L'un veut vous enlever...

MARIE.

Que le ciel le bénisse !

PETITLAID.

Dès longtemps l'autre y pense.

MARIE.

Eh bien ! qu'il en finisse.

(On entend l'air de *La Galopade*.)

MARIE.

Eh ! mais quel est ce bruit ?

PETITLAID, qui est allé voir.

C'est un fiacre poudreux.

MARIE.

Que dites-vous ? ô ciel ! un fiacre dans ces lieux !

PETITLAID.

Trainé par deux coursiers... le cocher qui les mène,
Caresse de leurs flancs la forme aérienne.

MARIE, vivement.

Si c'était un ami !...

PETITLAID.

N'élèvez point la voix ;

Rentrez, nous causerons, madame, une autre fois.

(Marie sort.)

(L'orchestre joue la fin de l'air : *Et l'espérance*.)

SCÈNE II.

PETITLAID, REINETTE, LESTOUFER.

(L'orchestre joue l'air : C'est la princesse de Navarre.)

REINETTE.

Vous faites, Lestoufer, une belle besogne !
Nous partons pour errer dans le bois de Boulogne,
Et de notre cocher les chevaux étourdis
S'arrêtent, tout à coup, à ce vilain taudis...
Où sommes-nous, mon cher ?

LESTOUFER.

Votre cœur le devine,
C'est l'endroit où l'on fit coffrer votre cousine.

REINETTE.

Eh quoi ! de mon bon cœur ici se plaindrait-on ?
Je pouvais l'envoyer tout droit à Charenton,
J'en avais le pouvoir ; eh bien ! je me contente
De l'enfermer ici, vu qu'elle est ma parente ;
Et des ingrats, bien loin de me remercier,
M'accusent !... Cependant elle est folle à lier.

LESTOUFER.

Sa folie, entre nous, n'est rien qu'une vétille.

REINETTE.

Pourquoi signâtes-vous au conseil de famille ?

LESTOUFER.

J'ai signé... j'ai signé, pour vous faire plaisir,
Et comptant qu'avec moi vous alliez vous unir ;
Mais vos nombreux amours, votre vague tendresse,
M'ont prouvé que j'avais compté sans mon hôtesse :
Du boulanger du coin, du peintre, du doreur,
Je dirai même plus, de ce mattre brasseur,

Vous accueillez les soins et les vœux téméraires,
 Enfin nous sommes cinq époux surnuméraires.
 La guinguette à Marie a droit de revenir,
 Et je songe toujours, madame, à m'établir :
 Voilà pourquoi je fais ici le bon apôtre.

REINETTE.

Je vois, monsieur, je vois, quel amour est le vôtre.

LESTOUFER.

Je suis ambitieux, je le dis dercheuf,
 Et je me lasse enfin de n'être que sous-chef.

REINETTE.

Où, ma cousine et vous, tous deux je vous soupçonne ;
 Vous êtes un gaillard, et c'est une luronne ;
 Vous aimez ma famille et vous auriez dessein
 D'être ici mon époux, ainsi que mon cousin.

(L'orchestre joue l'air : *Tu n'auras pas, p'tit polisson.*)

LESTOUFER.

Marie eut ma tendresse, elle est mon ex-amante,
 J'en conviens... Je vous vis, vous étiez plus puissante ;
 Quand on est, comme vous, sûre de l'emporter,
 Je ne puis concevoir qu'on craigne de jouter :
 Voyez-la, vos attraits vous donnent de la marge,
 Et de la protéger faites du moins la charge.
 Je l'ai lu dans vos yeux, je vais vous annoncer...

REINETTE.

Eh bien donc, j'y consens, si ça peut la vexer.

LESTOUFER, lui donnant la main.

C'est par là...

REINETTE.

Quel chenil ! ma mise est trop soignée
 Pour aller l'exposer aux toiles d'araignée.

LESTOUFER.

Eh bien ! si le plaisir de la voir vous est cher,

Dites en ce moment qu'elle peut prendre l'air ;
Dans le jardin anglais vous flânerez vous-même,
Et vous vous trouverez comme mars en carême.

REINETTE.

Vous êtes bien malin ! je me laisse tenter,
Car je n'ai jamais su, mon cher, vous résister.

(L'orchestre joue l'air : *Allons, donnez-moi le bras.*)





ACTE TROISIÈME

Un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

(L'orchestre joue l'air : *Je vais revoir tout ce que j'aime*.)

MARIE, arrivant précipitamment et hors d'elle-même.

Je vais je ne sais où ! je cours comme une folle,
Mon esprit est joyeux et mon cœur caracole ;
Je ne peux plus marcher que par sauts et par bonds ;
Ces arbres... ces ruisseaux... ces foins et ces gazons
Offrent pour mes regards une douce pâture,

(L'orchestre joue la fin de l'air : *Femme, voulez-vous éprouver.*)

Je voudrais m'emparer de toute la verdure !

(Se mettant sur la pointe des pieds et regardant à gauche.)

Autant que mon coup d'œil s'étend dans le lointain,
Ici finit Montmartre et commence Pantin !
Peut-être ce nuage, à l'ouest de la Villette,
Est la fumée, hélas ! qui sort de ma guinguette,
Et cet âne qui paît d'un air si solennel
Peut-être hier a vu le moulin paternel !

(Regardant au-dessus de sa tête.)

O volages pierrots !... heureuses hirondelles,
Heureuses en effet de posséder deux ailes !
Sur les toits de Pantin allez tous vous percher,

Allez... et de ma part saluez le clocher!
 Et toi, faible jouet des caprices d'Éole,
 Vers mon pays natal, hanneton, vole, vole,
 Porte-lui mon amour et mes vœux et mes chants!
 Et dis que l'on m'envoie ici la clef des champs!

SCÈNE II.

MARIE, LESTOUFER.

MARIE.

Mais quel objet, grands dieux! se présente à ma vue!
 Est-ce bien Lestoufer? n'ai-je point la berlue?
 Ah! seigneur!...

(L'orchestre joue l'air : *Aussitôt que je l'aperçois.*)

LESTOUFER, à voix basse.

Taisez-vous!

MARIE.

Mais enfin...

LESTOUFER.

C'est assez!...

Et nous sommes perdus!...

MARIE.

Quoi!

LESTOUFER.

Si vous jacassez!

MARIE.

Ne puis-je, sans causer cette fureur de dogue,
 Me livrer aux douceurs d'un tendre dialogue?
 Vous savez que pour vous mon cœur n'est pas de fer,
 Et que cent fois mes yeux ont dit : Lestoufer!!!
 Oui, c'est toi seul, ingrat, que j'aime, que je pleure!

LESTOUFER, d'un air détaché.

Nous en reparlerons dans un autre quart d'heure ;
A ces misères-là faut-il vous arrêter ?
Nous avons bien ici d'autres chiens à fouetter ;
Reinette arrive !

MARIE.

O ciel !

LESTOUFER.

Et veut par elle-même

Juger de la raison...

MARIE.

Dieux !

LESTOUFER.

D'une sœur qu'elle aime.

MARIE.

J'en suis sûre, elle vient pour me faire bisquer !

LESTOUFER.

Calmez-vous, et gardez de vous interloquer ;
N'employez, s'il se peut, que des phrases soumises
Et n'allez pas, surtout, lui dire des bêtises.

(L'orchestre joue l'air : *Je suis Madelon Friquet*)

SCÈNE III.

MARIE, sur le devant de la scène, LESTOUFER, quelques pas
derrière elle, et REINETTE, dans le fond, parlant à Petittlaid.

REINETTE, tenant à la main son ombrelle ouverte.

Fort bien, cher Petittlaid, je vais voir le jardin ;
Faites à votre porte attendre le sapin.

(Avec hauteur.)

Dites-lui qu'on le prend à l'heure !

MARIE, à part.

Dieux ! quel faste !

Quelle magnificence !

REINETTE, regardant le jardin.

Il paraît assez vaste.

(Apercevant Marie.)

Mais quelle est cette femme ?

LESTOUFER.

Attendu qu'en ces lieux

Il n'en est qu'une, on peut deviner qui.

REINETTE, feignant l'étonnement.

Grands dieux !

Me mettre au vis-à-vis d'une... dévergondée !

MARIE, à part, se retenant.

Je bisque en ce moment, on n'en a pas d'idée !

LESTOUFER, bas à Reinette.

Elle est humble et tremblante, et son cœur est touché !...

REINETTE, la regardant et élevant la voix.

Vous croyez ?... On dirait plutôt d'un coq fâché.

MARIE, s'avançant vers elle d'un air soumis.

Eh bien, puisqu'il faut donc avouer ma débîne...

(En hésitant.)

Cousine...

LESTOUFER, bas à Reinette.

Allons, trouvez quelque rime à cousine.

MARIE.

Excusez mes propos, quand à vous j'ai recours.

(Fléchissant le genou.)

Relevez ma personne, et non pas mes discours.

REINETTE, sans lui tendre la main.

C'est très-bien, mais plus bas, plus bas encor.

LESTOUFER, à Reinette.

De grâce !

REINETTE, regardant quelque temps Marie qui est à deux genoux.

(L'orchestre joue l'air : *Si vous restez à cette place.*)

Nous voilà, l'une et l'autre, enfin à notre place !

MARIE, à part, en se relevant.

Ah ! son orgueil, je crois, plus qu'elle a d'embonpoint.

REINETTE.

Parlez, mais soyez brève et ne divaguez point.

MARIE.

Ai-je bien pu l'entendre ? elle a dit : Soyez brève !...
 Ah ! contre un tel arrêt souffrez que je m'élève.
 Un silence assidu, gardé depuis un mois,
 De bavarder un peu m'a bien donné les droits !
 Nièce du grand Jobard, comme vous héritière,
 Je pouvais du gâteau demander part entière,
 Quand vos hommes de loi, qui sont peu gens de bien,
 Donnèrent en partage à vous tout, à moi rien !
 Mais la justice est juste et je dois y souscrire !
 Dans ces lieux cependant à quoi bon me conduire ?
 Craint-on, en me laissant la bride sur le cou,
 Que je mange mon bien, moi qui n'ai pas le sou ?
 M'accusant de folie, un geôlier malhonnête
 Pour ravoir mon bon sens me fait perdre la tête ;
 Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, pour mériter vos coups ?
 Voilà pourtant mon sort ; parlez et jugez-nous !

REINETTE.

Que me chantez-vous là ?... deviez-vous vous permettre
 Des cancons scandaleux faits pour me compromettre ?

MARIE.

Sur vous je me taisais.

REINETTE.

Vous me l'aviez promis,
 Et pourtant ce festin où vous et vos amis...

MARIE.

Il est vrai... mais faut-il que votre orgueil se blesse
De couplets enfantés par le punch et l'ivresse ?

REINETTE, avec ironie.

Fort bien !... pour s'exempter ainsi du décorum,
On s'excuse aussitôt sur le punch et le rhum ;
En vain l'on a juré d'être discrète et sage...
Est-il quelque serment dont le rhum ne dégage ?

MARIE.

D'un discours innocent quand vous vous indignez,
Vos potins orgueilleux nous ont-ils épargnés ?

REINETTE.

Moi, c'était différent, devais-je être discrète
Sur des amours connus de toute la Vilette ?
Vos cascades, vos traits et vos transports jaloux,
Chacun en fut instruit, hormis feu votre époux.
Et je ne pensais pas, s'il faut ne vous rien taire,
Que vous dussiez un jour vous piquer de mystère !

MARIE, à part.

Ah ! c'est trop fort !

(Avec ironie.)

Sur moi, quoiqu'on jase en tout lieu.
On ne dit pas, du moins, que je cache mon jeu...

LESTOUFER, se mettant entre elles.

Mesdames !

REINETTE.

Lestoufer, voyez comme elle fume !

MARIE, amèrement.

Moi, je puis me montrer, soit dit sans amertume ;
Quels que soient mes attraits, au moins ils sont à moi !
Je n'en dirai pas tant de tous ceux que je voi.

LESTOUFER, les séparant.

Mesdames, allez-vous, ainsi que des harpies...

REINETTE.

Je vois qu'on disait juste et qu'elle a des lubies.

MARIE.

Oui, j'en eus, quand jadis je te nommais ma sœur,
Toi qui de la famille as compromis l'honneur ;
On connatt, dans Pantin, les frasques de ta mère,
Et tu ne fus jamais la fille de ton père.

REINETTE, hors d'elle-même.

C'en est fait, sa raison déménage au galop,
Et c'est, à Charenton, des douches qu'il lui faut ;
Je vais les commander...

(S'approchant de la table et prenant une plume.)

Et si j'écris ! prends garde !

MARIE, furieuse.

Ton écriture, va, n'est que de la bâtarde !

REINETTE, dans la dernière colère.

Bâtarde !... ce mot seul décide de ton sort.

LESTOUFER, qui est entre les deux femmes et qui des deux côtés
reçoit des coups de poing.

De grâce, éloignez-vous, ou bien frappez moins fort !

REINETTE.

Non, non, et mon courroux n'est que trop légitime.

MARIE.

Il n'est point comme toi...

LESTOUFER, accablé de coups.

Je suis votre victime.

(Les deux femmes se battent sur l'air : *Amusez-vous, trémoussez-vous.*)

REINETTE, arrangeant son bonnet.

Sois tranquille, bientôt les douches prouveront
Si je sais bien ou mal me laver d'un affront.

(Elle sort.)

(L'orchestre joue l'air : *Tout le long, le long, le long de la rivière.*)

SCÈNE IV.

MARIE, LESTOUFER.

MARIE.

O bonheur! je viens donc de contenter ma rage!

LESTOUFER.

Oui, vous avez fait là de la jolie ouvrage!

MARIE.

J'ai pu sur sa figure imprimer mes dix doigts!...

LESTOUFER.

Vous perdiez la raison...

MARIE.

Je recouvrais mes droits!

Aux yeux de Lestoufer, ma rivale sournoise

N'était que ma très-humble, et j'étais la bourgeoise!

(Lestoufer sort à gauche et Marie à droite.)

(L'orchestre joue l'air : *Ah! il m'en souviendra, larira.*)





ACTE QUATRIÈME

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

REINETTE, seule, près d'une table.

(L'orchestre joue l'air : *Je tremble, et je ne sais pourquoi.*)

O reine du quartier, opinion publique,
Je t'interroge ici... donne-moi ma réplique !
Il faut se dépêcher, il se fait déjà tard ;
Vais-je signer ou non l'arrêt de la Jobard ?
Je ne veux après tout que guérir sa folie,
Un farouche docteur va mettre au bain Marie !
A ta cousine, hélas ! ce supplice nouveau
Peut occasionner un rhume de cerveau.
N'est-ce donc pas assez de l'avoir mise en cage ?...
Mais elle m'a sauté tout à l'heure au visage,
Elle m'a, d'un seul coup, fait danser mon bonnet,
Elle voulait enfin me crever un quinquet !
Pendarde... tu prétends me contester mon père...

(Elle signe.)

Tu verras que je suis la fille de ma mère !...

(Appelant.)

Lestoufer ! Pettilaid !

SCÈNE II.

REINETTE, LESTOUFER et PETITLAID.

(L'orchestre joue l'air : Me voilà, me voilà.)

REINETTE.

Faites votre métier.

Je vous laisse à tous deux ce chiffon de papier ;

Voyez... examinez... songez à la justice...

Faites à votre gré... pourvu qu'on m'obéisse.

*(Reinette et Petitlaïd sortent.)**(L'orchestre joue l'air : Ne crois pas m'échapper.)*

SCÈNE III.

LESTOUFER, seul.

Quelle femme agréable, et qu'elle a de douceur !
 Suis-je assez malheureux qu'elle ait fait mon bonheur !
 Donnez donc, après ça, dans les bonnes fortunes !
 Si je suis effrayé, ce n'est pas pour des prunes !
 Je crains tout pour Marie, et plus encor pour moi,
 Car je crois que d'abord il faut penser à soi.

(L'orchestre joue l'air : Qu'on se batte, qu'on se déchire, peu m'importe.)

SCÈNE IV.

LESTOUFER, PETENLAIR, GARÇONS BOULANGERS ; puis
DUROULEAU, et GARÇONS APOTHICAIRES.*(Ils arrivent sur l'air de la marche des Scythes.)*

PETENLAIR.

Nous avons sur le mur passé par escalade ;
 Avançons prudemment.

LESTOUFER.

Quelle est cette brigade ?

Et que veut ce monsieur qui m'a l'air d'un mitron ?
Grands dieux ! c'est Petenlair.

PETENLAIR.

Qui prononce mon nom ?

Lestoufer !... comme nous ici, je le suppose,
Tu viens sauver Marie et défendre sa cause !
Ne crains rien !... c'est pour moi que ces vaillants héros
Sont sortis de leur four...

LESTOUFER.

Ce sont des amis chauds.

PETENLAIR.

Viens combattre avec eux.

LESTOUFER, embarrassé.

Monsieur, daignez permettre...

PETENLAIR.

Ça peut sauver Jobard...

LESTOUFER.

Ça peut me compromettre.

PETENLAIR.

Allons, dépêchons-nous, craignons quelque mic-mac.

LESTOUFER.

Je ne puis m'en tirer sans un tour de jarnac.

(Se retournant.)

Monsieur, je n'eus jamais l'honneur de vous connaître.

(Appelant.)

Garçons pharmaciens, empoignez-moi ce traltre !

(Plusieurs garçons apothicaires, armés de seringues, paraissent d'un côté, sur
l'air : *Ça vous va-t-il bien, ça n'vous bless'-t-il pas ?* — Petenlair et les
siens se rangent en face.)

PETENLAIR.

Ne craignez rien, amis, de ce noir escadron,
Tant que vous oserez le combattre de front.

LESTOUFER, aux apothicaires.

Courage!... vous pouvez les attaquer à l'aise.

DUROULEAU, bas à Petenlair d'un air effrayé.

Nous sommes en effet vêtus à l'écossaise,
Songez-y bien!

LESTOUFER, commandant.

En joue...

PETENLAIR.

O dieux! je viens ici

Les livrer sans défense au feu de l'ennemi.

(Les garçons apothicaires poursuivent les boulangers qui s'enfuient en désordre; mêlée générale sur l'air : *On va lui percer le flanc*, terminée par l'air : *La victoire est à nous.*)





ACTE CINQUIÈME

Une salle dans la maison de santé.

SCÈNE PREMIERE.

PETITLAID, MARIE.

(L'orchestre joue l'air : *Quel désespoir!*)

PETITLAID.

Tout est fini, madame, il n'est plus d'espérance ;
Monsieur de Lestoufer, par sa rare prudence,
A, du fier Petenlair, déjoué les projets,
Et près du réservoir l'a fait mettre aux arrêts.

MARIE.

Ayez donc des amis ! qu'ils ont de prévenances !
Ah ! je ne ferai plus rien que des connaissances !

PETITLAID.

Il faut nous séparer... le fiacre est arrivé !...
Et chez le médecin !...

MARIE.

Mon sort est achevé.

Reinette attend beaucoup du docteur qu'elle emprunte,
Et m'envoyer chez lui, c'est me vouloir défunte !

PETITLAID.

Mais d'où vient la terreur que pour lui je vous vois ?
On dit que de ses mains on se sauve parfois.

MARIE.

Non, l'on connaît trop bien cet habile Esculape ;
De ceux qu'il a guéris pas un seul ne réchappe!...

PETITLAID.

Pardon si quelque temps... j'ai pu vous arrêter!...

MARIE.

A votre aise, seigneur, vous pouvez radoter !
Le ciel donne ce droit aux têtes à perruques.

PETITLAID.

Alors je vous bénis de mes deux mains caduques.

MARIE, s'inclinant.

A tort on m'accusa d'avoir perdu l'esprit ;
C'est ce qu'on pourra voir dans un prochain écrit !
Si de mainte beauté parfois je me fis craindre,
Aucun homme, ici-bas, de moi ne peut se plaindre !
Excepté, j'en conviens, un certain Allemand
A qui j'ai pris beaucoup !

PETITLAID.

Mais tout le monde prend.
Aisément on pardonne un délit si frivole,
Quand on sait, mon enfant, tuer ceux que l'on vole.

MARIE.

Alors je suis tranquille et je n'ai point de tort,
Car depuis fort longtemps le bonhomme était mort !

SCÈNE II.

LES MÊMES; LESTOUFER, PLUSIEURS GARÇONS APOTHICAIRES.

(L'orchestre joue l'air : *J'ai perdu mon Eurydice.*)

MARIE, se retournant et apercevant Lestoufer.

Monsieur de Lestoufer, vous êtes bien aimable,
On peut compter sur vous dans un moment semblable !

(Lestoufer, sans rien dire, met un gant blanc et lui présente la main.)

Oui... vous deviez m'aider à sortir de céans ;
Voilà pourquoi déjà vous vous donniez des gants !
Portez-les à Reinette... Et vous que je réclame,
Grands dieux ! pour me venger, donnez-la lui pour femme !
Allons... vers le sapin je suis prête à marcher.

(Défaisant les cordons de son tablier.)

Je n'ai plus rien ici qui puisse m'attacher.

(Elle sort suivie des garçons apothicaires.)

(L'orchestre joue l'air : *Bonsoir la compagnie.*)

SCÈNE III.

PETITLAI, LESTOUFER.

LESTOUFER.

Je devrais me tuer... et je n'ai point ma dague ;
Je vis, je vis encor, je parle, et j'extravague.

(Se prenant par le bras.)

Va, ganache, va donc, et pour sauter le pas,
Sois honnête, et du moins va lui donner le bras !
Pourquoi ne cours-tu pas ? et quel pouvoir t'arrête ?
Ne peux-tu plus bouger... toi qui fus si girouette ?

(L'orchestre joue l'air de *La Croisée.*)

PETITLAI.

Seigneur, de la croisée on peut l'apercevoir ;
Le moyen est commode et peut servir ce soir.

LESTOUFER, s'approchant de la croisée.

J'entends jaser... c'est elle.

(Regardant.)

Ils sont une escouade !
Elle ne parle plus... mais elle est donc malade ?

Quel bruit soudain ! quels cris !

(Écoutant.)

J'entends un coup de poing !

(Regardant.)

Qu'ai-je vu ? Petenlair... je ne me trompe point !
 Ses compagnons et lui... comment, diable ! est-il libre ?
 Le chef des pharmaciens a perdu l'équilibre !
 Petenlair prend Marie, il l'enlève en sultan !
 Elle sourit... il part... Ah ! je me meurs, et han !

(Il tombe entre les bras de Petitlaïd.)

(L'orchestre joue l'air de : *Marlborough est mort*.)

PETITLAÏD, lui frappant dans la main.

Seigneur !

LESTOUFER, revenant.

Quelle folie, après tout, est la nôtre !
 Je perds une maîtresse, et j'en conserve une autre.
 Reinette est à Pantin et m'attend dans son parc...
 Trop heureux quand on a deux cordes à son arc.

(Ils sortent.)

(L'orchestre joue l'air : *J'ai longtemps parcouru le monde.*)





ACTE SIXIÈME

Une guinguette de la Villette ; des brasseurs et des servantes dansent ensemble, d'autres sont à table à boire ; des ménestriers, montés sur des tonneaux, jouent du violon.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARÇONS BRASSEURS, HOMMES et FEMMES de la Villette.

CHŒUR.

AIR de La Nouvelle télégraphique.

Chantons, au son du tambourin,
Ce tendre mariage ;
Chantons, au son du tambourin,
La Villette et Pantin.

LA MOUSTACHE.

Quand avec un brasseur, enfin,
Reinette ici s'engage,
Faisons, par un joyeux refrain,
Mousser un tel hymen.

CHŒUR.

Chantons, au son du tambourin, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; LESTOUFER.

LESTOUFER, *entrant d'un air rêveur.*

Mais quel est donc ce bruit ! j'entends un violon ;
Sommes-nous à la noce ? et pourquoi danse-t-on ?

LA MOUSTACHE.

Vous ne savez donc pas ? Reinette se marie !

LESTOUFER, *hors de lui.*

Cela n'est pas possible !

LA MOUSTACHE.

Elle est à la mairie ;

Elle suit à la fin l'exemple de sa sœur,
Et voulant de l'hymen connaître la douceur,
Épouse Duhoublon !...

LESTOUFER.

Quoi ! ce maître brasseur !

Suis-je fait ?... je me vois, par ce coup qui m'atterre,
Entre deux selles. . Dieux !... assis ! il faut se taire !

(On saisit Lestoufer et on le force à danser.)

SCÈNE III.

LES MÊMES ; TOUTE LA NOCE, REINETTE, DUHOUBLON.

(L'orchestre joue l'air : *Chantons, dansons.*)

(Lestoufer regarde Reinette d'un air tendre, Duhoublon d'un air menaçant
et ne cesse de dissimuler.)

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville des *Deux Valentin.*

CHŒUR.

Au refrain (*Bis.*)

De notre crin-crin,
Répétons (*Bis.*)
Nos gais rigodons :
Le destin
Réunit enfin
Deux noces à Pautin.

PETITLAID.

Cinna, Bajazet,
Le Cid, Mahomet,
Voilà la tragédie ;
Mais Schiller, hélas !
Et monsieur Calas ;
Voilà la parodie.

CHŒUR.

Au refrain, etc.

MARIE, tragiquement.

Les dam's de Paris
Trompent leurs maris,
Voilà la tragédie ;
(*Galment.*)
A Pautin souvent
L'on en fait autant ;
Voilà la parodie.

CHŒUR.

Au refrain, etc.

LESTOUFER.

Duchesnois, Gaussin,
Talma, Lekain,
Voilà la tragédie,
Dans le même hôtel,
Messieurs tel et tel,
Voilà la parodie.

CHŒUR.

Au refrain, etc.

REINETTE, au public.

Stuart et ses malheurs

Font verser des pleurs,
Voilà la tragédie;
Venez rire ici,
Pour qu'on dise aussi :
Voilà la parodie.

CHŒUR.

Au refrain, etc,



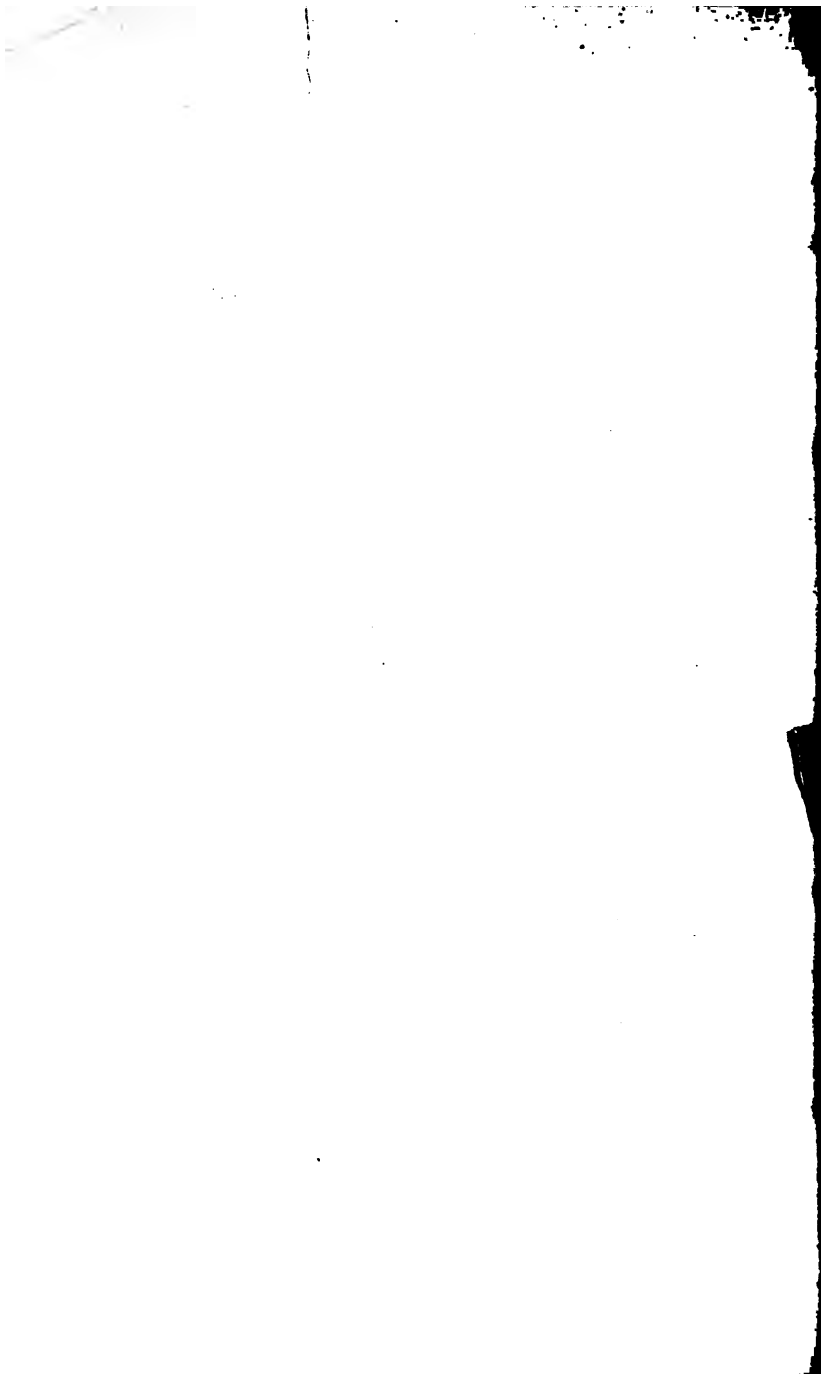
TABLE

	Pages.
LES BAINS A LA PAPA	1
LES VÉPRES SICILIENNES	45
LA SOMNAMBULE	87
L'ENNUI OU LE COMTE DERFORT	135
L'OURS ET LE PACHA	189
LE SPLEEN	229
LE CHAT BOTTÉ	273
MARIE JOBARD	335









1



